



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



842.08

R425a



LELAND • STANFORD • JUNIOR • UNIVERSITY

Lintilhos



SUITE
DU RÉPERTOIRE

DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

71.

~~~~~

**SENLIS,**  
**IMPRIMERIE DE TREMBLAY.**

~~~~~


SUITE
DU RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES
THÉÂTRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE ;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS ; LE TOUT
TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

—
VAUDEVILLES. — TOME IV.



A PARIS,

CHEZ M^{ME} VEUVE DABO,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N^o 16.

1823.

H;

302002

WELI GROMATZ

LA

DANSE INTERROMPUE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÉLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. BARRÉ ET OURRY,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du
Vaudeville, le 4 septembre 1795.

Vaudevilles. 4.

1

NOTICE

SUR M. OURRY.

OURRY (**MAURICE**) est né en 1776, à Bruyères-le-Châtel, village situé près d'Arpajon, dans le département de Seine-et-Oise. Il fit ses études au collège de Juilly, d'où sont sortis une grande partie des littérateurs de l'époque actuelle, tels que MM. Arnault, Creuzé de Lessert, Chenedollé, etc., etc.

Il a fait jouer un grand nombre de pièces à divers théâtres de la capitale, et particulièrement, au Vaudeville et aux Variétés. *La Danse interrompue*, qu'il composa à 19 ans, en société avec M. Barré fut son premier ouvrage dramatique.

Parmi les autres pièces qu'il a faites avec MM. Sewrin, Chazet, Moreau, Merle, etc., celles qui ont obtenu le plus de succès, sont :

Au Vaudeville : *M. Blaise ; Pierre ; Paul et Jean ; La Ligue des Femmes ; Les Époux*

de trois jours ; L'Anglais à Bagdad ; La Chevalière d'Éon.

Aux Variétés : *La Famille Mélomane ; Crispin Financier ; Le Loup-Garou ; Les Baladines*, parodie des *Bayadères ; Une Journée de Garnison ; M. Asinard.*

Il a aussi donné, avec succès, au théâtre de l'Odéon, une comédie en cinq actes, en prose, *le Fils par hasard*, composée en société avec M. Chazet.

M. Ourry, membre des sociétés du *Caveau Moderne* et des *Soupers de Momus*, a fait un assez grand nombre de chansons que l'on trouve dans les recueils de ces deux sociétés.

Il s'est aussi exercé dans un genre plus élevé, et a publié, entre autres poèmes, *Malesherbes à Saint-Denis ; l'Amour de la Gloire ; la Peste de Barcelonne*. Ce dernier ayant été publié avant le concours ouvert par l'Académie-Française, n'a pu y être présenté.

En 1817, M. Ourry a fait paraître chez le libraire Eymery, un volume intitulé : *Poèmes, Poésies, Romances, Chansons*, etc., qui renferme tout ce qu'il avait composé à cette époque dans ces divers genres.

PERSONNAGES.

M. WASNAER.
CABANEL.
HENRY.
M^{me} WASNAER.
JULIE.

La scène se passe à Strasbourg.

LA

DANSE INTERROMPUE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon. Madame Wasnaer est à gauche devant sa toilette où Julie l'aide à s'habiller. A droite est une table couverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} WASNAER, JULIE.

M^{me} WASNAER.

Tu ne m'as jamais vue, Julie, employer tant de tems à ma toilette, n'est-ce pas ?

JULIE.

Il est vrai : mais aussi pour aller à ce bal où tout Strasbourg doit se trouver, il est juste que vous mettiez un peu de prétention à votre ajustement.

M^{me} WASNAER.

Et d'ailleurs, à mon âge la coquetterie est permise, elle est si peu dangereuse.

I.

Air : Si l'on pouvait rompre la chaîne.

L'amour seul, ma pauvre Julie,
Embellit nos premiers momens ;
Fillette, pour être jolie,
N'a besoin que de ses quinze ans.
Mais l'âge vient, et la nature
Nous reprend ce qu'elle a prêté ;
Alors il faut de la patience,
Et c'est le deuil de sa beauté. (bis.)

JULIE.

Cela peut bien être ; mais il y a encore une
manière fort agréable de porter ce deuil-là.

M^{me} WASNAER.

Ah ! si tu m'avais pu voir, il y a seulement
trente ans !

JULIE.

Air : Lysis avait de la jeunesse.

Quand on a votre caractère,
En tout tems on est sûr de plaire ;
De l'humeur, c'est l'austérité
Qui rend l'âge mûr, haïssable ;
Avec l'esprit, la gaieté, la bonté,
On est toujours aimable :
L'esprit, la gaieté, la bonté,
Oui, surtout la bonté,
Rendent toujours aimable. (bis.)

M^{me} WASNAER.

Ah ! friponne , tu me flattes.

JULIE.

Moi , vous flatter ! je vous aime trop pour cela. Après toutes les obligations que je vous ai.

M^{me} WASNAER.

Ne parlons pas de cela ; je t'ai élevée comme mon enfant , et tu dois me regarder plus tôt comme ton amie que comme ta maîtresse.

JULIE.

Ah ! Madame , comment jamais reconnaître tant de bontés.

M^{me} WASNAER.

En continuant à avoir pour moi et mon mari les mêmes soins , la même amitié et surtout la même confiance en moi. Par exemple , il y a deux ans , lors du séjour du régiment de Champagne en cette ville , si tu n'avais suivi que ta tête et ton cœur , tu serais peut-être à présent bien malheureuse. Eh bien ! tu m'as tout avoué , je me suis prêtée à devenir ta confidente , je t'ai gardé le secret , même envers mon mari ; tu as suivi mes conseils , et enfin la raison t'a fait oublier ce jeune homme , qui ne méritait pas ton amour.

JULIE.

Je l'ai traité bien durement lors de son départ : refuser jusqu'à ses adieux.

M^{me} WASNAER.

Tu ne sais pas jusqu'où des adieux comme ceux-là pouvaient te mener ; d'ailleurs il ne te convenait pas. Musicien dans un régiment , ce n'est pas là un état ; et tu sais que M. Wasnaer et moi nous voulons faire ton bonheur ; laisse-toi conduire. Tu n'aimes plus Henry , n'est-ce pas ?

JULIE.

Je fais ce que je peux pour cela.

M^{me} WASNAER.

Après deux ans d'absence, si tu y penses encore, c'est bien faiblement.

JULIE.

Ah !

M^{me} WASNAER.

Encore, mon enfant, conte-moi cela.

JULIE.

Air :

Le premier instant qu'à ma vue,
Henri s'offrit, il fut vainqueur,
Devant lui j'étais trop émue
Pour oser disputer son cœur.

SCÈNE I.

9

Ce moment est là sans cesse ;
En vain j'ai voulu l'en bannir,
On ne peut perdre sa tendresse
En conservant le souvenir.

Bientôt par ses talens aimables,
Le charme si doux de sa voix,
Ses propos toujours agréables
Comme il sut confirmer mon choix.

Je m'en rappelle sans cesse,
Et vrai, je voudrais m'en punir,
Il faut, pour perdre sa tendresse,
Avant perdre le souvenir.

M^{me} WASNAER.

Mon enfant, le tems et la patience mettent fin à tout cela. Mais M. Wasnaer est-il assez long à sa toilette, il y met plus de tems que sa femme.

JULIE.

Je crois que je l'entends.... Justement le voilà.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, M. WASNAER.

M^{me} WASNAER.

Ah ! te voilà dans ton ajustement.

WASNAER.

Comme tu vois.

Air : Il n'est qu'un pas du mal au bien.

Aurait-il le don de te plaire?

MADAME WASNAER.

Vraiment, je le trouve fort bien.

WASNAER.

J'en pourrais dire autant du tien;
Mais, convenons pourtant, ma chère,
Qu'il fut un âge où, tous les deux,
On nous trouvait encor bien mieux.

M^{me} WASNAER.

Tant pis pour ceux qui ne nous trouvent
pas comme autrefois.

WASNAER.

Ce n'est pas moi, ma bonne amie, et je te
vois toujours...

M^{me} WASNAER.

D'ailleurs, nous avons pris sur cela le parti
le plus sage.

WASNAER.

Lequel ?

M WASNAER.

Celui de ne pas regretter le passé, et de
faire du présent le meilleur emploi possible.

SCÈNE II.

11

WASNAER.

C'est vrai.

M^{me} WASNAER.

Par exemple, cette noce où nous sommes
invités ce soir, il me semble qu'elle te rajeû-
nit.

WASNAER.

Oh ! de plus de vingt ans.

M^{me} WASNAER.

Et moi, elle me ragailardit.

Air : Du vaudeville des Visitandines.

Ce soir quand la nuit, sur son aile
Conduira les ris et les jeux,
Je me dirai : telle était celle
Du jour qui nous rendit heureux. (bis.)

WASNAER.

Près de toi, dansant un quart-d'heure,
Si ma goutte allait me saisir....

M^{me} WASNAER.

Après un quart-d'heure, je te dirais repose-
toi, mon ami.

Et souviens-toi que le plaisir
Ne doit jamais se prendre à l'heure. (bis.)

WASNAER.

Ta gaieté m'enchanté. Mais comme elle est bien ! Julie, recevez mes complimens, vous vous êtes surpassée aujourd'hui.

JULIE.

Monsieur, j'ai fait de mon mieux.

M^{me} WASNAER.

Comme à son ordinaire.

WASNAER.

C'est que je suis sûr que tu feras des conquêtes à ce bal. Je ne t'ai jamais vue si brillante. Rien ne manque à ta mise, non rien.

M^{me} WASNAER.

Grâce à vous, mon ami.

Air : Un jour Guillot.

C'est par toi que chaque parure,
Chaque bijou m'était offert,
Et de ta flamme vive et pure,
Ils sont le prix, qu'ils me sont chers !
Tu les donnas à ton amante. (*bis.*)
Lorsque tu lui ferais la cour,
Souffre que l'amitié constante
Se pare aux dépas de l'amour.

WASNAER.

Oh ! l'amitié, madame Wasnaer, entre nous c'est bien peu de chose.

M^{me} WASNAER.

Monsieur Wasnaer, dans son ménage, quand on a su fixer la sœur, le frère ne peut pas se dispenser de lui rendre quelques petites visites de tems en tems, et vous savez comme il est reçu.

WASNAER.

Air : *Vaudeville d'Épicure.*

Je ne saurais rester en place,
Après un compliment si doux,
Ma chère, il faut que je t'embrasse.

MADAME WASNAER.

Ah! de grâce, modérez-vous :
Bornons-nous aux vives saillies,
Ne portons pas plus loin nos vœux :
Le tems de dire des folies
Et celui d'en faire font deux.

WASNAER.

Pardon, ma bonne amie, j'oubliais que devant une jeune personne.... Qu'avez-vous donc, Julie, toujours sérieuse ? Seriez-vous fâchée de ne pas venir au bal avec nous ?

JULIE.

Moi, Monsieur, oh ! mon Dieu, non.

WASNAER.

Écoute, mon enfant, fais choix d'un joli
Vaudevilles. 4.

14 LA DANSE INTERROMPUE.

garçon qui te convienne, qui nous convienne,
et tu verras si ma femme et moi nous ne fe-
sons pas ici la plus jolie petite noce.... mais
aussi tu es si réservée.

M^{me} WASNAER.

Elle a raison ; et tant qu'une jeune fille peut
se garantir des pièges de l'amour...

JULIE.

Oh ! je me souviens bien de vos leçons.

WASNAER.

Et qu'est-ce que madame Wasnaer peut
dire contre l'amour, s'il vous plaît ?

JULIE.

Ce qu'elle peut dire ? Écoutez.

Air : Ça fait moins d'mal que de plaisir.

Toute femme est faite pour plaire,
C'est son devoir, c'est son bonheur ;
Mais aimer est une autre affaire,
Il en coûte trop à son cœur. (bis.)
Plaisirs vifs, mais peines cruelles,
Sont amenés par les amours ;
Par eux on a les nuits plus belles,
Sans eux, on a de plus beaux jours. (bis.)

WASNAER.

Madame Wasnaer, ce n'est pas à vous de
prêcher une morale pareille.

SCÈNE III.

15

M^{me} WASNAER.

Je le sais bien, mon ami ; mais c'est une
peu, leçon générale.

WASNAER, à Julie.

Va, va, mon enfant, on a beau dire du
mal des amourettes, à ton âge il en faut un
il en faut un peu...

(On entend l'air du branle sans fin derrière le théâtre)

Qu'est-ce que c'est que cela ? une aubade ?

JULIE, regardant par la fenêtre.

Une marche militaire du côté de la place
d'armes.

M^{me} WASNAER.

Julie, allez voir ce que c'est.

JULIE.

J'y vais, Madame.

SCÈNE III.

M. WASNAER, M^{me} WASNAER.

MADAME WASNAER.

Air : *Du branle sans fin.*

Pour étourdir le chagrin,
Pour animer la folie,

LA DANSE INTERROMPUE.

Pour célébrer le bon vin,
Le ciel créa l'harmonie.

Le guerrier le plus fameux,
Pour préparer sa conquête,
Par des accords belliqueux,
Du soldat monte la tête.

ENSEMBLE.

Pour étourdir, etc.

MADAME WASNAER.

On a vu plus d'un amant,
Grâce à l'anbade amoureuse,
Trouver un moment charmant,
Dans la nuit la plus affreuse.

ENSEMBLE.

Pour étourdir, etc.

WASNAER.

Pour dissiper la vapeur
D'une humeur noire et maussade,
On a vu plus d'un docteur
Chanter près de son malade.

ENSEMBLE.

Pour étourdir, etc.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, JULIE.

JULIE, essoufflée.

AH ? Monsieur, ah ! Madame, devinez
devinez un peu ce que c'est.

WASNAER.

Eh ! parbleu ! cela n'est pas bien difficile à
deviner, c'est de la musique ; mais à quelle
occasion ?

JULIE, avec embarras.

C'est...

M^{me} WASNAER.

Quelque régiment qui arrive sans doute ?

JULIE.

Juste.

WASNAER.

Et lequel.

JULIE.

Le régiment de... de...

M^{me} WASNAER.

Le régiment de Champagne ?

JULIE.

Vous l'avez deviné.

M^{me} WASNAER.

Et non, mon enfant, tu me l'as dit.

JULIE.

Qui, moi ?

WASNAER.

Eh ! bien, qu'a-t-elle donc ?

M^{me} WASNAER.

Rien, elle a couru, elle est essouffée ; repose-toi, mon enfant.

WASNAER.

Bon, surcroît de plaisir dans la ville ; le régiment de Champagne qui fut regretté de tout Strasbourg, quand il en est parti il y a trois ans ; et notre ami Cabanel que nous allons revoir : ma femme, conçois-tu ma joie ?

M^{me} WASNAER.

Je la partage, mon ami.

WASNAER.

Et toi, Julie ?

JULIE.

Monsieur, je crois que... oui.

M^{me} WASNAER.

Tout ce qui nous fait plaisir en fait à Julie.
(*A Julie.*) Va nous chercher de la lumière.

(Julie sort.)

WASNAER.

C'est que je suis bien sûr que notre brave capitaine Cabanel va saisir le premier moment pour accourir ici.

M^{me} WASNAER.

Il ne prendra sûrement pas de logement ailleurs.

WASNAER.

Ou je me fâcherais, et alors.... Ah ! ça , madame Wasnaer, il va sans doute arriver sur-le-champ, il faudra le recevoir; il sera fatigué, il faudra pourvoir à ce qu'il ne lui manque rien.

M^{me} WASNAER.

Sans contredit, M. Wasnaer.

WASNAER.

Ah ! diable , cela pourrait bien déranger notre partie de ce soir.

M^{me} WASNAER.

C'est vrai, ça tombe mal ; je m'étais fait une fête de cette noce.

WASNAER.

Je m'étais bien promis de m'en donner.

Air : Je ne saurais danser.

Jamais de danser ,
Je n'éprouvai tant d'envie.

WASNAER.

Moi, pour mieux danser ,
Je venais de m'exercer.

MADAME WASNAER.

Rester sans danser ,
Vraiment cela contrarie.

(Julie rentre avec de la lumière.)

ENSEMBLE.

Mais sans balancer ,
Il nous faut y renoncer.

M^{me} WASNAER.

Cela tracasse.

WASNAER.

Oui, cela chicane un petit moment, mais
il n'y a pas à hésiter. D'ailleurs, c'est notre
ami, notre ancien ami, et à qui cela fera tant
de plaisir de nous revoir.

M^{me} WASNAER.

Et à nous donc ?

JULIE, à part.

Je n'en suis pas encore remise ; Henry ici ,
à Strasbourg !

WASNAER, ôtant ses gants.

Allons, tiens, ma bonne amie, voilà qui
est fini. Je ne pense plus à ce bal.

M^{me} WASNAER.

Ni moi, m'en voilà revenue, mais je res-
terai toute parée.

WASNAER.

Air : Dans le cœur d'une cruelle.

L'amitié fidèle et tendre,
Sur nous a les premiers droits :
Dès qu'elle se fait entendre
Tout doit céder à sa voix :
Plaisir, souffrance,
Tout, près d'elle, est oublié.

JULIE.

L'amour seul à l'amitié
Doit disputer la préférence.

JULIE.

J'entends du bruit dans l'escalier, on monte ;
Monsieur, je vais éclairer.

WASNAER.

Oui, va.

M^{me} WASNAER.

C'est lui, sans doute ?

WASNAER.

Eh ! vraiment oui, c'est lui.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CABANEL.

CABANEL.

EH ! bonjour, mes bons, mes vrais, mes anciens amis. Bonjour Julie, eh bien ! comment cela va-t-il ? mais ce n'est pas trop la peine de vous le demander. Toi, le regard toujours aussi vif, ta femme plus aimable que jamais, et la petite.. diable ! ce n'est plus une enfant, et mademoiselle Julie, jolie comme un petit ange.

JULIE.

Comme les militaires sont galans !

WASNAER.

Regarde-moi, mon ami ; tu vois le plus malade.

CABANEL.

Tu te portes comme à vingt ans.

Ma foi, ça ne va pas mal, si ce n'est un peu d'asthme, un peu de goutte et quelques rhumatismes par-ci, par-là.

CABANEL.

Cela nous rappelle que nous avons été jeunes. Mais qu'est-ce que c'est donc ? des cérémonies, de la parure pour me recevoir ? c'est mal, c'est très-mal.

M^{me} WASNAER.

Cette parure-là était pour d'autres qui n'en profiteront pas ; mais nous nous sommes réservés pour vous, tels que nous étions.

CABANEL.

Ces bons, ces chers amis, je les retrouve après deux ans d'absence, encore comme ils étaient il y a vingt ans.

Air : *Il est toujours le même.*

Toujours, toujours, elle est toujours la même.

24 LA DANSE INTERROMPUE.

La bonté, la douceur,
Toujours, toujours, il est toujours le même.

CABANEL.

Ah ! je le vois bien, votre parti est pris,
vous avez juré d'être heureux toute votre vie.

M^{lle} WASNAER.

Tant qu'on est amoureux, on s'oublie.

CABANEL.

Sans fatigue, sans souci, sans souci
donner des coups à boire, et que j'ai
dans les casernes.

M^{lle} WASNAER.

Julie, approche, approche de
cette table.

CABANEL.

Tu loges
dans une chambre
de garni.

M^{lle} WASNAER.

Sans compter que je viens marquer mon
engagement.

M^{lle} WASNAER, à Julie.

Voyez ce que l'on peut offrir au capitaine.

CABANEL.

Oh ! dans ce moment-ci je n'ai besoin que
d'un verre de vin. Ce soir, à souper, ce sera
différent. A propos, mes amis, je crains
de vous faire attendre ; il est possible que je
sois libre que tard.

WASNAER.

Que tard, dis-tu ? Ma femme, vois donc comme nous sommes heureux ; le plaisir de recevoir notre ami, ne dérangera pas celui que nous nous promettons au bal.

M^{me} WASNAER.

Eh ! tu as raison, mon ami.

CABANEL.

Comment un bal ?

M^{me} WASNAER.

Oui vraiment, un bal. Tenez, mon ami, il faut vous dire que, lorsque vous êtes arrivé, nous nous disposions à aller à une noce où tout Strasbourg doit se trouver, et mon mari qui se promettait de bien employer sa soirée avait un peu d'humeur.

WASNAER.

Oui, ma femme était vraiment contrariée.

CABANEL.

Mes amis, un bal, une noce, dites-vous ? c'est charmant, j'en suis ; et, après mes affaires, j'irai vous y retrouver. Je connais assez les Strasbourgeoises pour espérer qu'elles voudront bien me recevoir à une fête tel que je suis.

M^{me} WASNAER.

Toujours très-bien.

WASNAER, versant à boire.

Allons ! à ta santé, mon ami.

M^{me} WASNAER.

Mais, mon ami, M. Cabanel a peut-être plus besoin de se reposer que de partager nos folies.

CABANEL.

Comment donc, Madame ?

Air : Vaudeville de la Nègresse.

Jugez du soldat français,
Et le cœur et la tête,
Il ne refuse jamais
Un combat, une fête;
Sachant employer ses loisirs,
Gaiment son tems se passe,
Et la fatigue des plaisirs
Des travaux le délasse.

WASNAER.

Eh bien ! ne perdons pas de tems, encore un coup et partons.

CABANEL.

C'est charmant ! dans la même soirée je vais

renouveler connaissance avec toutes les beautés du pays.

WASNAER.

Ah ! coquin ! à votre âge.

CABANEL.

Comment ! à mon âge ?

Air : *De Catinat.*

Par la gloire et l'amour en tout tems partagé,
Le cœur d'un militaire est-il jamais âgé ?
Sous les drapeaux de Mars quand il est engagé,
Pourrait-il à Cythère obtenir son congé ?

WASNAER.

Bravo, je t'aime de cette humeur-là.

M^{me} WASNAER.

Ma petite Julie, nous ne rentrerons pas trop tard.

JULIE.

Vous êtes trop bonne : j'ai à m'occuper ; la chambre de M. Cabanel, il faut la mettre en état.

M^{me} WASNAER.

Je n'ai pas besoin de te recommander les petits soins, tu as un faible pour le régiment de Champagne.

JULIE.

Méchante !

M^{me} WASNAER.

Monsieur Cabanel.

CABANEL.

Madame.

M^{me} WASNAER.

Avez-vous toujours de la musique dans votre corps ?

WASNAER.

Belle question ! tu ne l'as pas entendue d'ici ?

M^{me} WASNAER.

Qu'est devenu un nommé Henry, sifre ?

CABANEL.

Henry ?

M^{me} WASNAER.

Est-il toujours chez vous ?

CABANEL.

Oui, vraiment, un enfant du régiment, un fort brave garçon, jolie tournure, des talens, de l'esprit, faisant fort bien des vers, et qui vient de faire parler de lui dans la garnison.

M^{me} WASNAER.

Comment cela ?

CABANEL.

Comme nous l'aimons tous, il est admis à nos fêtes, il a fait la conquête d'une jeune veuve, qui a voulu nous l'enlever.

JULIE, à part.

Comme le cœur me bat !

CABANEL.

Il ne s'agissait rien moins que d'un mariage très-avantageux.

M^{me} WASNAER.

Il a refusé ?

CABANEL.

Tout net.

JULIE, à part.

Je respire !

CABANEL.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le décider, car je lui suis vraiment fort attaché.

M^{me} WASNAER.

C'est fort bien fait à vous.

CABANEL.

Mais peine perdue, sans doute quelque inclination, quelque affaire de cœur ; car ces

M^{me} WASNAER.

Est-il venu avec le régiment ? est-il à Strasbourg dans ce moment-ci ?

CABANEL.

Oui, Madame. Il a paru même très-satisfait de revoir cette ville.

JULIE, se trahissant.

Très-satisfait, M. Cabanel!...

WASNAER, avec jalousie.

Madame Wasnaer, qu'est-ce que c'est qu'un fifre ? qu'un musicien, qu'un joli garçon, qui fait fort joliment des vers, dont je n'ai jamais entendu parler et qui semble vous intéresser si fort ?

M^{me} WASNAER, riant.

Comment, M. Wasnaer, de la jalousie ! tant mieux !

WASNAER.

Comment, tant mieux !

CABANEL.

Tu te fais-là de belles affaires.

M^{me} WASNAER.

Vous ne pourriez pas me faire un compliment plus honnête ; mais rassurez-vous, c'est une affaire qui ne vous regarde en aucune façon, du tout, du tout.

CABANEL.

Tu vois.

WASNAER, avec humeur.

Si c'est un mystère, pourquoi en parlez-vous devant moi ?

MADAME WASNAER.

Air : De la parole.

Souvent, craignant de m'engager,
Jeune, j'ai gardé le silence,
Mais à cinquante ans, quel danger ?
On peut jaser sans conséquence.
Ce droit à notre âge est bien dû,
Des autres droits il nous console ;
Et quand l'amour fuit, éperdu,
Non, nous n'avons pas tout perdu,
Il nous reste encor (*bis.*) la parole. (*bis.*)

CABANEL.

Elle se moque de toi, et elle n'a pas tort.

WASNAER.

Elle ! elle a toujours eu raison avec moi.
Ah ça, nous pouvons partir ?

M^{me} WASNAER.

Quand vous voudrez. Adieu, ma petite Julie.

JULIE, bas à madame Wasnaer.

Ah ! Madame, il est ici !

M^{me} WASNAER, *bas* à Julie.

Hé bien, quoi, mon enfant? (*Haut.*) Messieurs je vous demande bien pardon, souffrez que je dise deux mots à Julie.

WASNAER et CABANEL, *sortent*.

Très-volontiers.

SCÈNE VI.

M^{me} WASNAER, JULIE.

M^{me} WASNAER.

ALLONS, du courage, ma chère amie.

JULIE.

J'en aurai, j'en veux avoir, mais c'est bien difficile.

MADAME WASNAER.

Air : Vous me grondez.

Ma pauvre enfant rougit et pleure.

JULIE.

Heureux, l'objet de mes regrets
Était loin et le voilà près...
Seule il faut qu'ici je demeure. (*bis.*)
Il y viendra ce soir, je croi.

MADAME WASNAER.

Hé bien !

JULIE.

Hé bien ! de grâce enfermez-moi.

M^{me} WASNAER.

Que je t'enferme ! ah ! j'entends, je fermerai la porte, j'emporterai la clef, et tu ne consentiras à le recevoir que quand tu le croiras digne de toi. Pauvre petite ! voyez comme elle se méfie d'elle-même ; embrasse-moi, j'ai dans l'idée que tu seras bientôt heureuse ; M. Cabanel estime Henry, il lui veut du bien ; va, tu seras bientôt heureuse. Je ferme la porte à double tour.

SCÈNE VII.

JULIE.

BIEN ! s'il vient, au moins je ne pourrai pas lui ouvrir.

Air :

Je sens combien cet effort est pénible,
Peut-être encore Henry tu m'en voudras ;
Crois qu'il en coûte à mon cœur trop sensible,
S'il l'était moins il ne te fuirait pas.

Allons, tâchons de nous remettre. La chambre de M. Cabanel, il faut la mettre en ordre. (*On frappe.*) J'ai entendu du bruit, je crois? Si c'était Henry? Oh! non, il ne viendra sûrement pas, il ne pense peut-être plus à moi, seulement! On frappe à la porte en bas; éloignons la lumière et voyons ce que c'est. (*Regardant à travers les vitres.*) Je n'aperçois rien. (*On joue du fifre.*) Oh! c'est lui, c'est bien lui. Si j'ouvrais la fenêtre tout doucement, au moins je pourrais le voir. (*Elle ouvre.*) Que faire! lui parler, je ne le dois pas;.... ah! je ne peux pas non plus le laisser aller sans lui rien dire.

SCÈNE VIII.

JULIE, HENRY, en dehors.

HENRY.

Après deux ans de peine,
 Un amant maltraité
 Revient à la beauté
 Dont il porte la chaîne;
 Pour son repos ou son tourment,
 Il ne veut la voir qu'un moment.
 Un seul mot de sa belle,
 Fera naître en son cœur,
 Ou la peine cruelle,
 Ou l'excès du bonheur.

JULIE.

Même air.

Celui qui de l'absence ,
Ne sent pas la rigueur,
Et paie ma douleur
Par son indifférence,
Il ne peut être mon amant.

HENRY.

O ma Julie !

JULIE.

Pourtant s'il fut toujours constant...

HENRY.

Ce seul mot de ma belle ,
Fait dans mon tendre cœur,
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

Air : O Mai, ô Mai.

Julie, ouvrez, s'il vous plaît.

JULIE.

Non, je serais blâmée.

HENRY.

Mon bonheur serait complet.

JULIE.

Je suis enfermée.

HENRY.

Oh ! mais , oh ! mais ,
Rien ne rebute un Français.

JULIE.

O ciel ! il monte le long du mur ; Henry ,
n'en faites rien. Vous allez vous blesser ; je ne
le veux pas.

HENRY.

Oh ! j'arriverai à coup sûr.

JULIE.

Quelle imprudence ! un grand premier !

HENRY.

O ciel ! le pied me manque.

JULIE , effrayée.

Ah ! tiens-moi bien , tiens-moi donc bien...
prends-moi à bras-le-corps.

HENRY.

O ! ma Julie , je te revois.

JULIE.

Eh bien ! qu'est-ce que je fais donc ? moi
qui me suis fait enfermer exprès pour éviter
de le voir.

HENRY.

Pour éviter de me voir !

JULIE.

Seule avec vous, dans la maison...

HENRY.

O! mon aimable amie, par cette crainte et l'intérêt que vous venez de me témoigner, j'obtiens enfin l'aveu que je désirais depuis si long-tems. Mais calmez-vous.

JULIE.

Henry, si vous m'aimez...

HENRY.

Air : On compterait les diamans.

Ah! vous jugez mal de mon cœur,
Rassurez-vous, belle Julie :
Je vous réponds que votre honneur
Est pour moi plus cher que la vie.

JULIE.

Mais seule ici près d'un soldat...

HENRY.

Un mot de celle qui sait plaire,
Entre elle et l'amant délicat
Peut élever une barrière. (Bis.)

JULIE.

Mais on peut rentrer, vous trouver...

HENRY.

Oh! je suis en règle. Je me suis fait donner
une commission pour M. Cabanel, mon capi-

taine ; je sais bien qu'il n'est plus ici , car je l'ai vu sortir avec monsieur et madame Wasnaer. Mais c'est égal, je viens l'y chercher et je l'attends là.

JULIE.

Mais encore une fois ; puisque je suis enfermée, vous ne pouvez pas y être.

HENRY.

Eh bien ! je saurai m'esquiver à tems ; mais de grâce , ma chère Julie, ne perdons pas des instans si précieux.

JULIE.

Je suis toute tremblante.

HENRY, s'asseyant sur la table.

Tenez, je ne bougerai pas d'ici ; d'ailleurs que craignez-vous de moi ? des reproches justement mérités, d'après la manière dont vous m'avez quitté, sans me donner le moindre espoir, pas le moindre gage d'un tendre sentiment.

JULIE.

Il paraît que cela ne vous a pas fort occupé. Depuis deux ans que vous êtes parti, ne pas donner de vos nouvelles, ne pas vous informer des miennes !

HENRY.

Des vôtres ! ma Julie, oh ! j'en avais , et très-fréquemment.

JULIE.

Oui ! et comment donc cela ?

HENRY.

Par mon ami Werne, votre voisin. J'ai là justement quelques-unes de ses lettres en réponse aux miennes, et qui serviront peut-être à ma justification.... Tenez, lisez dans celle-ci.

« Quant à Julie, elle embellit tous les jours ;
» mais si tu l'aimes autant que tu l'assures,
» ne t'oppose point à son bonheur ; monsieur
» et madame Wasnaer lui sont fort attachés ;
» ils ne manqueront pas de l'établir à la pre-
» mière bonne occasion, et votre amour ne
» pourrait avoir que des suites malheureuses.
» C'est pourquoi je ne parlerai jamais de toi
» devant elle, quelque prière que tu m'en
» fasses. »

Et dans cette autre.

« Tâche d'oublier ta Julie : je crois bien
» que j'y perdrai en recevant moins souvent
» de tes nouvelles ; car il semble que tu ne
» m'écrives que pour me parler d'elle. Au
» surplus, et je ne devrais pas te le dire, je
» l'entends de chez moi chanter fréquemment
» cet air qu'elle avait appris de toi, et elle y
» met plus d'âme que jamais. »

JULIE, avec embarras.

Je crois bien n'avoir pas chanté depuis votre départ.

HENRY.

C'est mon ami qui me l'écrit. Eh bien !
qu'avez-vous à répondre à cela ?

JULIE.

Rien. Mais, Henry, je vous en prie, allez-
vous-en.

HENRY.

Oh ! mes amis n'étaient pas les seuls que
j'entretinsse de ma passion ; et, en ma qualité
de poète, j'en instruisais l'univers entier.

JULIE.

L'univers entier ; mais vous me faites une
frayeur... et comment donc cela ?

HENRY, tirant des papiers de sa poche.

Oui, l'univers entier, par les journaux.
Tenez, dans celui-ci. *Chansonnette de Victor
Henry, musicien au régiment de Champagne.*
Suivez.

Air : Qu'il est long.

Celui qui dit que deux beaux yeux
Ne le rendent pas amoureux,
Et qu'il n'en est pas moins heureux,
Folie ! folie !
Il n'a pas vu les yeux
De ma Julie.

SCÈNE VIII.

41

JULIE.

Ah! oui.

HENRY.

Celui qui dit que deux beaux bras,
Rouxs, blancs, fermes et délicats
Pour ses regards ont peu d'appas,
Folie! folie!
Il n'a pas vu les bras
De ma Julie.

JULIE.

Fort bien.

HENRY.

Celui qui dit qu'un petit pié
Sur son frère en tout copié,
N'est pas digne d'être épié,
Folie! folie!
Il n'a pas vu le pié
De ma Julie.

JULIE.

De mieux en mieux.

HENRY.

Celui qui la voit un moment,
Après un doux enchantement,
Comme moi triste en la quittant,

4.

Henry, je ne dois plus douter de votre amour ; mais la meilleure preuve que vous puissiez m'en donner, c'est de ne pas exposer plus long-tems ma réputation.

HENRY.

Tenez, ma chère Julie, encore cette romance. Elle est sur l'air que vous chantez avec tant de grâce. Chantez-la vous-même.

JULIE.

Vous vous en irez après ?

HENRY.

Oui.

JULIE.

Tout de suite, tout de suite.

HENRY.

Je vous le promets, mais chantez.

JULIE.

Air : Plaignez le sort.

Plaignez le sort d'un malheureux amant
Qui n'éprouva que refus de Julie ;

Nature, hélas! ne créa cependant
Pour les refus bouche fraîche et jolie. *(bis.)*

Quand, tout chagrin, par devoir je partis;
Quittant les lieux qu'embellissait Julie,
Tu refusas mes adieux...

HENRY.

Et tu fis.

Par ce récit le malheur de ma vie?

JULIE, tendrement.

Quoi! j'aurais fait le malheur de ta vie.

HENRY.

O mon aimable amie, non; ce moment
ne pouvait être trop acheté; toutes mes
peines... tous mes chagrins...

JULIE.

O ciel! on ouvre la porte en bas! je suis
perdue! Henry, sauvez-vous.

HENRY.

Je ne demande pas mieux; mais, par où?

JULIE.

Oh! mon Dieu! toutes les portes sont fer-
mées.

HENRY.

Je vois bien qu'il s'agit encore de la fenêtre;
mais, ma foi.

Air : Réveillez-vous.

Tout autrement que je m'évade,
Je suis soldat, je suis Français,
Je puis monter à l'escalade,
Mais pour en descendre, jamais.

JULIE.

Mais au moins qu'on ne vous trouve pas
ici ; cachez-vous.

HENRY.

Comment ?

JULIE.

Tenez, sous cette table, et vite.

HENRY, il se cache sous la table.

Là ? allons.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, M. et M^{me} WASNAER.

JULIE.

Vous voilà déjà de retour ?

WASNAER, avec humour.

Oui, mon enfant.

M^{me} WASNAER.

Mon Dieu, oui, ma pauvre Julie.

JULIE.

Est-ce que le bal n'aurait pas eu lieu.

WASNAER.

Si, il est en train.

JULIE.

Qu'avez-vous donc ? vous paraissez tous les deux bien fâchés.

M^{me} WASNAER.

Les jeunes gens d'aujourd'hui sont peu galans.

WASNAER.

La ridicule engeance que nos bégueules d'à présent!

JULIE.

Que vous est-il donc arrivé ?

M^{me} WASNAER.

Écoute.

Air : La danse n'est pas.

La danse n'est pas ce que j'aime,
 Mais le bal m'offrirait ce plaisir,
 Moi, qui suis prompte à le saisir,
 Sur les rangs je m'offre moi-même ;

Juge de mon dépit extrême,
On me voit, on jase tout bas,
On m'admire du haut en bas ;
Mais pour danser (*vis.*) on ne m'invite pas.

JULIE.

Cela est-il possible !

HENRY, caché.

Cela n'est pas croyable.

M^{me} WASNAER.

Rien de plus vrai : l'humeur me prend ; et,
après deux heures de mortification, je rejoins
M. Wasnaer.

WASNAER.

Qui ne demandait pas mieux lui-même que
de s'en aller.

JULIE.

Comment, Monsieur, est-ce que vous n'au-
riez pas dansé non plus ?

WASNAER.

Pas formé le moindre petit pas.

HENRY.

Pas même un chassé !

WASNAER.

Pas même un chassé. J'arrive dans ce bal,

la musique augmentait encore ma gaité naturelle ; j'admire d'abord tous les groupes d'une jeunesse... Ah ! d'une jeunesse charmante.... Puis, je fixe les yeux sur une jolie blonde, et m'approchant d'elle galamment.

Air . Ma commère quand je danse.

Je fais une révérence
Et lui présente la main ,

On me répond du bout des lèvres.

Je me suis , pour chaque dause ,
Promise jusqu'à demain ,
Et ce serait faire un larcin...

Ah ! mon Dieu, Mademoiselle, je serais au désespoir de faire tort à qui que ce soit ; alors je m'adresse à une brune qui me répond lestement :

Monsieur, jamais je ne danse
Qu'avec mon petit cousin.

Et je vois auprès d'elle un petit jeune homme de cinq pieds huit pouces. Enfin, après avoir été rebuté par une douzaine de ces impertinentes, je rabats sur des beautés d'un âge un peu plus mûr, et je dis à l'une d'elles :

Même air.

Serait-ce une inconséquence
A moi, d'oser vous prier,
De former la contredanse?...
Mais ce Monsieur veut railler.

Railler ! non parbleu, Madame ! à votre
âge !... à mon âge !... Mais, je vous assure,
Madame, que j'étais de mon tems un fort bon
danseur, et il me reste encore... Je n'en doute
pas, Monsieur ; mais...

Je ne saurais apprécier
L'art et le goût de la danse
Du tems de François premier.

HENRY.

Ah ! ah ! ah !

WASNAER, à Julie.

Je ne trouve pas cela très-risible.

JULIE.

Je vous assure, Monsieur, que je ne ris pas,
et que je n'en ai pas la moindre envie.

WASNAER.

C'est que je suis de très-mauvaise humeur,
tel que vous me voyez.

M^{me} WASNAER.

On le serait à moins, on a beau dire. Tout

allait mieux autrefois, les jeunes gens étaient vifs, empressés, ardens ; aujourd'hui ce sont des souches.

HENRY.

Oh ! il y en a encore d'assez lestes.

WASNAER.

Non, Julie, ma femme a raison ; il ne se fait plus de tours comme de mon tems.

JULIE.

Que voulez-vous ? il faut prendre les gens comme ils sont. Mais est-ce que vous n'allez pas dans votre appartement pour vous déshabiller, vous mettre à votre aise ?

WASNAER.

A quoi bon ! Cabanel va revenir, ne nous voyant pas à ce bal... Apprête-nous le souper, nous allons l'attendre ici.

JULIE.

Ici ?

M^{ME} WASNAER.

Oui, nous allons l'attendre ici.

HENRY.

Et moi aussi.

Vaudevilles. 4.

JULIE.

Comment pourra-t-il s'échapper ?

(Elle sort.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté JULIE.

WASNAER.

J'IMAGINE bien que notre ami Cabanel ne tardera pas à rentrer à l'heure qu'il est.

M^{me} WASNAER.

Je me souviendrai long-tems de cette maudite assemblée ; je n'ai jamais été si mal à mon aise.

WASNAER.

Ni moi non plus.

HENRY.

Ni moi non plus.

M^{me} WASNAER.

Un homme n'est pas embarrassé comme une femme, il se tire toujours d'affaire.

HENRY.

Je l'espère bien.

WASNAER.

! Allons, allons; tiens, ma femme, n'y pensons plus. N'avons-nous pas de quoi nous consoler de cette petite disgrâce? et notre amour ne suffit-il pas pour cela?

M^{me} WASNAER.

J'en conviens, mon ami.

WASNAER.

Pourquoi avoir recours aux autres, quand on peut se suffire à soi-même?

M^{me} WASNAER.

Il est vrai.

WASNAER.

Parbleu! il me vient une bonne idée, excellente, ma foi. Il ne sera pas dit que la soirée se soit écoulée sans que nous ayons eu le plaisir... la satisfaction...

M^{me} WASNAER.

Que vous passe-t-il par la tête, M. Wasnaer?

WASNAER.

Je vais te conter cela, mignonne; fermons d'abord la porte. On peut être fou par fois; mais il faut être assez raisonnable pour cacher ses folies aux autres.

HENRY.

Bonne précaution ! mais que diable va-t-il donc faire ?

WASNAER.

Tu ne devines pas ?

(Il ôte son épée qu'il met sur le canapé.)

M^{me} WASNAER.

Non.

WASNAER.

Cela n'est pas étonnant ; il y a si long-tems !
(*L'appelant.*) Mon cœur !

M^{me} WASNAER.

Mon ami !

WASNAER.

Air : *Te souvient-il de cette fille ?*

Te souvient-il de l'Allemande
Qu'à ma noce on nous fit danser ?

MADAME WASNAER.

Il me souvient de l'Allemande
Qu'à ma noce on nous fit danser.

WASNAER.

Eh ! bien , ton époux te demande
Ta main , peux-tu la refuser ?

MADAME WASNAER.

Lorsqu'un tendre époux nous demande
La main, peut-on la refuser?

WASNAER.

Par le plaisir, tous deux en rage,
En vain nous étions aux abois

g | Nous recommençâmes deux fois ; }
Deux fois c'est bien fort à notre âge. } *(Bis.)*

MADAME WASNAER et M. WASNAER.

{ Ma } main qui tremble dans la { tienne. }
{ Ta } mienné. }

Malgré les ans,
En moi ramène
Le printems.

WASNAER.

Allons, viens... (*Il prélude.*) La-ri-de-ra.

(Ils dansent l'allemande sur l'air du vaudeville final, qu'ils
chantent eux-mêmes.)

M^{me} WASNAER.

Ouf... je n'en puis plus; cela étouffe de
danser et de chanter tout-à-la-fois.

WASNAER, s'appuyant sur la table.

C'est vrai; mais quand on n'a pas de mu-
sicien sous la main.

HENRY.

Pas de musicien sous la main! oh! il serait

fort mal à moi de ne pas leur en donner le plaisir tout entier.

WASNAER.

Allons, ma femme, un peu de courage ! nous n'avons encore fait que la moitié des passes ; viens.

M^{me} WASNAER.

Allons, mon ami, je le veux bien.

(Ils recommencent à danser, Henry joue du fifre, et dès qu'ils s'en aperçoivent, ils restent stupéfaits.)

M^{me} WASNAER.

Quel miracle !

WASNAER.

Quel prodige !

M^{me} WASNAER.

D'où cela peut-il venir ?

WASNAER, découvrant Henry.

O ciel ! un homme caché chez moi !

HENRY, fuyant par la porte du fond.

Sauvons-nous, il est tems.

WASNAER, cherchant son épée.

Au voleur ! au voleur !

JULIE, accourant et regardant sous la table.

Bon, il est parti.

M^{me} WASNAER, tombant sur un fauteuil.
Ah ! je me trouve mal.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, CABANEL, ramenant Henry par le collet.

WASNAER.

Ah ! nous allons savoir ce que c'est.

JULIE.

Ciel ! tout est perdu !

CABANEL, à Henry.

Allons donc, Monsieur, allons donc.

HENRY.

Tout autre que mon capitaine...

CABANEL, reconnaissant Henry.

Eh ! mais c'est Henry, notre musicien.

WASNAER.

Dont Madame demandait des nouvelles avec tant d'intérêt ? Tu vois, mon ami, il n'a pas perdu de tems.

M^{me} WASNAER, allant vers Henry.

Eh ! vraiment oui, c'est lui ; ce pauvre garçon.

WASNAER, à sa femme avec jalousie.

Vous voilà confondue, Madame.

M^{me} WASNAER.

Non, mais bien surprise de le trouver ici, quand, moi-même, j'avais fermé la porte pour empêcher qu'il n'entrât.

WASNAER, en colère.

Nous saviez donc qu'il devait venir ici ?

M^{me} WASNAER, regardant Julie.

Non pas précisément... mais nous nous en doutions.

WASNAER, avec fureur.

Madame Wasnaer... Madame ! j'ai toujours été très-chatouilleux sur cet article... (*Voulant se jeter sur Henry.*) Réponds-moi, fripon.

M^{me} WASNAER.

Eh ! de grâce, M. Wasnaer, laissez-là votre impertinente jalousie. Ne voyez-vous pas, nigaud, que c'est Julie que tout cela regarde, et qu'il n'est pas du tout question de moi ?

CABANEL, à part.

Je commence à être au fait.

WASNAER.

Comment ?

M^{me} WASNAER.

Ils s'aimaient il y a deux ans, ils viennent de se rencontrer ; rien de plus juste et de plus naturel d'après le bien que notre ami nous a dit du jeune homme.

CABANEL.

Voilà donc la cause du refus de cet établissement avantageux ?

HENRY.

Il est vrai, mon capitaine.

CABANEL.

Je ne saurais t'en blâmer. (*A Wasnaer.*)
Et si ce mariage se fait, mon ami, je veux lui tenir lieu de père.

HENRY.

Ah ! mon capitaine.

M^{me} WASNAER.

Et mon mari et moi, en tenant, à Julie, la promesse que nous lui avons faite de l'établir, nous nous acquitterons envers Henry de la complaisance qu'il a eue d'employer ses talens à nous faire danser.

JULIE.

Ah ! Madame !

CABANEL.

Comment ! à vous faire danser !

58 LA DANSE INTERROMPUE.

WASNAER.

Je te conterai cela , mais vraiment la tête
m'allait tourner.

M^{me} WASNAER.

Tout cela est fort bien , mais à présent vous
allez me dire comment il se trouve ici.

JULIE.

Air : *De la croisée.*

Dans une bonne intention ,
Et me défiant de moi-même ,
Je prends une précaution ,
Contre le dieu qui veut qu'on sime.
Porte fermée à double tour ,
Je n'en suis pas moins exposée ,
Car il a des ailes , l'amour ,
La chambre une croisée. (Bis.)

WASNAER , à Henry.

Ah ! Monsieur de l'escalade...

CABANEL.

Point de reproches , il va souper avec nous ,
ce soir nous arrangerons les affaires , et demain
la noce.

WASNAER.

Où , j'espère , nous danserons.

M^{me} WASNAER.

Et tout à notre aise.

WASNAER.

A moins qu'il ne survienne encore quelque accident.

VAUDEVILLE.

Allemande.

WASNAER.

Du sort hélas !
 Par la règle absolue ,
 Rien , mes amis , n'est certain ici , bas ;
 Tel qui d'un projet ,
 D'une affaire bien vue ,
 Danse satisfait ,
 Prévoyant bonne issue ,
 Souvent verra
 La danse interrompue ;
 Il faut s'attendre à cet accident-là.

HENRY.

Un jeune amant ,
 Près de sa prétendue ,
 De son bonheur veut avancer l'instant :
 Par ses doux propos ,
 La fillette est émue ,
 Mais , mal-à-propos ,
 La maman revenue ,
 Voilà ,
 Pau-là
 La danse interrompue
 Il faut s'attendre à cet accident-là.

60 LA DANSE INTERROMPUE. SCÈNE XI.

JULIE, au public.

Quand vous claquez ,
Scène avec art tissue ,
Couplets fleuris par le bon goût marqué ,
L'auteur indiscret ,
A danser s'évertue :
Qu'un coup de sifflet
L'atteigne dans la nue ,
Voilà
Par-là
La danse interrompue ;
Comment tenir à cet accident-là ?

ENSEMBLE.

Protégez-là ,
La danse interrompue ,
Et sauvez-là ,
De cet accident-là.

FIN DE LA DANSE INTERROMPUE.

LA
MATRONE D'ÉPHÈSE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. RADET,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du
Vaudeville, le 13 octobre 1792.

NOTICE

SUR M. RADET.

JEAN-BAPTISTE RADET, né à Dijon, le 21 janvier 1752, fut interrompu dans ses études, à l'âge de 15 ans, pour apprendre la peinture. Il avait fait de grands progrès dans cet art; il y obtint même des prix, et l'avait déjà exercé assez long-tems, lorsqu'en 1779 il imagina de faire la critique en vaudevilles de l'exposition des tableaux du salon. Cette nouveauté dont personne encore ne s'était avisé fut trouvée si piquante qu'on lui conseilla de se livrer au théâtre.

S'étant laissé persuader, il commença par faire des pièces pour Audinot, entre autres *les Audiences à la mode*, où Michot joua un rôle. Après cela il donna aux Italiens de la rue Mauconseil une parodie de *Jeanne de Naples*, qui eut quelque succès.

Ayant donné l'essor à sa fécondité, il fit pour ce théâtre un grand nombre d'autres pièces dont la plus grande partie en société avec

M. Barré, parmi lesquelles il y en eut une qui attira la foule, celle intitulée *les Docteurs modernes*, à cause du ridicule qu'elle jetait sur Mesmer, son baquet et le magnétisme. d

Lors de l'établissement du Vaudeville, en 1790, la première pièce qu'il donna à ce nouveau théâtre fut *le Prix*, ou *l'Embaras du choix*.

Le vaudeville de *la Chaste Suzanne*, qu'il donna avec MM. Barré et Desfontaines, lui attira, ainsi qu'à ses deux collaborateurs, une persécution du gouvernement révolutionnaire. Cette pièce parut pour la première fois pendant qu'on instruisait l'inique procès de l'infortuné Louis XVI. Un des personnages y prononçait ces paroles : « Vous êtes ses » accusateurs, vous ne pouvez pas être ses » juges. » La faction triomphante s'en fit sur-le-champ l'application. Le lendemain, la pièce est arrêtée, et les trois auteurs envoyés à la force. Ils y restèrent quatre mois; et ils n'échappèrent à la mort qu'à force de sollicitations de leurs amis, et parce qu'ayant fait deux pièces pleines de patriotisme de circonstance, au milieu même du brouhahas de leur prison, où ils étaient avec quarante autres détenus, ils promirent d'en compléter la douzaine juste après leur mise en liberté. a7

Depuis l'existence spéciale du Vaudeville, jusqu'en 1815, M. Radet s'est consacré exclusivement à sa prospérité, et il a fait, tant à lui seul, qu'en société avec MM. Barré, Piss, Desfontaines, Després, Bourgueil et autres, plus de cent vingt pièces en Vaudevilles.

Ce théâtre est un peu déchu de l'ancienne splendeur où ces spirituels apôtres de la gaité l'avaient porté, quoique depuis leur retraite une légion de nouveaux auteurs soient venus l'approvisionner. Peut-être est-il moins suivi, parce que plusieurs autres théâtres donnent aussi beaucoup de vaudevilles. D'ailleurs tous les genres s'usent à la fin.

Dans les pièces qui portent son seul nom, M. Radet a été puissamment secondé par une femme de beaucoup d'esprit, qui, par modestie, n'a jamais voulu être connue. Madame K.... a eu une part égale à la sienne, dans la composition de presque tous ses ouvrages.

Dans la même année que M. Radet publia sa critique du salon, il fut attaché à M^{me} la duchesse de Villeroy, en qualité de secrétaire bibliothécaire. Il est de l'académie de Dijon. L'ancien gouvernement lui faisait une pension de 4,000 francs.

C'est à lui qu'on a dû l'institution des *Dinés du Vaudeville*, où se trouvaient réunis

MM. de Ségur, Després, Deschamps, Dupaty et Chazet. On y proposait le soir des sujets de chansons, qui, un mois après, y étaient chantées. Ces dinés commencèrent en vendémiaire an V; on en a imprimé les recueils, qui sont recherchés aujourd'hui avec d'autant plus d'empressement, que la chanson commence à tomber parmi nous.

A cette réunion célèbre ont succédé les *Dinés du Caveau*, qui ont fait place aux *Soupers de Momus*, qui existent encore maintenant, mais qui sont trop nombreux en actionnaires et beaucoup moins féconds en productions chantantes que les anciens dinés.

La liste des pièces où M. Radet a pris part, et de celle qu'il a fait jouer seul, serait trop longue, et d'ailleurs nous ne pourrions la donner avec assez d'exactitude.

PERSONNAGES.

MÉGAS.
ERGATE.
ISMÈNE.
CORINE.

La scène est dans une campagne près d'Éphèse.

MATRONE D'ÉPHÈSE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un site champêtre, très-sauvage, parsemé de rochers et de cyprès; au fond, une montagne très escarpée, dans le fort de laquelle est creusé un tombeau, qui s'ouvre à deux battans, et qui est éclairé par une lampe funèbre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISMÈNE, CORINE.

Au lever du rideau, Ismène paraît, assise dans le tombeau, la tête appuyée sur sa main, et accoudée sur une petite table à l'antique. Corine est assise à l'avant-scène, sur un banc de gazon. Elles ont toutes deux le mouchoir à la main.

ISMÈNE.

Ma pauvre maîtresse !

Air : *Ça n'dur'ra pas toujours.*

Elle est encor la même ,
Et veut finir ses jours ;
A sa douleur extrême
Laissons un libre cours..
Ça n' dur'ra pas toujours. (Ter.)

Je l'espère au moins.

ISMÈNE, toujours dans le tombeau.

Air : *Une lumière vive et pure.*

Pour mettre fin à ma tristesse ,
Ah ! que la mort vient lentement !
En vain je l'appelle sans cesse ,
Près de ce triste monument :
Char époux, ombre que j'aïore ,
Mon ame va voler vers toi ;
Oui, ç'en est fait, demain l'aurore
Ne se lèvera plus pour moi.

CORINE, à part.

La voilà plongée dans la plus profonde

douleur ; c'est pourtant aujourd'hui le troisième jour que nous sommes renfermées dans ce tombeau ! le troisième jour que nous nous désespérons , le troisième jour que nous n'avons pris de nourriture... Ma maîtresse s'entend , car , moi ; grâce aux soins du prévoyant Ergate , je me permets , incognito , quelques petits repas pour me donner la force de pleurer ... Ismène a fait tout ce qu'elle devait pour établir dignement sa réputation de veuve ; elle a été au désespoir ; elle a pleuré , gémî , sanglotté... et l'on sait ce que c'est qu'un chagrin si bruyant.

AIR : *De la croisée.*

Quelque soit l'extrême douleur
Dont une âme puisse être atteinte,
Elle est toujours au fond du cœur
Beaucoup moins forte que la plainte.
Un peu de faste entre souvent
Dans les pleurs qu'on nous voit répandre,
Et quelquefois on n'en répand
Que pour les faire entendre. (Bis.)

Mais elle revient de son accablement...
Abordons-là.

(Elle s'approche d'Ismène.)

ISMÈNE , sortant du tombeau , s'avance lentement , soutenue par Corine.

Ma chère Corine , hélas !

CORINE, du même ton.

Ma chère maîtresse, hélas ! (*Plus gaiment.*)
Comment vous trouvez-vous, Madame ?

ISMÈNE.

Bien, mon enfant, mes forces diminuent
sensiblement, toutes mes facultés s'anéan-
tissent, et j'espère être bientôt délivrée du
fardeau de cette existence.... Tu n'as
pas retrouvé ce que j'ai dit ?

CORINE.

Non, Madame ; j'ai cherché inutilement
dans tous les environs de ce tombeau. (*A
part.*) Il n'est pas perdu pour long-tems.

ISMÈNE.

Le sort me refuse donc jusqu'au bonheur
de mourir en contemplant l'image de celui
pour qui je cesse de vivre !

CORINE.

Ce parti est-il donc irrévocable, Madame ?

ISMÈNE.

Est-ce qu'on peut survivre à un mari
adoré ?

CORINE.

ISMÈNE.

Remplacé! Ah! que dis-tu?

Air : Comment goûter quelque repos.

Comment, avec un autre époux,
 Oublier l'époux que je pleure?
 Non, Corine, il faut que je meure;
 Mon sort sera cent fois plus doux :
 Pour quitter l'asile où nous sommes,
 Mes efforts seraient superflus;
 Quand celui que j'aimais n'est plus,
 Sais-je s'il est encor des hommes! (Bis.)

CORINE.

Ah! que oui, qu'il en est encore, et de
 très-aimables. L'espèce est un peu dégéné-
 rée; mais elle n'est pas détruite, Dieu merci.

ISMÈNE.

Laissons cet entretien, il est impossible
 de s'entendre, quand on n'a pas la même
 manière de sentir... Allons, je veux encore
 pleurer dans ce bosquet sauvage, où, pour
 la première fois, cet époux adoré me parla
 de son amour.

Sombres bois où sa tendresse,
 Reçut mes premiers sermens,
 Tu plairas à ma tristesse,
 Jusqu'à mes derniers momens.

C'est un sort digne d'envie,
 D'expirer en ce séjour.
 Ah! je dois finir ma vie,
 Où commença mon amour. (Bis.)

SCÈNE II.

CORINE, seule et respirant.

Ah!... j'ai laissé passer les premiers moments sans contrarier ma maîtresse, dans l'espérance que le tems calmerait sa douleur; mais enfin, il est un terme à tout, et voilà bien assez de chagrin comme ça.

On peut trouver du plaisir
 A se nourrir de tristesse;
 Oui, le chagrin peut offrir
 A l'ame certaine ivresse;

Soir et matin,

Sans fin,

Sans cesse,

Soupirer, pleurer et gémir,
 De sa douleur vouloir mourir;
 Oh! c'est charmant, c'est charmant,

C'est charmant pour une veuve;

Mais pour fille en son printemps,

Trop rigoureuse est l'épreuve, (Bis.)

Il fait bon vivre à vingt ans. (Ter.)

On vient... c'est sans doute Ergate, mon
secret pourvoyeur.... justement.

SCÈNE III.

CORINE, ERGATE, portant une corbeille sous
le bras et une amphore à la main, descend de la mon-
tagne en chantant.

ERGATE.

Fin de l'air de la carmagnole.

NARGUE de la tristesse,
Vive Bacchus et l'Amour.

CORINE.

Ah! mon Dieu, vous tairez-vous?... De
quoi diantre parlez-vous là?

ERGATE.

De ce que je connais de meilleur au monde,
avec vous, belle Corine.

CORINE.

Mais en ces lieux...

ERGATE.

Est-ce que le chagrin tient encore?

CORINE.

Plus fort que jamais.

Vaudevilles. 4.

ERGATE.

Tant mieux, ça finira bientôt.

CORINE.

Mégas va-t-il venir ?

ERGATE.

Dans l'instant ?

CORINE.

Avec le portrait ?

ERGATE.

Avec le portrait ; dame, un soldat n'est pas toujours maître de son tems ; v'là le moment de la ronde, et s'il n'était pas à son poste... c'est que, voyez-vous, il y va de sa vie, si le corps qu'on lui a donné à garder...

CORINE.

A-t-on peur qu'il s'en aille !

ERGATE.

Non, pas tout seul, ma's on craint que ses parens ou ses amis ne l'enlèvent, à cause qu'on dit comme ça qu'ils sont fâchés d'li voir une sépulture en plein vent.

CORINE.

C'est singulier.

ERGATE.

Air : Des pendus.

Le tombeau de ce défunt là
N'est pas fait comme celui que v'là,
Le mort aussi n' mourut pas d' même,
Ça fait un' différence extrême...
Mais, dam! chacun meurt comm' i' peut,
Et n'a pas un tombeau qui veut.

CORINE.

Pauvre avoir que cela !

ERGATE.

En attendant, v'là l' panier de provisions
que le jeune Mégas m'a dit de vous apporter.

CORINE.

Bien obligé.

ERGATE.

N'y a pas de quoi, charmante Corine, et
il ne tiendra qu'à vous que je vous sois ben
plus utile encore.

CORINE.

Et comment?... Dans l' extrême affliction
où je suis plongée...

ERGATE.

C'est égal, vous seriez cent fois plus triste,
que ça ne me ferait pas peur, et, je dis, en

fait de consolation, informez-vous de moi
dans le pays ; j'suis connu.

Air : Si j'en savons , mais voir' ment.

Vous voyez en moi, mon cœur,
Le consolateur des veuves,
Et pour avoir cet honneur,
Vantez qu'faut d'la bonne hôteur ;
Et tant, tant, tant et tant,
Dam, aussi, j'ons fait nos preuves,
Et tant, tant, tant et tant,
Que, vraiment, c'est étonnant.

CORINE.

Ça ne m'étonne pas.

ERGATE.

Prête à mourir de douleur,
Un' jeune et charmante veuve
Entendit pour son bonheur,
Parler de ma bonne hôteur ;
Et tant, tant, tant et tant,
Qu'all' voulut m' mett' à l'épreuve
Et tant, tant, tant et tant,
Qu'all' vécut joyeusement.

CORINE.

C'est admirable !

ERGATE.

J'entrepris, un beau matin,

La veuve d'un militaire,
Dem', c'était un fond d' chagrin
Qui devait durer sans fin ;
Et tant, tant, tant et tant,
Je la consolai, ma chère,
Et tant, tant, tant et tant,
Qu'all' en mourut subit'ment.

CORINE.

Voilà qui est fort engageant.

ERGATE.

Un' fois j'nous pas réussi,
Près d'une dame d'importance ;
Mais de cette veuve, aussi,
L'chagrin était endurci,
Et tant, tant, tant et tant,
Qu' j'y perdis mon éloquence ;
Et tant, tant, tant et tant,
Que j'y renonçai prudemment.

CORINE.

Tout ce que vous pouviez dire n'y fesait rien ?

ERGATE.

Si fait, ça s'passait un p'tit brin, et pis ça li r'prenait, ça li r'prenait... Ah ! mon Dieu, mon Dieu, comme ça li r'prenait ! Enfin, suffit, gentille Corine, que j'm'offre à vous consoler... et même, j'ai r'marqué vot' mai-

tresse, sa douleur n'est pas ben enracinée, et j'sens que j'peux vous entreprendre toutes les deux.

CORINE.

Non pas, s'il vous plaît; je veux un consolateur à moi seule. Je ne suis pas si obstinément affligée que votre grande dame; mais j'ai certains momens où vous me trouveriez peut-être inconsolable; je vous en avertis.

ERGATE.

Fixez-vous à moi; j'sais c'qu'il vous faut.

CORINE.

Air : O Pierre ! ô Pierre !

Votre zèle me flatte;
Je le dis entre nous :
Je ne suis point ingrate,
Après des soins si doux :
Ergate ! Ergate !
J'étais morte sans vous.

ERGATE.

Bah ! est-ce que ça se gagne ?

CORINE.

C'est une chose si dangereuse que l'exemple !

ERGATE.

Oui, c'est beau... Quoiqu'ça, j'dis... Tant qu'il y aura des maris dans c'monde-ci, ce s'ra une folie d'en aller chercher dans l'autre. } ε

CORINE.

C'est que vous n'avez pas d'idée de l'amour de ma maîtresse pour son époux ; aussi, tout Éphèse ne parlait que d'elle.

Air : *La curiosité.*

Les hommes en tous lieux allaient citant sans cesse
Sa beauté ;
Les femmes en secret vantaient de sa sagesse
La rareté ;
Enfin, chacun, mon cher, venait voir ma maîtresse
Par curiosité.

ERGATE.

Dam' aussi, v'là de ces choses qui n'se voient pas tous les jours ; une femme qui adore son mari !...

CORINE.

Hélas ! ce mari adoré est mort, après deux ans de mariage, et sa veuve a résolu de terminer ses jours dans ce tombeau.

ERGATE.

Et vous l'avez suivie ?

CORINE.

Par attachement pour elle , et pour celui
qu'elle regrette.

ERGATE.

Vous l'aimiez aussi ?

CORINE.

Ah ! mon cher Ergate, quelle perte j'ai
faite !

Air : Le sommeil fuyant de mes yeux.

Ma maîtresse pleure un mari
Dont la tendresse était extrême ;
Moi, je pleure un maître chéri,
Mon chagrin est presque le même :
Hélas ! de sa tendre amitié
J'avais tant de fois eu la preuve,
Qu'à sa mort, comme sa moitié,
Je crus devenir veuve.

ERGATE.

Faut une terrible amitié, pour se croire
comm' ça veuve d'un homme qu'on n'a jamais
épousé.

CORINE.

J'aurais peut-être imité ma maîtresse, dans
son désespoir, si le hasard n'eût conduit ici le
jeune Mégas.

ERGATE.

Mais, comment donc s'est faite cette bien heureuse rencontre?

CORINE.

Sur la fin du premier jour de notre arrivée dans ce tombeau, ayant entendu quelque bruit dehors, je sortis, sans être aperçue de ma maîtresse; je trouvai ce jeune homme à la porte, où nos gémissemens l'avaient attiré; la jeunesse, la beauté d'Ismène, lui inspirant soudain le plus vif intérêt, il résolut de la consoler: l'extrême ressemblance que je lui trouvai avec le défunt, me fit croire qu'il pourrait réussir; et me détermina à le seconder de tout mon pouvoir.

ERGATE.

V'là une ressemblance qu'est comme faite exprès.

CORINE.

Cependant, ce n'était pas le moment de le présenter, et pour lui procurer une première entrevue, j'imaginai de m'emparer du portrait du mari, et de laisser croire à ma maîtresse qu'elle l'avait perdu. Je le donnai à Mégas, qui sait peindre, et qui a dû y retoucher un peu pour rendre la ressemblance plus parfaite.

ERGATE.

Et puis, d'un aut' côté, v'là qu'Mégas me

SCÈNE III. — LE MATHÉON D'ÉPHÈSE.

— Je suis à votre secours. v'la qu'j'y vi
— Mais vous m'plaisez, j'ai soin d'y
— Tout simple... Allez, allez, to
— Mais qu'il y a toujours une provid
— À empêcher les veuves de mourir de
— Plus v'la le jeune homme lui-mê

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS. MÉGAS.

MÉGAS. — Megas qui s'ose approcher.

— MEGAS SEUL.

— MEGAS

— MEGAS SEUL

— MEGAS SEUL

— MEGAS SEUL

— MEGAS

— MEGAS SEUL

— MEGAS SEUL

— MEGAS

— MEGAS SEUL

— MEGAS SEUL

— MEGAS SEUL

— MEGAS SEUL

— MEGAS SEUL

Sincérité ; discrétion ;
C'est ce qui nous décide
En toute occasion.

MÉGAS.

Ah ! l'infortunée et trop sensible Ismène
peut-elle inspirer d'autres sentimens que ceux
de la tendresse la plus pure !

CORINE.

Le portrait ?

MÉGAS, le lui donnant.

Le voici.

CORINE, l'examinant.

Bon : la ressemblance est parfaitement
exacte, et le travail du peintre ne se devinera
jamais.

ERGATE.

Air : *Aimez-vous, mam'selle Zuson.*

A ses yeux c'portrait si cher
N'aura pas moins d'charmes ;
Et puis, d'ailleurs, il est clair
Qu'on n'saurait y voir ben clair
A travers les larmes.

MÉGAS.

Tu crois donc qu'Ismène...

CORINE.

Ne se doutera de rien, j'en réponds.

ERGATE.

Eh ! parguene ! la v'là ben malade...
ne perd pas au change.

CORINE.

Voilà du moins un portrait qui ressemble
quelque chose.*Air : Je ne suis plus dans l'âge heureux.*

Envain d'un objet qui n'est plus
On veut adorer la copie ;
Quand les regrets sont superflus
Leur durée est bientôt finie.
Si l'on fixe de tems en tems
Le portrait d'un amant fidèle,
C'est qu'il prépare les instans
Que l'on passe avec le modèle.

ERGATE.

Oui, ce n'est pas tout qu'un portrait
parlant, faut encore que l'original pu
parler.

MÉGAS.

Ah ! Corine, j'ai bien peur de ne pas réus

ERGATE.

C'était donc un homme ben étonnant
le défunt ?

CORINE.

Il est aimé... et puis, il est mort.

ERGATE.

C'est égal... et j'suis ben sûr que c'défunt-là, tout défunt qu'il est, n'vaut pas c'vivant-ci, qui s'porte aussi ben que moi.

CORINE.

Certainement, il n'y a pas de comparaison.

MÉGAS.

Tu veux donc que j'espère ?

CORINE.

Je suis sûre que le succès dépend de vous.

MÉGAS.

De moi ?

CORINE.

Avez-vous une grande envie de réussir ?

MÉGAS.

Ah ! Corine...

CORINE.

Prenez garde à ce que vous dites.

Air : Du vaudeville de la Soirée Orageuse.

On suit un caprice imprudent

Après d'une femme jolie ;

On prend pour un amour ardent

Vaudevilles. 4.

La plus légère fantaisie ;
 Dans ses discours on est glacé ;
 Nous savons alors nous défendre ;
 Mais un désir bien prononcé ,
 Tôt ou tard nous force à nous rendre.

ERGATE.

Un désir bien prononcé ? En ce cas, charmante Corine, je compte sur vous.

CORINE.

Je vous dis le secret du corps, profitez-en.

MÉGAS.

J'y mettrai tous mes soins.

CORINE.

Je vais rejoindre ma maîtresse, et je lui annoncerai, comme nous en sommes convenus, que vous avez trouvé le portrait ; mais que vous ne voulez le rendre qu'à elle.

MÉGAS.

Ah ! Corine, je te devrai mon bonheur.

ERGATE.

Et je me charge d'acquitter la dette.

CORINE.

Et je ne fais pas de crédit.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ERGATE, MÉGAS.

ERGATE, suivant des yeux Corine.

ÇA s'rait, morgué ! trop dommage de
laisser pâtre un si bieu brin d'fille faute de
s'cours..... Ah ! ça, jeune homme, v'là mes
affaires en bon train avec la suivante ; faut
tâcher que les vôtres aillent de même auprès
d'la veuve, et que je ne fassions qu'une noce.

MÉGAS.

Mais songe donc qu'Ismène, tout entière
à sa douleur...

ERGATE.

Bah ! Est-ce que vous donnez là d' dans ,
vous ? Eh ! ben , moi , pas du tout .

Air : Une fille est un oiseau.

Une femme prend toujours

À l'hours

Le ch'min qu'ell' veut suivre :

D'abord , pour se faire poursuivre ,

Ell' se sauve' des amoureux ;

Puis afin qu'on la console

Par quelque douce parole ,

88 LA MATRONE D'ÉPHÈSE.

All' gémit, all' se désolé;
All' s'arrache les cheveux;
Mais c te douleur si sublime;
(Lis.) { Ça n'est, morgué! qu'pour la frime:
Quand d'bagrin alle veut mourir,
C'est pour vivre de plaisir. (bis.)

MÉGAS.

La douleur d'Isménè a je ne sais quoi de respectable, d'imposant...

ERGATE.

Oui, qui encourage.

MÉGAS.

Air : *Un enfant plein de charmes.*

Le respect, à sa vue,
Malgré moi m'interdit;
Mon ame trop émue
Enchaîne mon esprit;
Le désir, la contrainte
M'agitent tour-à-tour,
Pour avoir moins de crainte,
Mon cœur a trop d'amour. (bis.)

ERGATE.

Eh ben! tant pis pour vous, ce n'est pas ça.

MÉGAS.

Je ne sais, vraiment, si j'aurai le courage de lui parler de ma tendresse.

ERGATE.

Eh ben ! ne l'y en parlez pas, parguene !
omme dit la chanson.

Air : Regard vif et joli maintien.

Après tout, pour s'exprimer bien,
Parler, est-il si nécessaire ?
La parole est un vieux moyen
Dont souvent nous n'avons que faire :
D'ailleurs, dans un doux entretien,
Avec l'objet dont on affolle,
Lorsque la bouche ne dit rien,
Les yeux n'ont-ils pas (*bis.*) la parole. (*Bis.*)

Bien loin que d'un fidèle amant
La voix seule soit l'éloquence ;
Le tendre amour, l'amour ardent
Ne s'exprime bien qu'en silence.
Interrogez l'amant heureux,
Il dédaigne un discours frivole :
Est-il au comble de ses vœux !
Ce qu'il seut s'exprime bien mieux
Quand il a perdu (*bis.*) la parole. (*Bis.*)

MÉGAS.

Ismène s'avance... Qu'elle est intéressante !

ERGATE.

Elle n'a pas, morgué, l'air d'une mourante, non... oh ! ces femelles !

Σ

90 LA MATRONE D'ÉPHÈSE.

MÉGAS.

Paix! écoutons!

(Ils se retirent.)

SCÈNE VI.

ERGATE, MÉGAS, ISMÈNE, CORINE.

Oui, Madame, vous seule qu'il veut
rendre le portrait.

Mais, Corine...

Air : D'... le romarin.

Rien ne m'éto... nous,
Dans ce qu...
Partout on par... is
Comme d'un p...
Pour admirer tant... aits,
En ces lieux il cherche accès,

Et d'ailleurs...

Tout homme veut voir de près
Femme qu'il oblige.

ISMÈNE.

Il fallait lui dire...

CORINE, à Mégas, lui faisant signe d'avancer.

Jeune homme, vous pouvez vous adresser
à ma maîtresse.

MÉGAS, avec timidité, à Ismène qui détourne les yeux.

Air : Pour vous je vais me décider.

Voilà l'image d'un époux
Dont la perte cause vos larmes :
Je n'ai voulu rendre qu'à vous
Ce tableau pour vous plein de charmes.

ISMÈNE, sans lever les yeux.

Donnez.

MÉGAS, lui remettant le portrait.

Ah! de l'objet de vos regrets
Que le sort est digne d'envie!
Combien à ce prix je serais
Heureux de perdre un jour la vie. *(Bis.)*

CORINE, à Ismène.

Ce jeune homme s'explique fort bien.

ISMÈNE, considérant le portrait.

Jamais ce portrait ne m'a si bien rappelé
l'objet de ma tendresse.

CORINE, à part.

Bon.

ISMÈNE.

Je ne l'ai jamais trouvé si ressemblant.

CORINE, à part.

Fort bien.

ERGATE, à part.

V'là c' qui s'appelle une mémoire heureuse.

ISMÈNE, offrant à Mégas sa bourse, sans le regarder.

Recevez cette marque de ma reconnaissance.

MÉGAS, refusant.

Même air.

Cet or que vous daignez m'offrir,

Je ne puis l'accepter, Ismène :

Il m'ôterait tout le plaisir

D'avoir adouci votre peine.

Un époux fait couler vos pleurs,

Hélas ! dans cette conjoncture,

Pourquoi ne puis-je à vos douleurs

ξ Le rendre autrement qu'en peinture ! (*Bis.*)

CORINE, bas à Ismène.

Cette délicatesse annonce une ame bien née.

ISMÈNE.

Ma surprise est extrême. (*A Mégas en le fixant.*) Quoi ? vous refusez !... Ciel....

MÉGAS, à part.

Je tremble.

ERGATE, à part.

Vlà l'défunt ressuscité.

ISMÈNE, très-émue en fixant Mégas.

Corine !

CORINE.

Madame !

ISMÈNE.

Regarde. . O prodige !.. Vois-tu quelle ressemblance ?

CORINE, feignant une grande surprise.

Grand Dieu !.... Effectivement.... votre époux.

ISMÈNE.

Mon époux !... Ah ! malheureuse !...

MÉGAS.

Madame

ISMÈNE.

Eloignez-vous, au nom des dieux.

MÉGAS.

Ah ! ne me privez pas sitôt du plaisir d'en contempler le plus bel ouvrage.

CORINE, bas à Ismène.

Ne trouvez-vous pas, Madame, que le son même de sa voix rappelle?...

ISMÈNE.

Pourquoi m'en faire apercevoir.

MÉGAS.

Air : *Je se verra pas sous lepiastre.*

Celui ce qu'on dit partout d'Ismène
Est au-dessous de ses traits ;
Qui a tout partagé sa peine,
Et voulait à ses regrets :
Qui peut l'entendre,
Ne saura se défendre

D'admirer ses vertus, ses grâces, ses appas :

Ah ! d'un sentiment plus tendre,

On ne lui parlera pas :

Mais, *B.n.* on y songera tout bas.CORISE. ERGATE. *à part.*

Au doux charme de l'entendre

Elle ne cédera pas.

Mais elle y songera tout bas !

ISMÈNE. *à part.*

Au doux charme de l'entendre

Je ne me livrerai pas,

Mais je crains d'y songer tout bas.

MÉGAS, *à part.*

Ah ! d'un sentiment plus tendre

On ne lui parlera pas,

Mais on y songera tout bas.

(Ismène rentre dans le tombeau.)

ENSEMBLE.

SCÈNE VII.

ERGATE, CORINE, MÉGAS.

ERGATE, avec admiration.

Fragment de l'Ami de la Maison.

LE voilà le vrai modèle
De la constance femelle.

MÉGAS.

Elle refuse de m'entendre ; elle l'évite ma
présence. Comment, et sous quel prétexte,
oser désormais reparaître à sa vue ?

CORINE.

C'est-là le difficile.

ERGATE.

Oui, v'là le hic.

MÉGAS.

Le temps presse, en proie à la plus vive
douleur, refusant toute espèce de nourri-
ture...

ERGATE.

Queu dommage !

CORINE.

Il faudrait...

ERGATE.

Oui, si l'on pouvait...

CORINE.

Trouver un moyen de la déterminer. . . en
supposant par exemple...

ERGATE.

C'est ben mon avis...

CORINE.

Hein !

ERGATE.

Oui, sûrement...

CORINE.

Tu dis ?...

ERGATE.

Comme vous dites...

CORINE.

Ah ! ah !

MÉGAS.

Ma chère Corine, je n'ai recours qu'en toi.

CORINE.

C'est qu'il faut l'obliger, la forcer de vous
entendre...

ERGATE.

C'est ça.

ERGATE.

Air : De Philippe et Georgette.

De l'ardent d'un fidèle amant,
 Par devoir il faut se défendre;
 Et malgré soi, secrètement,
 On a le désir de se rendre.
 Mais en cédant à son vainqueur
 Sans manquer à sa bienséance,
 Femme veut conserver l'honneur.

ERGATE.

L'honneur!

CORINE.

Eh ! oui, l'honneur,
 Eh ! oui, l'honneur,
 Oui, l'honneur de la résistance. (BAS.)

J'imagine un moyen...

MÉGAS.

Ah ! tu me rends la vie !

ERGATE.

Elle en est bien capable.

CORINE.

Chut ! ma maîtresse m'appelle... Elle vient,
 tenez-vous à l'écart, écoutez et profitez.

vaudevilles.

18 LA MATRONE D'ÉPHÈSE.

ERGATE.

Écoutons et profitons.

(Ils se retirent au fond du théâtre.)

SCÈNE VIII.

ISMÈNE, CORINE, MÉGAS
et ERGATE, à l'écart.

ISMÈNE.

Il est parti?

CORINE.

Ce pauvre jeune homme!

ISMÈNE.

Que lui est-il arrivé?

CORINE.

Sa situation est pénible.

ISMÈNE.

En quoi!

CORINE.

N'est-ce pas qu'il est intéressant?

ISMÈNE, avec expression.

Ah! oui, sans doute. (*A part.*) Que dis-je!

ERGATE, bas à Mégas.

Comprenez-vous !

MÉGAS, bas à Ergate.

Paix.

CORINE.

Figure agréable, air doux et timide... C'est
cruel.

ISMÈNE.

Explique-toi.

CORINE.

Il est amoureux.

ISMÈNE.

Il est?...

CORINE.

Mon Dieu, oui;... mais séparé de celle
qu'il aime, sans pouvoir un instant s'éloigner
de son poste, n'ayant pas même la faculté de
s'expliquer de loin, puisqu'il ne sait pas écrire.

ERGATE, bas à Mégas.

Ah! peut-on mentir!...

MÉGAS, à part.

Bien imaginé.

ISMÈNE.

Je le plains.

CORINE.

Il me priait de lui faire une lettre ; mais ne sachant pas écrire moi-même , il m'a été impossible de l'obliger.... Cela m'a fait une peine !... au point que , touchée de sa triste situation , j'ai promis de vous engager à lui rendre ce petit service.

ISMÈNE.

Moi !

MÉGAS, à part.

A merveille.

CORINE.

Vous êtes bonne , sensible , vous ne le refuserez pas.

ISMÈNE.

Mais vous n'auriez pas dû promettre...

CORINE.

Il vous a rendu le seul bien qui vous restait au monde , ce portrait...

ISMÈNE.

Oh ! oui.

CORINE.

Il a refusé votre argent.

ISMÈNE.

Il est vrai !

CORINE.

On est bien malheureux, séparé de l'objet
qu'on aime.

ISMÈNE.

Ah! dieux!

CORINE.

Refuserez-vous d'adoucir son sort?

ISMÈNE.

Mais ma situation...

CORINE.

Songez à la sienne.

ISMÈNE.

La tristesse.

CORINE.

Ne dispense pas d'être utile quand on le
peut.

Air : Jupiter un jour en fureur.

En ce monde il faut s'entre-aider;
Telle est la loi de la nature
Dans cette funeste aventure,
Cela doit vous décider,
Ah! vraiment, je ne sais pas comme
On peut laisser quelqu'un languir :
Moi, quand je puis secourir,
Je ne saurais voir souffrir,
Surtout un beau jeune homme. (Biv.)

ERGATE, à part.

Le bon cœur de fille.

ISMÈNE.

Oh ! non, Corine, je ne puis, ni ne dois...

CORINE, faisant signe à Mégas de s'approcher.

Eh bien ! puisqu'on me refuse impitoyablement ; (*A Mégas.*) parlez donc vous-même, jeune homme.

ISMÈNE, avec agitation.

Quelle impudence !

MÉGAS, abordant Ismène.

Madame...

ISMÈNE.

Ce que vous exigez...

MÉGAS.

Je n'exige pas, je supplie.

(Pendant ce couplet, Corine, aidée d'Ergate apporte ce qu'il faut pour écrire.)

ISMÈNE.

Air : *De Chardini.*

Respectez les maux, les ennuis
De la trop malheureuse Ismène ;
Dois-je dans l'état où je suis
Me distraire, hélas ! de ma peine ?

MÉGAS.

Vous refuserez de me rendre la vie?

ISMÈNE.

Pour vous mes efforts superflus
Ne seraient d'aucune assistance :
Une ame qui n'existe plus
Peut-elle donner l'existence ?

CORINE, posément.

Allons, Madame, encore une bonne action,
avant de mourir,

ISMÈNE, avec intention.

Mais une lettre d'amour....

MÉGAS.

Je n'ai que ce moyen pour épancher mon
cœur.

ISMÈNE.

Et.... cela vous fera donc.... un grand
plaisir?

MÉGAS.

Cet écrit va décider de mon sort.

ISMÈNE.

Corine.

CORINE.

Oui, Madame, voici tout ce qu'il faut.

104 LA MATHRONE D'ÉPHÈSE.

MÉGAS, à part.

Comment prendra-t-elle cet aveu ?

ERGATE, à part.

V'là une lettre qui sera bientôt à son adresse.

MÉGAS, s'en va signer à Ergate.

Songe à veiller...

ERGATE.

Je vous entends ; soyez tranquille. (*A part.*)
Moi, tandis qu'on cherche à remplacer le
défunt qu'est là dedans, j'men vais voir si
l'on n'emporte pas le défunt qu'est là dehors.
(Il sort.)

SCÈNE IX.

MÉGAS, ISMÈNE, CORINE.

ISMÈNE, assise à table, à Mégas.

DICTEZ... j'écris.

MÉGAS, dictant avec timidité.

Air : *Du pas russe.*

Je voudrais en ce jour
Exprimer, peindre l'amour.

ISMÈNE, répétant après avoir écrit.
L'amour.

MÉGAS.

Dont j'éprouve en mon cœur...
En mon cœur,
L'ardeur.

ISMÈNE.

L'ardeur.

MÉGAS.

Mais le respect me rend tremblant.

ISMÈNE.

Tremblant.

MÉGAS.

En ce moment,
Et quand je vous vois,
Je perds la voix.

ISMÈNE.

La voix.

Eh ! mais songez-vous bien à ce que vous
ditez ?

MÉGAS , très-embarrassé.

Oui... non , Madame ,... c'est que...

CORINE.

C'est qu'il est timide.

ISMÈNE

Vous vous troublez !

MÉGAS , d'un ton suppliant.

Si vous vouliez suppléer ?...

CORINE, à Ismène.

Sans doute, il faut un peu aider à la lettre.

ISMÈNE, à Mégas.

Poursuivez...

MÉGAS, dictant.

Même air.

Je n'ai pas d'un amant
Séduisant
Le ton charmant.

ISMÈNE, écrivant et répétant.

Charmant!

MÉGAS.

Je suis dans mes discours
Sans détours,
Toujours...

ISMÈNE, écrivant

Toujours!

MÉGAS.

Ce sentiment pour moi si doux...

ISMÈNE.

Si doux!

MÉGAS.

À vos genoux!
Je sens que mes yeux

Le peignent mieux.

(Il tombe aux pieds d'Ismène.)

ISMÈNE, se levant avec surprise.

Grands dieux!

CORINE, à part.

Voici le moment de la crise.

ISMÈNE.

Qu'ai-je entendu!

MÉGAS.

L'aveu de l'amour le plus tendre et le plus respectueux.

ISMÈNE, fièrement.

Est-ce à moi que l'on parle ?

MÉGAS.

Ne vous offensez pas, Madame, d'un sentiment dont mon cœur vous garantit la constance et la pureté.

ISMÈNE, à part.

Que je me sens émue !

MÉGAS.

Air : *Soumis au silence.*

Soumis au silence,
Tremblant à vos yeux,
Ma seule espérance

118 LA MATRONE D'ÉPHÈSE

Est de conserver vos jours si précieux :
Vivez, belle Ismène, et je suis trop heureux.

ISMÈNE, à part.

Que sa voix est touchante !

MÉGAS.

Croyez que le ciel,
Témoin de vos larmes,
Créa tant d'attraits, forma tant de charmes,
Pour plus d'un mortel.
Après tant d'alarmes,
De cris et de larmes,
Rendez-vous
Aux vœux les plus doux.

ISMÈNE, à part.

ENSEMBLE. { Fuyons par prudence,
Je crains sa présence,
L'honneur me défend de l'entendre en ces lieux. (bis.)

MÉGAS.

ENSEMBLE. { Soumis au silence,
Ma seule espérance,
Est de conserver ses jours si précieux ;
Vivez, belle Ismène, et je suis trop heureux.

(Ismène, après cet air, s'éloigne de Mégas. Elle monte sur la montagne, et Mégas l'y suit, quoiqu'elle lui ait fait signe de s'éloigner. L'orchestre joue le commencement du trio de Zémir et Azor : *Ah ! laissez-moi la pleurer.*)

CORINE , sur le devant de la scène.

Il ne reste plus que le devoir à combattre.

Air : *A Vénus disait Junon.*

C'est bien peu que la raison
Contre l'amant qui sait plaire ;
En vain la bouche dit non
Quand le cœur dit le contraire :
Oui, c'est bien peu que la raison ,
Contre l'amant qui sait plaire :
Quand on dit faiblement non ,
C'est oui, que veut dire non.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ERGATE.

ERGATE.

Tout est tranquille là haut, Dieu merci...
Eh ben, belle Corine, où en sont nos jeunes
gens ?

CORINE, les montrant sur la montagne.

Vous voyez. (*Ici Mégas tombe aux genoux
d'Ismène.*)

ERGATE.

Eh ! mais, il me semble que le désespoir de
la veuve commence à s'affaiblir. Ah ! ça, ma
petite Corine, v'là un bel exemple à suivre ;

Mégas est aux genoux de madame Ismène, je me précipite aux vôtres ; il lui parle de son amour, je vous déclare ma flamme ; j'n'entends pas ben ce qu'il lui dit ; mais c'est beau, c'est tendre, c'est séduisant... prenez que je vous dis tout ça.

CORINE.

Et vous, supposez que je vous réponds, comme ma maîtresse, que... la bienséance... le devoir, l'honneur...

ERGATE, se levant.

N'en parlons plus, c'est une affaire arrangée. Vous n'vous en repentirez pas Corine ; nous autres paysans, j'n'avons pas d'esprit d'étude, je n'savons pas d'biaux discours ; mais j'avons un'magnère d'éloquence naturelle plus solide que tous les petits mots des ferluquets d'la ville

CORINE.

Nous verrons ça.

ERGATE.

C'est que, voyez-vous, ma petite Corine, j'ai un principe, moi.

Air : Guillot un jour trouva Lisette.

Parmi les jeun' plantes sans nombre
 Qui vont croissent dans mon jardin,
 Quand j'en vois un' languir à l'ombre,

Je la r'plante au soleil, soudain.
Faut faire ici la même chose; (*bis.*)
Et t'nez, je vous l' dis, sans façon;
Un bon garçon,
Comm' moi, j' suppose,
C'est là l' soleil d'un jeune tendron. (*bis.*)

CORINE.

Ce soleil-là me semble bien ardent.

ERGATE.

Quand j'vous dis que j' sis vot' homme...
Mais c'n'est pas l'tout d'soupirer, faut un peu
songer à vivre.

CORINE.

Vous croyez donc que ma maîtresse se décidera ?

ERGATE.

All'est, morgué, pus décidée qu'i' n'faut...
Voici l'diné du jeune homme qu'il m'a
chargé d'apporter.

(Il prend le panier.)

CORINE.

Il viendra bien à propos.

ERGATE, arrangeant tout sur la table qui a servi à écrire.

Air : Des billets doux.

Ca, préparons tout, dépêchons,
Et sur cette table étalons

112 LA MATRONE D'ÉPHÈSE.

Le dîner d'ordonnance.
Ce repas est simple et grossier ;
Mais c'est un fameux cuisinier
Que tr...

Comment... mais c'est comme un
festin ?

A TE.

Ça n'a pas... e mine. (*A Mégas et*
Ismène, qui... *la montagne.* (Vous êtes
servis.)

(Mégas et Ismène... e la montagne, Ismène
ne font... une seule résistance.)

MÉGAS.

Air : Ce fut par la faute du sort.

Quoi, je ne puis vous décider ;
A prendre quelque nourriture !

ISMÈNE.

Non, je ne dois pas vous céder ;
N'insistez pas, je vous conjure.

MÉGAS.

Quoi ! vous seriez inflexible ?

ISMÈNE.

Que vous êtes pressant !

ERGATE.

Allons, madame Ismène, faut s'faire une raison.

Air : Vive un bon luron.

Vous mourez d' chagrin,
 Vous mourez d' tristesse,
 Vous mourez de faim,
 Vous mourez sans cesse ;

Bah !

Restez-en là ;
 Croyez qu' vous v'là
 Ben assez morte comm' ça.

MÉGAS.

Charmante Ismène !

ISMÈNE.

Hélas !

ERGATE, du même ton que Mégas.

Charmante Corine !

CORINE, imitant Ismène.

Hélas !

LA MATRONE D'EPHÈSE.

MICATE.

32

CRINE.

Je suis en tout l'exemple de ma maîtresse.

MICATE, à Corne.

Conserverez-vous pour cet esclave fidèle ?

CRINE, à Corne.

Je n'ai pas, mon enfant, le même sujet
difficile à se faire unice pour moi ne doit
pas le tenter à vie.

CRINE.

Je n'ose à mourir, je consentirai à vivre.

MICATE.

Je n'ai pas de quoi vous en dire.

Je n'ai pas de quoi vous en dire.

Je n'ai pas de quoi.

CRINE.

Je n'ai pas de quoi vous en dire.

Je n'ai pas de quoi.

Je n'ai pas de quoi.

MICATE.

Je n'ai pas de quoi vous en dire.

Je n'ai pas de quoi vous en dire, mon enfant.

Je n'ai pas de quoi.

Je n'ai pas de quoi vous en dire.

Je n'ai pas de quoi vous en dire, mon enfant.



ERGATE.

C'est ça une bonne maîtresse!

MÉGAS.

Mettons-nous à table. (*A Ergate.*) As-tu été
là haut ?

ERGATE.

J'en arrive, rien ne bouge.

MÉGAS.

Bon.

CORINE, à Ismène.

Nous n'en serons pas moins tristes.

ISMÈNE, se plaçant.

Mais, près d'un jeune homme...

CORINE.

**C'est à cause de cela qu'il faut prendre des
forces; une femme faible est sitôt vaincue!**

ERGATE.

**Certainement; on en prend beaucoup par
famine.**

ISMÈNE, à table et mangeant.

Tu me vois rougir de ma faiblesse.

MÉGAS.

**Je ne me trouve heureux de vous rap-
peler à la vie, belle Ismène, que pour vous
consacrer toute mon existence.**

ERGATE.

On ne peut pas mieux dire. (*Versant à boire.*)
Goûtez ce vin-là, Madame.

MÉGAS.

Et ne croyez pas pour cela, que je condamne votre douleur.

AIR : *De la romance de Daphné.*

Ah ! je veux trouver des charmes
A m'affliger avec vous.

ISMÈNE.

Ah ! oui.

MÉGAS.

En partageant nos alarmes,
Avant d'essuyer nos larmes,
Il faut pleurer avec nous.

ERGATE.

Oui, quand on est deux à remplir une tâche,
c'est plus tôt fini.

MÉGAS.

Cependant, Madame, votre douleur doit
avoir un terme.

ERGATE.

Faut que ça finisse.

ISMÈNE.

Quel époux j'ai perdu!... Ah! tu le sais,
Corine?

CORINE, sanglottant et mangeant.

Ah ? ah !

MÉGAS.

Tant de grâces et d'attraits ne doivent pas
être plongés dans une éternelle tristesse.

ERGATE.

Ça n'se peut pas...

ISMÈNE.

Air : D' l'instant qu'on nous mit en ménage. ||

O ciel! Mégas, est-il possible?
Que parlez-vous de mes attraits?
Corine, je dois être horrible,
Après tant de jours de regrets.

CORINE.

Non, vraiment, (*Bis.*) vous êtes charmante,
Malgré vos pleurs, votre tourment,
Et vous pourriez, quoique mourante,
Ressusciter plus d'un mourant.

MÉGAS, CORINE, ERGATE.

Malgré vos pleurs, votre tourment,
Ah! vous pourriez, quoique mourante,
Ressusciter plus d'un mourant.

SCÈNE XII.

ISMÈNE, MÉGAS.

MÉGAS.

PUISQUE l'objet de vos regrets
Se peint sur mon visage,
Dans mon cœur comme dans mes traits,
Renvoyez son image.
Je suis sincère comme lui,
Comme lui, je vous aime;
Souffrez que je puisse aujourd'hui
Vous le prouver, vous le prouver de même.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CORINE, apportant la mante, le
casque et le sabre du défunt.

CORINE.

Vous allez voir si je n'ai pas raison.

ISMÈNE.

En vérité, Corine, tu es d'une folie !...

SCÈNE XIII.

121

CORINE.

Allons; jeune homme... D'abord l'épée...
(*Elle la lui passe.*) Ensuite la mante.

(*Elle la lui attache.*)

ISMÈNE.

Quelle inconséquence! et que dirait-on si
l'on savait?

CORINE, allant prendre le casque qu'elle a posé sur le
banc de gazon.

Oui, mais personne ne saura...

(*Mettant le casque à Mégas.*)

Air : *Voilà, voilà la petite laitière.*

Voyons, voyons, comme à cette ombre chère

Ce jeune homme ressemblera.

Fort bien... l'œil vif et la démarche fière...

Ah!

(*À Ismène.*)

Fixez un peu ce portrait-là.

ISMÈNE, ajustant Mégas.

Σ

Ceci n'est pas bien arrangé...

L'épée un peu plus en arrière...

Le cou beaucoup plus dégagé..

(*Elle lui découvre le cou.*)

Tu sais que c'était sa manière.

Sur la tête moins enfoncé,

Le casque serait mieux placé.

(*Elle soulève le casque sur le front de Mégas.*)

Vaudevilles. 4.

21

CORINE.

Voyez, voyez, comme à cette ombre chère

Ressemble ce jeune homme-là.

En vérité, plus je le considère,

(Ici Mégas baise la main d'Ismène.)

Ah !

C'est votre époux que je vois là.

MÉGAS, à Ismène du ton du dernier vers.

Aimez un peu ce portrait-là.

CORINE, en face de Mégas.

Air : Je suis Lindor.

C'est étonnant... Voyez de cette place...

ISMÈNE, regardant Mégas de côté.

Ah ! de profil, comme il est ressemblant.

CORINE.

Pour moi, d'ici, je le trouve frappant :

Ce portrait là veut être vu de face.

ISMÈNE.

Quelle perte j'ai faite !...

MÉGAS.

Ah ! si mes traits vous la rap-
cœur devrait vous la faire oublier.

CORINE à Ismène.

Peut-être même gagneriez-vous au change ;
car enfin, je ne veux pas troubler les mânes

du défunt ; mais, soyons justes, il avait des défauts. \ C

ISMÈNE.

Bien peu.

CORINE.

Pardonnez-moi... d'abord, l'humeur très-inégale...

ISMÈNE.

Oui, oh ! pour cela, c'est vrai ; mais aussi...

Air : Sans un petit brin d'amour.

Sans ce défaut qu'il avait,
Ce cher objet de mes regrets !
Sans ce défaut qu'il avait,
Il eût été parfait.

CORINE.

Nous l'avons vu souvent d'humeur sévère.

ISMÈNE.

De tems en tems, je m'en souviens.

CORINE.

Bourru...

ISMÈNE.

Grondeur...

CORINE.

Et même assez colère.

ISMÈNE.

Oui, j'en conviens.

Mais il faut l'avouer...

Sans ce défaut qu'il avait, etc.

CORINE.

Même air.

Je dis, de plus, qu'il n'était pas un homme ;

Il n'était pas au moins.

Est-il possible

é.

Aussi, vraiment, Madame,
Après sa mort l

ISMÈNE.

C'est possible... mais...

Sans ce défaut qu'il avait, etc.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ERGATE.

ERGATE, accourant tout effrayé.

AH ! malheur épouvantable ; sauvez-vous ,
Mégas , tout est perdu.

ISMÈNE.

O ciel !

MÉGAS.

Que dis-tu ?

CORINE.

Qu'est-il arrivé ?

ERGATE.

Air : Des trembleurs.

Qu'ai-je vu ! miséricorde !
De scélérats une horde
S'avance , coupe la corde
Qui tenait... Vous savez où ?
Puis un coquin de la troupe,
Avec le défunt se groupe,
Et pour l'emporter en croupe,
Prend ses jambes à son cou.

MÉGAS.

Ah ! malheureux... je n'ai plus qu'à mourir.

ISMÈNE.

Que dites-vous ?

MÉGAS.

Je répondais de ce dépôt sur ma tête....
L'ordonnance est précise, et les juges inflexibles.

ERGATE.

Air : Le cœur de mon Annette.

On ne fera point grâce
Au gardien négligent.
I' faut qu'i pren' la place...
La place de l'absent.

ISMÈNE et CORINE, très-effrayées.
Grand Dieu !

ERGATE.

Eh ! mais oui dà ;
Comment peut-on trouver un r'mède à ça ?

ISMÈNE.

Entends-tu, Corine ?

CORINE, rêvant.

Oui, vraiment, Madame ; et je cherche
dans ma tête...

ERGATE, rêvant de même.

Et moi aussi ; mais je ne vois pas...

CORINE, rêvant encore.

C'est que...

ERGATE.

C'est qu'il n'y a pas un moment à perdre.

CORINE, toujours rêvant.

J'entrevois bien un moyen...

ISMÈNE.

Quel est-il ?

CORINE, vivement.

Cela dépend de vous.

ISMÈNE.

De moi !

CORINE.

Vous sentez-vous capable d'une grande résolution ?

ISMÈNE.

Ah ! parle promptement.

CORINE.

Même air.

Un triste sort menace
Ce jeune homme imprudent.

ISMÈNE.

Eh bien

ERGATE.

V'là c'que c'est.

MÉGAS, se levant avec transport.

Charmante Ismène, je n'ai point d'expression pour vous peindre mon bonheur.

ERGATE.

C'est bien. (*Bas à Mégas.*) Je me charge de reste, et demain, il n'y paraîtra plus là haut.

ISMÈNE.

Ce que c'est que de nous, ma pauvre Corine!

CORINE.

Il faut convenir aussi, Madame, que nous avions plus consulté notre gloire que nos forces.

VAUDEVILLE.

CORINE.

C'est téméraire, c'est imprudent,
D'essayer plus qu'on ne peut faire,

En toute affaire,

Premièrement

Il faut songer au dénoûment.

ISMÈNE.

J'étais pourtant bien résolue
A terminer ici mes jours,

SCÈNE XIV.

131

Mais une puissance absolue,
Malgré moi, prolonge leur cours.

TOUS.

C'est téméraire, etc.

ERGATE.

Veuve jolie à qui tout cède,
Au trépas ne doit point courir ;
Jamais, sans être vieille ou laide,
Femme ne peut vouloir mourir.

TOUS.

C'est téméraire, etc.

CORINE, à Ismène.

De vos beaux jours trancher la trame,
C'était dommage, en vérité ;
Cet exemple eût été, Madame,
Perdu pour la postérité.

TOUS.

C'est téméraire, etc.

MÉGAS, au public.

CORINE, hésitant.

Changer un mort de place.

ISMÈNE, avec horreur.

Dieux !

CORINE, suppliant.

Pour sauver un vivant.

Eh ! mais, oui dà ;
Comment peut-on trouver du mal à ça. } (*Bis, avec Er-*
gite.)

ISMÈNE.

Qu'osez-vous me proposer ?

CORINE, avec chaleur.

Le seul moyen qu'il y ait de sauver un malheureux jeune homme qui s'est perdu pour vous ; car enfin, sans l'amour extrême que vous lui avez inspiré, aurait-il abandonné son poste ? Serait-il au moment de périr d'une mort affreuse ?

MÉGAS.

Ah ! je saurai bien échapper au supplice qui m'attend, et moi-même....

(Il veut se percer de son épée.)

ISMÈNE, jctant un cri.

Arrêtez.

CORINE, bas à Mégas.

Qu'exigez-vous de plus ?*Air : Réveillez-vous , belle endormie.*

Σ

Connaissez donc les convenances.
 Et les usages d'aujourd'hui.
 Il est certaines circonstances
 Où femme ne dit jamais oui.

ERGATE.

Certainement : quand une femme se tait,
 On entend bien ce que parler veut dire.

MÉGAS, se jetant aux pieds d'Ismène.

Mon sort est dans vos mains ; Madame,
 consentez à vivre pour moi, ou rien ne pour-
 ra m'empêcher de mourir à vos pieds.

CORINE, montrant Mégas.

Voyez, Madame... Il y aurait vraiment de
 l'ingratitude à ne pas lui sauver la vie.

ISMÈNE, vivement et très-émue.

Tu sais bien, Corine, que je ne fus jamais
 ingrate.

MÉGAS, toujours à genoux.

Prononcez.

ISMÈNE, après avoir hésité.

Vivez.

132 LA MATRONE D'ÉPHÈSE. SCÈNE XIV.

Mais pour vous plaire,
On a souvent
Plus de zèle que de talent.

TOUS.

C'est téméraire, etc.

FIN DE LA MATRONE D'ÉPHÈSE.

LA

BONNE AUBAINE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. RADET,

représentée, pour la première fois, sur le théâtre du
Vaudeville, le 28 janvier 1793.

PERSONNAGES.

GRIPARDIN, procureur.

MADAME GRIPARDIN.

DUVAL, premier clerc.

VICTOR, second clerc.

HIPPOLYTE, petit clerc.

UN TRAITÉUR.

UN COMMISSIONNAIRE du bureau des diligences.

La scène est à Paris, chez Gripardin.

LA
BONNE AUBAINE,
COMÉDIE.

Le théâtre représente l'étude d'un procureur.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUVAL, VICTOR, HIPPOLYTE,

HIPPOLYTE, écrivant.

COMBIES de maux un pauvre clerc endure?
Triste nourriture,
Coucher sur la dure;
Loger au grenier.
Pour griffonner cent pages d'écriture,
Être à la torture,
Tant que le jour dure,
Quel chien de métier.
Mon camarade, dis-moi.

DUVAL.

Quoi ?

HIPPOLYTE.

Ce n'est pas moi qui suis gras.

DUVAL.

Si.

HIPPOLYTE.

Alors pourquoi est-il gras ?

VICTOR.

Oh.

DUVAL.

Tu t'y feras, mon garçon.

HIPPOLYTE.

Non.

VICTOR.

Tu t'y feras, mon garçon.

HIPPOLYTE.

Non.

VICTOR.

Tu t'y feras mon garçon.

Combien de maux, etc.

HIPPOLYTE.

Je maigris tous les jours, et, depuis trois mois que j'habite l'étude de M. Gripardin, je ne suis pas reconnaissable.

DUVAL.

C'est vrai, mais tu étais trop gras.

VICTOR.

Certainement , tu es beaucoup mieux.

HIPPOLYTE.

Il faut que je sois bien malheureux d'être tombé justement chez le plus avare de tous les procureurs.

DUVAL.

Procureur , ci-devant.

VICTOR.

Et maintenant , avoué.

HIPPOLYTE.

Moi , je n'avoue pas sa nourriture , et celui-ci à beau changer de titre , il sera toujours procureur.

DUVAL.

Il en faut : le diable ne veut pas que l'es-pèce en soit perdue...

Air : De la croisée.

On a réformé le palais
 Par le nouvel ordre de chose ,
 Tout procureur est désormais
 Honnête homme , quoiqu'on en glose :
 Satan , craignant de voir la fin
 De ces suppôts de son domaine ,
 A conservé ce Gripardin
 Pour en avoir la graine. (bis.)

VICTOR.

Il ne pouvait pas mieux choisir.

DUVAL.

Le diable est connaisseur.

HIPPOLYTE.

Vous riez, vous autres, mais, moi, je vous déclare que si cela dure...

VICTOR.

Si cela dure?... Tu crois peut-être qu'il va se corriger?

DUVAL.

Ah bien, oui! sa ladrerie ne fait que croître et embellir.

VICTOR.

Mais cela doit être.

Air : De la fanfare de Saint-Cloud.

Si l'avarice tourmente
Le malheureux qu'elle aggrit,
Si toujours elle fermente
Dans le cœur qui la nourrit,
Jugez comme elle s'agite,
Combien s'accroît sa fureur,
Quand elle a choisi pour gîte
L'âme d'un vieux procureur.

DUVAL.

Et d'un procureur tel que le nôtre.

HIPPOLYTE.

Ce pauvre Gripardin, comme il est avare!

VICTOR.

Il se désole quand on l'appelle citoyen.

HIPPOLYTE.

C'est juste, il est indigne d'un si beau titre.
Il faut convenir aussi qu'il est joliment secondé
dans ses lésineries, par madame Gripardin,
sa digne épouse.

DUVAL.

Sa femme est cent fois pire que lui.

VICTOR.

Ma foi, je n'en sais rien.

HIPPOLYTE, avec emphase.

« Devine si tu peux, et choisis si-tu l'oses? »

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, UN COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE.

Monsieur Gripardin, s'il vous plaît ?

DUVAL.

Que lui voulez-vous ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Je lui apporte...

HIPPOLYTE.

Vous apportez, mon ami !... asseyez-vous.

LE COMMISSIONNAIRE.

*Air : Ne v'la-t-il pas que j'aime.*C'est trop d'honneur, Monsieur le clerc,
Pour quelqu'un de ma sorte.

HIPPOLYTE.

Nous sommes très-polis, mon cher,
Lorsque l'on nous apporte.

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est une bourriche, qui est arrivée à l'adresse de M. Gripardin.

DUVAL.

Eh bien, attendez un instant, il va venir,
et il vous paiera le port.

LE COMMISSIONNAIRE.

Oh ! tout est payé, et comme il ne donne
jamais pour boire, ce n'est pas la peine que
j'attende.

(Il veut s'en aller.)

HIPPOLYTE, le rappelant.

Écoutez donc l'ami ; qu'est-ce qu'il y a là dedans ?

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est une dinde

LES TROIS CLERCS..

Une dinde !

HIPPOLYTE, lui donnant quelque monnaie.

Attends ; j'ai là un petit monneron de cinq sous... C'est pour ta peine.

LE COMMISSIONNAIRE.

Bien obligé, Monsieur.

VICTOR, au Commissionnaire.

Est-elle bien grasse ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Pardine ; une dinde du Mans !

VICTOR.

Une dinde du Mans !... (*Lui donnant de l'argent.*) Bois à ma santé.

LE COMMISSIONNAIRE.

Grand merci.

DUVAL.

Elles sont donc bien bonnes, les dindes du Mans ?

LA BONNE AUBAINE.

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est ce qu'il y a de mieux dans ces qualités-là.

DUVAL, lui donnant aussi de l'argent.

Prends donc, et apporte-nous en souvent.

LE COMMISSIONNAIRE.

Que Dieu vous le rende, mes braves Messieurs ! vous êtes, ma foi, de bons vivans.

HYPPOLITE.

Ce n'est pas la faute de notre procureur.

LE COMMISSIONNAIRE.

Écoutez donc, jeunes gens, vous devriez, que je crois, manger la dinde... vous m'entendez ben... là... entre vous autres.

DUVAL.

Ah ! mon ami, quel conseil ?

HYPPOLITE.

Air : Jean de la Riote, mon ami.

Nous ne le pouvons pas, d'honneur !

LE COMMISSIONNAIRE.

D'honneur ! que ce mot est sonore !

Pour l'apprenti d'un procureur

Le fin du métier, ça l'ignore.

Votre bourgeois vous formera...

(A Hippolyte , le voyant travailler.)

Vous n'écrivez pas vite encore ;
Mais, mon petit , un jour viendra
Que votre plume volera.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DUVAL, VICTOR, HIPPOLYTE.

DUVAL, à Hippolyte.

ATTRAPE.

HIPPOLYTE.

Il a la partie de l'épigramme , le commis-
sionnaire... mais entre nous , mes amis , ce
garçon n'avait pas tant de tort , et nous de-
vrions....

DORVAL.

Confisquer la dinde !

VICTOR.

Pour nous régaler.

HIPPOLYTE.

Pourquoi pas !

DUVAL.

Oui , mais il est à craindre que ce présent
ne lui soit annoncé par une lettre d'avis.

VICTOR.

Voilà le diable.

HIPPOLYTE.

C'est dommage, c'était un bon coup.

DUVAL.

Paix, j'entends Gripardin.

(Ils se remettent précipitamment à l'ouvrage.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, GRIPARDIN.

GRIPARDIN.

Est-il venu quelqu'un ?

DUVAL.

Le sieur Mondor, chez qui vous mangez souvent, est venu vous prier...

GRIPARDIN.

A diner ?

DUVAL.

Non, c'est pour que vous passiez aujourd'hui, sans faute, chez son notaire, à cause d'un renouvellement de bail.

GRIPARDIN.

Chargez-vous de cela, Duval, et allez-y sur-le-champ.

(Duval sort.)

SCÈNE V.

VICTOR, HIPPOLYTE, GRIPARDIN.

HIPPOLYTE, à part.

Ce diné-là ne lui fera pas de mal.

VICTOR.

Ce client qui vous doit de l'argent vous a apporté...

GRIPARDIN.

Eh ! donnez donc.

VICTOR, lui remettant des papiers.

Ces pièces à examiner.

HIPPOLYTE, à part.

Mets ça dans ta poche.

GRIPARDIN.

Oh ! parbleu ! oui, j'ai bien du tems à perdre... Est-ce là tout ?

VICTOR.

Le sieur Delaune, ce riche marchand,

Vaudevilles. 4.

13

vous prie de vous trouver ce matin au tribunal de conciliation.

GRIPARDIN.

Allons, en voilà encore un qui va s'accommoder... Cette affaire-là pouvait être bonne, les parties sont riches, et voilà qu'un maudit tribunal... O mon état, mon état, qu'es-tu devenu ?

HYPPOLITE, chantant.

« Ils sont passés ces jours de fêtes. »

GRIPARDIN.

Air : *Des Portraits à la mode.*

De bons liens, Manceaux ou Bas Normands,
Plaidant pour rien, et plaidant bien long-tems,
Mangeant le fond d'une affaire en dépens,
C'était la vieille méthode :
Des ignorans, redoutant les procès,
De but en blanc, sans écrits et sans frais,
S'accommodant chez un juge de paix,
Voilà les plaideurs à la mode.

HIPPOLYTE, chantant.

« Il ne faut s'étonner de rien,
» Il n'est qu'un pas du mal au bien. »

GRIPARDIN, à Hippolyte.

Vous êtes bien gai, Monsieur ?

SCÈNE VI.

147

HIPPOLYTE.

Auprès de vous, Monsieur c'est si naturel.

GRIPARDIN.

Victor, allez-vous-en pour moi à ce beau tribunal : allez.

VICTOR.

J'y vais.

GRIPARDIN.

Pour ce qu'il y a à gagner, c'est bien assez d'un clerc.

VICTOR.

Oui, sans doute, c'est assez d'un clerc, grâce aux loix bienfesantes qui ont simplifié les procédures, et rendu sans effet tous les détours de la chicane.

SCÈNE VI.

GRIPARDIN, HIPPOLYTE.

GRIPARDIN.

Ta, ta, ta... comme ça raisonne !

HIPPOLYTE, à part.

Hem ! vieux avaré !

GRIPARDIN.

Qu'est-ce que vous dites, Monsieur ?

HIPPOLYTE.

C'est un pâté qu'il faut que je gratte.

GRIPARDIN.

Ah ! jeune homme, jeune homme, vous avez bien mal pris votre tems pour vous jeter dans la pratique.

HIPPOLYTE.

Oh ! moi, je n'ai pas d'ambition.

Air : Du serin qui te fait envie.

J'aurai bien assez de richesse
Si je sers mes concitoyens ;
On m'en verra chercher sans cesse
L'occasion et les moyens :
Toutes les fois, que dans ma vie,
J'aurai pu sauver l'innocent,
Je dirai ma tâche est remplie,
Et mon état est excellent. (Bis.)

GRIPARDIN.

Oui, et avec ces sentimens là, on meurt de faim.

HIPPOLYTE.

Je ne serai pas toujours votre clerc.

GRIPARDIN.

Mon pauvre Hippolyte ! aujourd'hui dans
notre état, il n'y a pas de l'eau à boire.

HIPPOLYTE.

Eh bien ! je boirai du vin.

GRIPARDIN.

Air : *Pour la Baronne.*

A la fortune

Autrefois nous pouvions aller ;

Mais une réforme importune

Nous ôte l'espoir de voler

A la fortune.

HIPPOLYTE.

C'était trop beau ; ça ne pouvait pas durer.

GRIPARDIN, soupirant.

Ah !... quand il faut renoncer à son ancien
trafran... c'est bien dur... Tenez, portez
ces pièces dans mon cabinet... Vous trouverez,
sur le bureau, carton D, N° 9... (*Il voit la
bourriche, et rappelle Hippolyte.*) écoutez
donc?... Qu'est-ce que c'est que ce paquet ?

HIPPOLYTE.

Je l'avais oublié ; cela est venu par la dili-
gence du Mans.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

GRIPARDIN, seul, prenant la bourriche.

AH ! ah !

Air : C'est un enfant.

Voyons un peu ce qu'on m'envoie
Par la diligence du Mans.

(En ouvrant la bourriche.)

Je reçois toujours avec joie
Les présents des honnêtes gens.

Il est très-probable
Qu'un client aimable
Me fait passer ce joli don...

(Apercevant la volaille.)

C'est un dindon. *(Bn.)*

Ou plutôt une dinde, une superbe dinde.
(Il appelle.) Ma femme, ma femme, ma
femme...

SCÈNE VIII.

GRIPARDIN, M^{me} GRIPARDIN.M^{me} GRIPARDIN.

Me voilà, que me voulez-vous ?

GRIPARDIN.

Tiens, vois, mon cœur, ce que je viens
de recevoir.M^{me} GRIPARDIN.

Un cadeau !

*Air : Ah ! le bel Oiseau, vraiment.*Ah ! le bel oiseau, vraiment !
De plaisir mon cœur se pâme.
Ah ! le bel oiseau, vraiment !
Qu'il arrive heureusement !

GRIPARDIN.

Ah ! par ce cadeau chéri
Mon client m'a touché l'âme.

MADAME GRIPARDIN.

Le beau dindon, mon mari !

GRIPARDIN.

C'est une diode, ma femme !

ENSEMBLE.

Ah ! le bel oiseau, vraiment, etc.

GRIPARDIN.

Voilà comme il me faudrait beaucoup de
clients, des hommes généreux, faisant des
cadeaux.

M^{me} GRIPARDIN.

Ah ! ça, mon bon ami !

Air : De la Fricassée.

Quel jour nous régalerons-nous ?

GRIPARDIN.

Il faut, ma chèrè,
Y mettre du mystère.

MADAME GRIPARDIN.

Quel jour nous régalerons-nous ?

GRIPARDIN.

Sur cela, je m'en rapporte à vous.

MADAME GRIPARDIN.

De ce présent enchanteur
Nous pourrions nous faire honneur,
Si nous engageons, mon cœur,
Notre voisin Rapin
Et madame Rapin.

GRIPARDIN.

Plait-il, une invitation !
Il faut leur dire...

Ou plutôt leur écrire...
Pourtant, cette invitation
Me fait faire une réflexion.
La femme mange beaucoup.

MADAME GRIPARDIN.

Oui, certainement, beaucoup.

GRIPARDIN.

Le mari boit coup sur coup,
Et le coq...
Ne met jamais d'eau dans son vin.

MADAME GRIPARDIN.

C'est vrai, ne les invitons pas :
Avec prudence,
Évitons la dépense.

ENSEMBLE.

Allons, ne les invitons pas :
En secret, fessons un bon repas.

MADAME GRIPARDIN.

Envoyons nos jeunes gens
Ce jour-là chez leurs parens.

GRIPARDIN.

C'est raisonner de bon sens ;
Des mets si chers
Sont trop délicats pour des clercs.

ENSEMBLE.

Fort bien ! à la réflexion
Quand on se livre,

On apprend à bien vivre.
Vraiment, sans la réflexion,
Nous donnions dans la profusion.

GRIPARDIN.

Ainsi voilà qui est réglé ; mais à propos, il y a une petite difficulté pour envoyer mes clercs dans leurs familles, c'est qu'aucun d'eux n'a ses parents à Paris.

M^{me} GRIPARDIN.

Ah ! vous avez raison, cela est embarrassant.

GRIPARDIN.

Il faudra manger cette volaille avec eux, c'est désagréable... Ah ! c'est moi qui sert, et ce que je leur en donnerai, ne les incommodera pas... d'ailleurs, ils l'ont reçue en mon absence, et, si l'on se cachait, il semblerait que c'est par avarice.

M^{me} GRIPARDIN.

Ils le diraient ; ils sont si malins !

GRIPARDIN.

Allons, il faudra la mettre à la broche pour ce soir.

M^{me} GRIPARDIN.

Oui, par conséquent on ne dînera pas beaucoup aujourd'hui.

GRIPARDIN.

Bon. Je m'en vais faire un tour au palais.
Adieu, ma femme, prends bien soin de la
dinde.

M^{me} GRIPARDIN.

Tu peux t'en rapporter à moi.

(Gripardin sort.)

SCÈNE IX.

M^{me} GRIPARDIN, seule, considérant la dinde.

C'EST pourtant dommage de manger nous-
mêmes une si belle pièce! et encore avec des
clercs qui ont un appétit... ils vont tomber
sur la pauvre bête... Dieu sait !... en vérité,
c'est un meurtre, cette dinde-là vaut au
moins vingt francs... Oui, je suis sûre qu'un
traiteur la vendrait vingt francs... tandis que,
pour moins de moitié... Mais ne pourrais-je
pas?... sans doute... qui le saura? ce serait un
bon tour à jouer à M. Gripardin; et, en consi-
cience, il le mérite bien.

AIR : *Ton humeur est Catherine.*

Mon mari quinteux, bizarre,
Chaque jour me pousse à bout:
De plus, son humeur avare

Me laisse manquer de tout.
De cet époux insensible
Vengeons-nous en ce moment.
Hélas ! il m'est impossible
De me venger autrement.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

DUVAL, voyant sortir madame Gripardin.

Où diantre court-elle donc si vite ! Elle cache quelque chose sous son bras.. Ah ! des morceaux de bois de notre poêle qu'elle nous dérobe.

SCÈNE XI.

DUVAL, VICTOR.

DUVAL.

Te voilà, Victor ! Hippolyte est-il rentré ?

VICTOR.

Nous arrivons ensemble ; mais il a vu sortir madame Gripardin, il a voulu voir où elle allait, et il l'a suivie.

DUVAL.

Elle va sûrement porter la dinde chez le rôtisseur et inviter quelqu'un à souper.

VICTOR.

Inviter ! Tu sais bien que Gripardin mange en ville tant qu'on veut, mais qu'il ne prie jamais personne.

DUVAL.

Oh ! pour ça, c'est vrai.

Air : De tous les Cupacins du monde.

Chez autrui, comme dans l'étude,
Recevoir est son habitude,
Et c'est ce qu'il fait tous les jours :
Mais Gripardin ne sait que prendre :
Oui, sa devise fut toujours,
Tout accepter, pour ne rien rendre.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, HIPPOLYTE, *entrant précipitamment.*

VICTOR.

Eh ! mon Dieu, te voilà bien essoufflé.

HIPPOLYTE, *apportant la dinde qu'il cache sous sa redingote.*

DUVAL.

Comment? c'est une dinde... Est-ce que tu aurais?...

HIPPOLYTE.

Cachez cela vous dis-je.

(Duval enferme la dinde dans un carton.)

VICTOR.

Conte-nous donc...

HIPPOLYTE.

Vous saurez , mes amis , que je viens de voir entrer madame Gripardin chez le rôtisseur ici à côté ; je me suis glissé dans l'allée vis-à-vis , et de là , j'ai vu la plus ladre des femmes troquer cette dinde magnifique , la gloire des basses-cours du Mans , contre un vieux poulet dinde , bien maigre , bien sec et bien jaune , et notre vieille avare , recevoir de l'argent en retour , et le mettre dans sa poche.

DUVAL.

Est-il possible !

VICTOR.

Je la reconnais-là.

HIPPOLYTE.

Vous jugez de mon indignation , et surtout de mon chagrin. Dès que la femme de Gri-

pardin a été partie, je suis entré chez le rôtisseur ; j'ai acheté la dinde, je l'ai payée , et je veux vous en régaler.

DUVAL.

Non , mon ami , chacun son écot.

VICTOR.

Comme cela se pratique.

HIPPOLYTE.

Soit.

VICTOR.

Je suis bien aise que cette chère dinde nous soit revenue ; j'aurais eu du regret qu'elle fût mangée par d'autres.

HIPPOLYTE,

Oui , et sans plaisir peut-être.

Air : Que ne suis-je la fougère ?

Si l'auteur de la nature
A fait les hommes gloutons ,
C'est bien pour leur nourriture
Qu'il a créé les dindons ;
Oui , le destin les fit naître
Pour nous , et , sans contredit ,
Leur plus grand bonheur est d'être
Mangés de bon appétit.

VICTOR.

Et nous sommes capables de faire des heu-

Go LA BONNE AUBAINE.
eux ; mais que je l'examine donc, cette chère
linde.

DUVAL.

Ah ! oui , voyons la. (*Ils ouvrent le carton
et admirent la dinde.*) Qu'elle est blanche.

HIPPOLYTE.

Qu'elle est grasse et ferme.

DUVAL.

Air : *Quand un tendron vient en ces lieux.*

Par des truffes ou des marons
Elle est encore grossie.

HYPOLITE.

Un canif et nous l'ouvrirons.

VICTOR, lui remettant le canif.

Moi , je la crois farcie.

HIPPOLYTE, ouvrant.

Mais qu'aperçois-je en ce moment ,
De bons billets ? Eh ! oui , vraiment.

VICTOR, DUVAL.

Vraiment !

ENSEMBLE.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! !
La bonne aubaine que voilà !
La, la.
Oh ! oh ! oh ! etc.

HIPPOLYTE.

Six cents francs.

DUVAL.

Oui, ma foi... tout autant.

VICTOR.

Laisse-les moi bien voir, je t'en prie.

DUVAL.

Cela paiera le vin.

HIPPOLYTE.

Et nous boirons du champagne.

VICTOR.

A la santé du client.

DUVAL.

Et de monsieur Gripardin.

HIPPOLYTE.

Un moment ; mes amis , nous commencerons s'il vous plaît par sa chaste et tendre moitié.

VICTOR.

Oui , elle mérite la préférence.

DUVAL.

Mes amis , écoutez donc... Je ne sais pas ; mais j'ai des scrupules.

HIPPOLYTE , VICTOR.

Des scrupules ?

DUVAL.

Cette somme est-elle bien à nous ?

VICTOR.

Sans doute, nous la tenons.

DUVAL.

Il me semble cependant...

VICTOR

Allons donc, tu plaisantes.

HIPPOLYTE.

Est-ce que nos parens payent des pensions
pour qu'on nous fasse mourir de faim ?

VICTOR.

Et coucher sur la dure ?

DUVAL.

Il est vrai que cela crie vengeance ; d'ailleurs, un passant, le premier venu pouvait acheter cette volaille, et l'argent était également perdu pour Gripardin ; ainsi, tout bien calculé, je vois que vous avez raison tous les deux, et que les six cents francs sont à nous incontestablement.

VICTOR.

Incontestablement, c'est le mot.

HIPPOLYTE.

AIR : Je suis né natif de Pérarre.

Les six cents francs, moi, je le pense ;
 Sont un don de la providence :
 En ces lieux nous manquons de tout
 Notre patience est à bout. (*Bis.*)
 Touché d'une telle détresse,
 Dieu, sans doute, à nous s'intéresse
 Car, s'il maudit les procureurs,
 A leurs clerks il doit ses faveurs.

ENSEMBLE.

A leurs clerks il doit ses faveurs.

HIPPOLYTE.

Et puis, un moyen de rendre la chose plus
 gaie, c'est que ?... On vient... c'est Gripard-
 din... Allons nous concerter à notre chambre.

(Ils sortent et emportent la dinde.)

SCÈNE XIII.

GRIPARDIN, seul, lisant une lettre.

HON ? hon ? hon ?... je sais ce que c'est...
 Celle-ci est de l'homme du Mans, lisons :
 « J'ai fait remettre à la diligence, Monsieur,
 * une bourriche contenant une dinde de notre

» pays. Le paquet est à votre adresse, et vous
 » le recevrez franc de port.

Franc de port! voilà ce qui s'appelle un
 galant homme!... Franc de port. (*Il lit.*)

» L'inconstance du tems me fait craindre
 » qu'elle ne vous parvienne pas dans toute
 » sa fraîcheur; cependant on a pris toutes les
 » précautions possibles pour la conserver.
 » Agréez, je vous prie, les sincères remer-
 » cimens de votre très-humble serviteur.

C'est fort honnête!... c'est fort honnête!
 mais puisque la dinde était arrivée; il était
 inutile de me faire payer un port de lettre....
 Ah! il y a un post-scriptum. (*Il lit.*)

» J'ai fait coudre dans l'intérieur de la
 » dinde des billets d'une valeur de six cents
 » francs.» (*Il appelle.*) Ma femme; ma
 femme, madame Gripardin.

SCÈNE XIV.

GRIPARDIN, M^{me} GRIPARDIN.

M^{me} GRIPARDIN.

EH bien! ma femme, ma femme; qu'est-il
 donc arrivé?

GRIPARDIN.

Elle est bien grasse, la dinde; ah! qu'elle
 est grasse!

M^{me} GRIPARDIN, à part.

Neuf francs de retour !

GRIPARDIN.

Où donc est-elle ? Vite, que je la voie.

M^{me} GRIPARDIN.

Eh ! mon Dieu, j'ai cru que le feu était à la maison.

GRIPARDIN.

Air : La bonne aventure.

Oh ! ma dinde, qu'elle est bien,
La belle capture !

M^{me} GRIPARDIN.

Je le sais.

GRIPARDIN.

Et non, non, tu ne sais rien,
Vois cette écriture.

(Lui donnant la lettre.)

Tiens, lis ce billet formel...
C'est là qu'est l'essentiel...


La bonne aventure !

MADAME GRIPARDIN, après avoir lu.

O ciel !

GRIPARDIN.

La bonne aventure !



GRIPARDIN.

Je me meurs !

(Elle tombe dans les bras de son mari.)

GRIPARDIN.

Qu'as-tu donc, ma femme ? Ma femme, mon chou, ma poule... Au secours, au secours !

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, HIPPOLYTE, accourant.

GRIPARDIN.

Ah ! mon cher ami, n'auriez-vous pas sur vous quelque eau spiritueuse ? ma femme vient de s'évanouir.

(Tandis qu'Hippolyte cherche un flacon, madame Gripardin revient subitement de son évanouissement, jette un cri et s'enfuit.)

SCÈNE XVI.

GRIPARDIN, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE, regardant aller madame Gripardin.

Air : *Alà* qu'il est doux de vendanger.

GRIPARDIN.

Rien, mon ami... la pauvre enfant !
C'est incompréhensible !
Quand il s'agit d'argent ,
Combien elle est sensible !

HYPPOLITE.

Monsieur, je suis chargé par mes camarades
de vous prier de nous faire un plaisir.

GRIPARDIN, brusquement.

De quoi s'agit-il ? (*A part.*) De l'argent à
emprunter.

HIPPOLYTE.

C'est, qu'ayant dessein de nous régaler, à
nos dépens, nous vous prions de permettre
que ce soit ici.

GRIPARDIN, se radoucissant.

Ici, Messieurs ! de tout mon cœur : je ne
suis pas ennemi de la joie, j'aime que l'on
s'amuse, (*A part.*) quand il ne m'en coûte
rien.

HIPPOLYTE.

A cette bonté-là, voudrez-vous bien ajouter
celle d'être de la partie ?

GRIPARDIN.

Monsieur, Mons... vous êtes bien honnête ;

j'accepte votre proposition avec plaisir. (*A part.*) Encore un bon repas. (*Haut.*) A quand le régal ?

HIPPOLYTE.

Dans l'instant, nous espérons aussi que madame Gripardin voudra bien nous faire la même grâce.

GRIPARDIN.

Elle n'y manquera sûrement pas ; elle vous aime bien ma femme , vous êtes son bon ami, vous , petit coquin.

HIPPOLYTE.

Oh ! moi , je suis sans conséquence , et quelque soit cette amitié , vous êtes sûr que c'est sans préjudice de sa tendresse pour vous.

GRIPARDIN.

Air : Il n'est pire eau , que l'eau qui dort.

Oh ! oui , ma femme est vraiment mon amie ;
Et ses conseils me sont d'un grand secours ;
Rien n'est égal à son économie.

HIPPOLYTE.

J'en ai la preuve tous les jours.

GRIPARDIN.

Mon ami , vous serez procureur , vous vous marierez ; regardez madame Gripardin.

SCÈNE XVII.

169

HIPPOLYTE, à part.

Pour m'en faire passer l'envie.

GRIPARDIN.

Même air.

Des bons sujets c'est vraiment le modèle ;
Ah ! mon ami ; mes souhaits les plus chers
Sont de vous voir une femme comme elle.

HIPPOLYTE.

Monsieur, grand merci pour mes clercs.

Je vais dire à mes camarades que vous acceptez notre proposition.

GRIPARDIN.

Oui, mon ami, avec madame Gripardin.

(Hippolyte sort.)

SCÈNE XVII.

GRIPARDIN.

Air : On compterait les diamans.

CHEZ moi gratis, un bon repas !
Ah ! je vais m'en donner, j'espère !
Je suis, je ne m'en défends pas,
Fort ami de la bonne chère ;
On me croit avare, et pourtant,
Vaudevilles. 4.

15

Je le suis bien moins qu'on ne pense ;
 Car, si je n'aimais pas l'argent,
 J'aimerais beaucoup la dépense. (*Bis.*)

Mais ma femme tarde bien.... cela m'in-
 quiète.... Enfin , la voici.... elle paraît bien
 émue.

SCÈNE XVIII.

GRIPARDIN, M^{me} GRIPARDIN.

MADAME GRIPARDIN.

Air: Ah! mon Dieu que je l'échappe, belle. .

Ah! mon Dieu
 Quel malheur effroyable.

GRIPARDIN.

Qui peut donner lieu
 A cette douleur incroyable!

MADAME GRIPARDIN.

Notre diode... ô chagrin qui m'accable.

GRIPARDIN.

Eh bien ?

MADAME GRIPARDIN.

Regrets superflus !
 Pour nous elle n'existe plus.

GRIPARDIN.

Ah ! grand Dieu ! qu'en avez-vous fait ?

M^{me} GRIPARDIN.

Tantôt, je l'ai portée chez le rôtisseur, pour la mettre à la broche ; il en a eu envie pour ce grand repas où vous savez que nous sommes invités, il m'a priée en grâce de la lui céder, et m'en a offert une autre avec neuf francs de retour.

GRIPARDIN.

Et vous y avez consenti !

M^{me} GRIPARDIN.

Parce que j'ai pensé que nous mangerions toujours notre part de la dinde chez notre ami, et que celle qu'il m'offrait était assez bonne pour nos clercs.

GRIPARDIN.

Malheureuse !

M^{me} GRIPARDIN.

Je viens de chez le rôtisseur qui m'a dit que l'ayant trouvée trop avancée pour aller jusqu'à jeudi il l'avait sur-le-champ vendue à un passant.

GRIPARDIN.

Ah ! le traître... mais vous, femme indigne.

M^{me} GRIPARDIN.

Pouvais-je prévoir?...

GRIPARDIN.

On prévoit tout, Madame.

M^{me} GRIPARDIN.

Eh ! que ne regardez - vous ce qu'on vous envoie !

GRIPARDIN.

Voilà les beaux effets de votre mesquinerie.

M^{me} GRIPARDIN, les poings sur les côtés.

Qu'appellez - vous, ma mesquinerie ! c'est vous qui êtes un ladre.

GRIPARDIN.

Voyez la vieille avaro,

MADAME GRIPARDIN.

Voyez le vieux vilain,

GRIPARDIN.

De tout elle s'empare,

MADAME GRIPARDIN.

Quel sort il me prépare ?

GRIPARDIN.

Il faut qu'on nous sépare ;

MADAME GRIPARDIN.

Le divorce demain :

GRIPARDIN.

Va-t'en esprit ignare ;

SCÈNE XVIII.

173

MADAME GRIPARDIN.

Laisse-moi cœur barbare.

GRIPARDIN.

Ah ! ma raison s'égare,
En un jour perdre six cents francs !
Hélas ! et dans un tems où le gain est si rare.

M^{me} GRIPARDIN.

Je suis au désespoir.

GRIPARDIN.

Nous nous sommes dit des vérités bien
dures.

M^{me} GRIPARDIN.

Je n'ai consulté que notre intérêt.

GRIPARDIN.

Oui, vous avez fait cela par un bon motif,
et dans une excellente vue d'économie ;
ce n'est pas sur vous que doit tomber ma
colère.

Air : Des trembleurs.

Mais, morbleu ; je me décide,
Dans la fureur qui me guide,
Je veux du traiteur perfide
Me venger avec éclat :
Qu'il redoute ma colère ;
Ah ! le coquin ne sait guère
Tout le mal que peut lui faire
Un homme de mon état.

15.

M^{me} GRIPARDIN.

Mes pauvres six cents francs !

GRIPARDIN.

Vite, un bon procès ; je lui ferai mang^{er}
 tout ce qu'il a, je ferai murer sa boutique^{es} ;
 je veux le mettre à l'aumône. (*Par réflexion*.)
 A l'aumône.

Air : *Dans les gardes françaises.*

Mais quelle est ma folie !
 Dans mes vieux préjugés,
 A chaque instant j'oublie
 Que les tems sont changés ;
 Vainement je menace ;
 Hélas ! un procureur
 Ne peut plus quoi qu'il fasse,
 Ruiner un plaideur.

M^{me} GRIPARDIN.

Tout est bouleversé.

GRIPARDIN.

Le mal est sans remède , tâchons de nous
 en consoler. Tu ne sais pas que nos clercs !...

M^{me} GRIPARDIN.

Pardonnez-moi , l'un d'eux est venu m'in-
 viter avant ce funeste évènement ; j'avais pro-
 mis , mais...

GRIPARDIN.

Il faut tenir parole : cette perte est une raison de plus pour profiter d'un repas qui ne nous coûtera rien.

M^{me} GRIPARDIN.

J'y serai donc , mais j'y ferai triste figure , et je sens que je n'aurai de courage que pour boire et manger.

GRIPARDIN.

Voici nos jeunes gens , prenons un air gai , et fasons contre fortune bon cœur..... (*Il fredonne*) tra la, la, la...

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS , DUVAL , VICTOR ,
HIPPOLYTE , GARÇONS DU TRAITEUR
apportant une table servie magnifiquement.

DUVAL.

PAR ici , garçons.

GRIPARDIN , bas à sa femme.

Cela s'annonce bien.

M^{me} GRIPARDIN.

Mais , oui.

HIPPOLYTE, tandis qu'on place la table et des chaises
autour.

AIR: *Oh! Mai! oh! Mai!*

C'est un repas de garçon.

DUVAL.

Il faut de l'indulgence.

VICTOR.

Nous agissons sans façon.

GRIPARDIN, admirant la table.

Vous plaisantez, je pense.

Gibier, volaille, poisson,

Et tout en abondance.

MADAME GRIPARDIN.

Oh! mais, oh! mais!

J'ai peine à compter les mets.

HIPPOLYTE, à Gripardin.

Monsieur, voulez-vous bien vous placer?

GRIPARDIN, courant à la table.

Volontiers.

HIPPOLYTE, donnant la main à madame Gripardin.

Madame.

DUVAL.

Si nous goûtions le vin ?

GRIPARDIN.

Bonne idée !

(Tandis qu'on lui verse du vin, il chante :)

Je suis d'avis de boire un coup,
Accompagné de plusieurs autres.

VICTOR.

Comment le trouvez-vous ?

GRIPARDIN.

Excellent !

HIPPOLYTE.

C'est du Bordeaux.

GRIPARDIN.

Déjà ! *(Il boit.)* Oui, ma foi, et du vieux.
Voilà qui est magnifique.

DUVAL.

Pouvions-nous trop faire pour régaler nos
amis ?

GRIPARDIN.

Messieurs, cela est bien flatteur.

*(Il boit et s'éivre par degrés.)*M^{me} GRIPARDIN, la bouche pleine.

Oh !

VICTOR.

Ma foi, ce n'est pas tous les jours fête.

HIPPOLYTE.

Et puis, c'est de l'argent que nous n'attendions pas.

DUVAL.

Un coup de bonheur.

M^{me} GRIPARDIN.

Vous avez gagné à la loterie ?

VICTOR.

Comme vous dites.

M^{me} GRIPARDIN.

Gagné à la loterie ! hélas ! et moi...

GRIPARDIN, bas à sa femme.

Paix donc, ma femme.

HIPPOLYTE, à madame Gripardin.

AIR: *Du fleuve d'oubli.*

Qu'est-ce qui vous afflige ?

GRIPARDIN.

Rien.

DUVAL.

Que veut dire cela ?

MADAME GRIPARDIN, sanglotant.

Ah ! ah ! ah !

SCÈNE XIX.

181

GRIPARDIN.

Non, ce n'est rien vous dis-je.

(A sa femme.)

Finis ces regrets-là.

MADAME GRIPARDIN, sanglottant.

Ah! ah! ah!

GRIPARDIN.

Pour en perdre la mémoire,

De ce vin pétillant,

Sautillant,

Je veux boire. (Ter.)

DUVAL.

Monsieur Gripardin a des refrains heureux.

HIPPOLYTE, lui versant à boire.

Et comme j'en saisis l'esprit.

GRIPARDIN, un peu gris d'abord, et ensuite davantage.

Messieurs, mes amis, mes enfans.

Air : *Turlurette*.

Pour égayer un festin,

Il faut avec un bon vin

La petite chansonnette,

Turlurette,

Turlurette

Ma tante turlurette.

Voilà la mienne ; à vous, Messieurs.

Vaudevilles. 4.

16

DUVAL.

Hyppolite va nous régaler de celle qu'il a composée.

GRIPARDIN.

En vérité !

M^{me} GRIPARDIN.

Ah ! ah ! jeune homme, vous faites des couplets ?

HIPPOLYTE.

A votre service, Madame. C'est un petit à-propos de sentiment.

GRIPARDIN.

Écoutons cela.

DUVAL.

Nous ferons chorus.

HIPPOLYTE.

Air : La marmotte a mal au pied.

I.

La femme de mon procureur
De Vénus est l'image.

DUVAL ET VICTOR.

La femme de , etc.

HIPPOLYTE.

Un certain air enchanteur
Brille sur son visage ,

On sent près d'elle, avec ardeur,
Le désir... d'être sage.

DUVAL ET VICTOR.

On sent près d'elle, etc.

GRIPARDIN.

Bravo !

M^{me} GRIPARDIN.

C'est très-délicat !

VICTOR, bas à Hippolyte.

Voilà un rude compliment.

DUVAL, de même.

Il vaut six cents francs comme un liard.
(Haut.) Au second couplet !

HIPPOLYTE.

Même air.

II.

Gripardin ne le cède en rien
A sa charmante femme.

DUVAL ET VICTOR.

Gripardin ne le cède, etc.

HIPPOLYTE.

Puisse-t-il savoir combien
On l'aime au fond de l'ame !

184 LA BONNE AUBAINE.

Ab! qu'il est bien; ah! qu'il est bien
Le mari de sa femme.

DUVAL ET VICTOR.

Ab! qu'il est bien etc.

GRIPARDIN, enchanté.

Messieurs, Messieurs, mes amis..... en
vérité, je suis...

VICTOR, à Gripardin.

Écoutez le dernier couplet.

HIPPOLYTE.

Même air.

III.

Pour fêter ce couple enchanteur.
Comme l'esprit s'enflamme!

DUVAL ET VICTOR.

Pour fêter, etc.

HIPPOLYTE.

Mes amis, tous trois en chœur
Chantons l'homme et la femme;
Car si Madame vaut Monsieur,
Monsieur vaut bien Madame.

LES TROIS ENSEMBLE.

Mes amis, tous trois, etc.

M^{me} GRIPARDIN.

Messieurs, voilà des éloges...

DUVAL.

Bien au-dessous de ceux que vous méritez, Madame.

GRIPARDIN.

Mon cher Hippolyte, je suis ravi, enchanté.... Cela, vaut une récompense, et je vous permets d'embrasser madame Gripardin.

HIPPOLYTE, à part.

Ah ! miséricorde.

DUVAL, et VICTOR, à part.

Bravo !

M^{me} GRIPARDIN, mimaudent.

Mais, mon ami....

GRIPARDIN.

Allons, allons cocotte, il a bien gagné cela.

DUVAL.

Oui... Vénus doit ses faveurs au favori des Muses.

VICTOR, bas à Hippolyte.

Allons, mon ami, embrasse cocotte.

HIPPOLYTE, faisant la mine.

Hum !

GRIPARDIN.

Eh bien ! Hippolyte !

VICTOR, à Gripardin.

Il faut l'encourager, il est timide.

GRIPARDIN.

Il a pourtant des yeux bien éveillés. (— *Hippolyte.*) Va donc, petit espiègle.

HIPPOLYTE.

Je ne demanderais pas mieux, mais... (*Regardant ses camarades.*) Je ferais de jaloux.

GRIPARDIN.

Je vous entends. (*A Duval et à Victor.*) Messieurs, je vous le permets.

DUVAL et VICTOR, à part.

Le traître.

HIPPOLYTE, gaiement et s'applaudissant.

A la ronde, mes amis. (*A Duval, qui l'engage à embrasser le premier.*) Non pas ; c'est au maître clerc à commencer.

(Ils vont tristement, l'un après l'autre, embrasser madame Gripardin ; Hippolyte se présente le dernier ; la vieille alors s'essuie la bouche, minaude ridiculement. Le jeune clerc l'embrasse d'un côté, et comme elle tend l'autre joue, il se retire brusquement.)

GRIPARDIN, se versant à boire, tandis que les jeunes gens vont embrasser sa femme.

Moi, je pense comme Grégoire
J'aime mieux boire. (*Bia.*)

HIPPOLYTE, retirant sa chaise.

Je n'ai plus d'appétit.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, LE TRAITEUR.

LE TRAITEUR.

MESSIEURS, je viens savoir si vous êtes contents de mon petit travail.

GRIPARDIN.

Bien, très-bien... Tout était excellent.

HIPPOLYTE, au Traiteur.

Voyons la carte.

LE TRAITEUR.

La voici.

M^{me} GRIPARDIN, bas à son mari.

La carte ne nous regarde pas.

GRIPARDIN.

Non, du tout.

HIPPOLYTE, lisant.

Total. (*A part.*) Oh! le juif... ah! il faut que tout le monde vive. (*Haut.*) Tenez, voisin, il y a six francs pour vos garçons.

HIPPOLYTE.

Vous voyez que je ne marchandé pas.

LE TRAITÉUR.

J'en étais sûr.

HIPPOLYTE.

(AIR : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

Quand on sait pour qui l'on travaille,
L'on n'est jamais pris en défaut.
Ne craignez pas ici que j'aïlle
Demander plus qu'il ne me faut.
Comme vous, je suis honnête homme :
Aussi, la carte du traîtreur
Est vraiment tout au juste, comme
Le mémoire d'un procureur.

(Il sort.)

HIPPOLYTE.

Je m'en suis bien aperçu.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, excepté LE TRAITÉUR.

GRIPARDIN.

PAYÉ comptant, c'est bien.

DUVAL.

Oh ! nous avons de l'ordre.

M^{me} GRIPARDIN.

Messieurs, il vous reste encore de l'argent. Voulez-vous que je vous donne un bon conseil ?

HIPPOLYTE.

Nous le recevrons avec confiance.

M^{me} GRIPARDIN.

Votre petit logement là haut exige des réparations urgentes.

VICTOR.

Très-urgentes.

M^{me} GRIPARDIN.

Il vous manque bien des choses.

HIPPOLYTE.

Mais , tout , à-peu-près.

M^{me} GRIPARDIN.

Si vous profitez de l'occasion...

HIPPOLYTE.

Ah ! mes amis, je vous disais bien que madame Gripardin était une femme charmante pour le conseil.

LA BONNE AUBAINE.

DUVAL, à madame Gripardin.

Air: Eh! mais oui dà.

Un avis aussi sage,
Nous l'avons deviné.

HIPPOLYTE.

Y est utile usage
L'argent est destiné.

GRIPARDIN.

Oh! par ma foi,
De cet argent c'est faire un bel emploi.

DUVAL.

Même air.

Tout est payé d'avance
(Montrant Hippolyte.)
Par notre trésorier.

HIPPOLYTE, à Gripardin, lui donnant le mémoire.

Et voici la quittance
Du marchand tapissier.

GRIPARDIN.

Oh! par ma foi,
De cet argent c'est faire un bon emploi.

M^{me} GRIPARDIN, bas à son mari.

C'est tout profit pour nous.

DUVAL.

Vous approuvez donc?...

GRIPARDIN, prenant le mémoire.

Certainement.

VICTOR.

Vous ne trouvez pas le mémoire trop cher?

GRIPARDIN.

Non : et tenez ; mon intention était de faire au premier jour, à mes frais, ces petites réparations-là.

LES TROIS CLERCS.

En vérité ?

GRIPARDIN.

Ma femme vous le dira.

M^{me} GRIPARDIN.

Oui.

HIPPOLYTE.

Ma foi, mes amis, c'est un grand bonheur pour nous d'avoir prévenu M. Gripardin, en employant si bien à son gré les six cents francs trouvés dans le corps de la dinde.

GRIPARDIN ET SA FEMME.

De la dinde !

HIPPOLYTE.

Que j'ai achetée du rôtisseur à qui Madame venait de la vendre.

M^{me} GRIPARDIN.

Ciel ! je suis anéantie !

GRIPARDIN.

Quoi ! la dinde... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !

LES TROIS CLERCS.

Oh ! par ma foi,

De cet argent c'est faire un bon emploi.

M^{me} GRIPARDIN.

Mais, Messieurs.

GRIPARDIN.

Paix, madame Gripardin.

HIPPOLYTE, à madame Gripardin.

Convendez que le ciel nous devait cette
bonne aubaine, comme nous vous devons
cette petite leçon.

GRIPARDIN.

Ma bonne amie, c'est un tour de carnaval ;
il n'est pas mauvais ; et le vin était bon ; un
peu cher, mais il était bon.

(Il se verse du vin et boit.)

M^{me} GRIPARDIN, à part.

Il faut avaler la pilule. (*Aux jeunes gens.*)
Au moins, Messieurs...

Air : *L'amant frivole et volage.*

Vous garderez le silence ?

LES TROIS CLERCS.

Oui, si vous nous traitez mieux.

MADAME GRIPARDIN.

Ah ! je le promets d'avance.

LES TROIS CLERCS, ^v parlant à Gripardin.

Et vous.

GRIPARDIN.

Moi?... j'en atteste les dieux :
Oui, je veux, coûte qui coûte,
Qu'au soir chacun ait son œuf,
Et qu'à midi l'on ajoute...

M^{me} GRIPARDIN, effrayée.

Eh ! mon Dieu, quoi donc ?

GRIPARDIN.

Du persil autour du bœuf.

HIPPOLYTE, aux autres clerks.

Mes amis, il est incurable...

GRIPARDIN.

J'en donne ma parole.

Vaudevilles. 4.

HIPPOLYTE.

La quelle ?

GRIPARDIN.

Toujours malin.

M^{me} GRIPARDIN, aux jeunes gens.

Soyez sûrs que vous serez contents.

HIPPOLYTE.

En ce cas, nous nous tairons.

VAUDEVILLE.

VICTOR.

Quand vous perdez un peu d'argent,
 Vous plaindre ne serait pas sage,
 Vos clercs, dans leurs besoins urgens,
 En font un excellent usage ;
 N'en prenez donc pas de souci,
 Et consolez votre compagne.
 Monsieur, vous voyez qu'en ceci,
 Ce que l'un perd, l'autre le gagne.

GRIPARDIN.

Tel possède grandeur et bien
 Dont le sort contraire dispose ;
 Tel autre, et souvent sans moyen,
 De rien s'éleve à quelque chose.
 De l'un, la fortune est l'appui,
 L'autre, le malheur l'accompagne ;
 Or, c'est là le train d'aujourd'hui,
 Ce que l'un perd, l'autre le gagne.

DUVAL.

Damon, dissipateur, ardent,
Dont l'extravagance est complète,
Pour soutenir son train brillant,
Vend des terres que l'on achète.
Et quand ses châteaux sont, hélas!
Changés en châteaux en Espagne,
Son intendant se dit, tout bas :
Ce que l'un perd, l'autre le gagne.

HIPPOLYTE, au public.

Lorsque chez nous avec rigueur
On accueille un nouvel ouvrage,
Le public, l'auteur et l'acteur,
Nul n'y trouve son avantage :
Mais quand certain bruit enchanteur

(Il fait le signe d'applaudir.)

Soutient la pièce et l'accompagne,
Le public, l'auteur et l'acteur,
Nul ni perd, et chacun y gagne.

TOUS.

Mais quand certain bruit, etc.

FIN DE LA BONNE AUBAINE.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

LE FAUCON,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÉLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. RADET.

Représenté, pour la première fois, au théâtre du Vaudeville, le 23 novembre 1793.

PERSONNAGES.

FÉDÉRIC, amant de Clitie.

CLITIE, amante de Frédéric.

FABIO, valet de Frédéric.

SILVIA, suivante de Clitie.

JACINTHE, vieille servante de Frédéric.

La scène est dans une campagne isolée, au pied d'une colline.

LE FAUCON,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une espèce de cour d'une petite maison de campagne. Sur la droite est une chaumière et un berceau de vigne à la porte, sous le berceau est une table de pierre; vis-à-vis, est un pavillon couvert en chaume, et tel qu'on en voit dans les jardins naturels. A la suite de ce pavillon, se trouve une espèce de haie qui est censée fermer le jardin; elle a au milieu une porte faite en branchage. Au fond un mur en assez mauvais état, et une porte en face du spectateur. Au-delà, un paysage et une montagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉDÉRIC, FABIO, JACINTHE.

Au lever du rideau l'on voit Frédéric dans le pavillon, occupé à écrire, il paraît composer des vers. Fabio construit une espèce de vollère adaptée à la maison. Jacinthe s'ite sur l'avant-scène.

FABIO:

Air: Auprès de Barcelone.

Un jour courait Jeannette,
Sa cruche sous le bras;



CAUTIONS

1. ...

2. ...

3. ...

4. ...

5. ...

Un Monsieur qui la guette,
Se trouve sur ses pas.

(*) Il imite la voix féminine de Jeannette, en charge.

Ah ! mon Dieu, Monsieur ! vous m'avez fait
peur.

Arrêtez-là,
Brunette,
Faut pas courir comm'ça.

(Considérant son ouvrage.)

Je crois que notre faucon sera joliment
logé !

JACINTHE.

Vous ne dites rien, Fabio ?

FABIO, sans lui répondre.

Ce que c'est que d'être sourde !

FÉDÉRIC.

Ah ! Clitie ! Clitie !... Elle est loin de soup-
çonner que l'infortuné Frédéric, dans sa triste
retraite, et malgré sa misère, n'est encore
occupé que de son malheureux amour.

(*) Si l'acteur ne sait pas imiter la voix de femme,
d'une manière comique, il chantera sans interruption.

SCÈNE I.

205

FABIO.

Même air.

Un Monsieur qui la guette,
Se trouve sur ses pas;
Il accoste Jeannette,
Il la prend dans ses bras.

(Fesant la petite voix.)

Laissez-donc, Monsieur; mais laissez-moi
donc, passez votre chemin.

Arrêtez-là,
Brunette,
Faut pas courir comm'ça.

JACINTHE.

Une petite chanson, ça dissipe.

FABIO, haussant la voix; ce qu'il fait chaque fois
qu'il parle à Jacinthe.

Vous ne m'entendez donc pas ?

JACINTHE.

Vous n'en savez pas ? chantez toujours.

FABIO.

Même air.

Il accoste Jeannette,
Il la prend dans ses bras;
Et tenant la fillette,
Il lui parle tout bas ?

(Fesant la petite voix.)

Plait-il, Monsieur... Non, Monsicur, non...
certainement... non, non...

Arrêtez-là,
Brunette,
Faut pas crier comm'ça.

JACINTHE.

J'en savais de bonnes, moi, autrefois.

FÉDÉRIC.

Que ma muse est froide! et que ces vers
sont loin d'exprimer ce que j'éprouve!

FABIO.

Même air.

Et tenant la fillette,
Il lui parle tout bas;
De frayeur, la pauvrete
Casse sa cruche... hélas!

(Fesant la petite voix et sarglottant.)

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que
ma mère va dire?... les vilains hommes!

Arrêtez-là,
Brunette,
Faut pas pleurer pour ça.

FÉDÉRIC.

Jamais Clitie ne lira ces vers ; mais mon cœur avait besoin de s'épancher... Que ce nom soit un mystère, et que personne ne se doute de ma folie.

JACINTHE.

Eh bien ! votre volière s'avance-t-elle ?

FABIO.

Vous voyez.

JACINTHE.

Oh ! oh ! vous avez beaucoup travaillé !

FABIO.

Ne faut-il pas avoir soin du gentil faucon ? e'est notre père nourricier ; on ne voit guère d'oiseau comme celui-là.

JACINTHE.

Oui, il seramieux là.

FABIO.

Aussi sa réputation est faite dans le pays ; on ne parle que de ses prouesses, et si Frédéric avait voulu le vendre... Mais il n'a eu garde, et il a bien fait ; dans notre situation, un pareil oiseau est un trésor.

JACINTHE.

Est-ce que votre maître ne chasse pas aujourd'hui ?

FABIO.

Il est dans le pavillon.

JACINTHE.

Non ?... Il a tort ; car toutes nos provisions sont finies.

FABIO , regardant par la fenêtre du pavillon.

Le voilà... il rêve tristement... il soupire... on croirait qu'il redevient amoureux... lui amoureux ! après tous les maux que lui a causés l'ingrate Clitie, pour laquelle il s'est ruiné .. mais les cœurs tendres sont incorrigibles... cependant retiré , depuis six mois , dans cette triste métairie , loin de la ville , et même du village... qui sait ? le hasard... une rencontre imprévue... à la chasse peut-être... pourquoi pas ?

Air : *La bonne aventure.*

L'amour chérit de nos bois

La retraite obscure ;

Le chasseur , en tapinois ,

A rencontré quelquefois

La bonne aventure

Au bois ,

La bonne aventure.

Mais , voici mon maître. (*Allant au-devant de Frédéric qui sort du pavillon en rêvant.*)
Monsieur , allez-vous à la chasse ?

FÉDÉRIC, d'un air distrait.

Oui, va préparer mon cheval et sortir l'oiseau.

FABIO.

Si vous avez bon appétit, faites bonne chasse, car il ne nous reste rien pour diner.

FÉDÉRIC, sorti de sa rêverie.

Heureusement nous avons un excellent pourvoyeur.

FABIO.

Ah ! oui, notre cher oiseau, sans lui, nous serions fort à plaindre ; aussi vous voyez que je me suis occupé de son nouvel appartement.

FÉDÉRIC, examinant la volière.

Fort bien... J'espère que, tout-à-l'heure, il t'en prouvera sa reconnaissance par quelque bonne prise.

FABIO.

Mais j'y compte bien. (*A Jacinthe.*) Tandis que je sellerai le cheval, allez sortir l'oiseau.

JACINTHE.

Il fait beau !... Je le vois bien.

FABIO, criant plus fort.

Je dis que vous alliez sortir l'oiseau pour la chasse.

JACINTHE.

Hein?... Qu'est-ce qui vous embarrasse ?

FABIO.

Oh ! qu'elle tête ! J'aurai plus tôt fait d'y aller moi-même.

(Il rentre dans la maison.)

JACINTHE, regardant Fabio sortir.

Eh bien !.. où va-t-il ?.. l'étourdi !

(Elle le suit.)

SCÈNE II.

FÉDÉRIC.

QUELLE situation !.. une chaumière , la
 chasse pour toute subsistance ! un oiseau ,
 destiné autrefois à mes plaisirs , est devenu
 mon unique ressource... Moi, qui jadis... Eh !
 que fait tout cela pour le bonheur ?

Air : *De M. Solié.*

Que sont les trésors sur la terre ?
 Un bonheur vain et passager ;
 De cette trompeuse chimère,
 Heureux qui peut se dégager !
 Fortune inconstante et légère ,

Je saurai braver tes rigueurs.
 Si je regrette une de tes faveurs,
 C'est le bien que je pouvais faire. (bis.)

Mais, Clitie ! la cruelle Clitie !... ah ! gar-
 dons-nous de l'accuser.

Même air.

En vain je fis tout pour lui plaire,
 Elle dut rejeter ma foi ;
 Oui, si son cœur me fut contraire,
 Je ne dois m'en prendre qu'à moi.
 Quel était mon orgueil extrême ?
 Pour Clitie étais-je donc fait ?
 Ah ! pour charmer l'objet le plus parfait,
 Il faut être parfait soi-même. (bis.)

SCÈNE III.

FÉDÉRIC, FABIO.

FABIO, tenant son fusil sort de la maison.

Le cheval est prêt, l'oiseau a son chaperon,
 et quand il vous plaira de partir...

FÉDÉRIC.

C'est bon.

FABIO.

Vous suivrai-je ?

FÉDÉRIC.

Non, j'irai seul.

FABIO, à part.

Seul?... Il est clair qu'il espère rencontrer sa nouvelle conquête. (*Haut.*) Bonne chasse, Monsieur, et bien du plaisir. Tâchez de retrouver votre gaieté... A votre âge la tristesse ne sied pas. N'est-il pas vrai qu'il y a dans les environs des paysannes bien jolies? Oui, j'en rencontre par fois de fort gentilles. Cela vaut mieux que des Clitie.

FÉDÉRIC, avec humeur.

Fabio !...

FABIO.

Clitie! ah! ce seul nom me met en fureur, et je voudrais...

FÉDÉRIC, avec impatience.

Fabio !...

FABIO.

Ah! pardon, j'oublie toujours que vous m'avez défendu de vous parler d'elle.

FÉDÉRIC, à part.

Ah! cachons bien ma faiblesse !

FABIO.

Cependant lorsque je songe que cette Clitie est cause que nous manquons de tout... Enfin,

lorsque l'oiseau n'a rien pris, il faut se passer de dîner. Je ne vous en dis rien, parce que ça vous afflige, et que d'ailleurs, une Clitie ne mérite pas qu'on s'occupe d'elle. Non, et plus je réfléchis sur sa conduite avec vous...

FÉDÉRIC, avec humeur.

Encore !

FABIO.

Non, non, n'en parlons plus ; vous allez à la chasse ; moi, je vais travailler au jardin.

FÉDÉRIC.

Mon pauvre Fabio, tu as bien de la peine !

FABIO.

Je ne m'en plains pas.

FÉDÉRIC.

Tu ne gagnes rien.

FABIO.

C'est à cause de cela que j'en vauz mieuz.

Air : Du Vaudeville de la revanche forcée.

Lorsque vous payiez mes services,
Je n'avais ni jambes, ni bras ;
Toujours de l'humeur, des caprices,
En ne faisant rien j'étais las.
Mais à présent, sans espoir de salaire,
Soir et matin, et de bon cœur ;

En travaillant avec ardeur,
Je trouve encor ma tâche trop légère.

FÉDÉRIC.

Honnête garçon !

FABIO.

Oui, je crois que j'étais né pour l'être.

FÉDÉRIC.

Air : Pauvre Jacques.

De ton bon cœur tu ne suis que la loi ;
Mais en partageant ma misère,
Faut-il qu'ici tu fasses tout pour moi,
Quand pour toi je ne puis rien faire ?

FABIO.

Né villageois, de parens indigens,
Ne me plaignez pas, mon cher maître :
Je redeviens en labourant les champs,
Ce que toujours je devais être.

FÉDÉRIC.

De ton bon cœur tu ne suis que la loi ;
Mais en partageant ma misère,
Faut-il qu'ici tu fasses tout pour moi,
Quand pour toi je ne puis rien faire.

FABIO.

De l'amitié je suis la douce loi,
Laissez mon cœur se satisfaire.
Et sans souci reposez-vous sur moi
De tout ce qu'ici je puis faire.

(Fédéric rentre dans la chaumière.)

SCÈNE IV.

FABI O.

Mon bon maître ! il est devenu pauvre et
tout le monde l'a abandonné. Ah ! voilà bien
nos amis !

Air : De Mchul.

Qu'ils sont charmans ,
Qu'ils sont aimans ,
Les amis d'à présent ;
Qu'ils ont l'air doux et séduisant :
Comme ils nous aiment bien.
Chacun d'eux nous offre son bien ,
Quand nous n'avons besoin de rien. (bis.)

Dans le bonheur ,
On nous chérit ,
Chacun nous sourit ,
Chacun nous applaudit ,
Et partout on nous dit
Que nous avons beaucoup d'esprit.
Vraiment, on nous vante sans cesse :
Oh ! oh ! ma foi , vive la richesse. (bis.)

Qu'ils sont charmans , etc.

Que notre sort vienne à changer ,
Bientôt nous les pourrons juger ,

Ces bons amis de cœur ;
Tous ils plaindront notre malheur ;
Et loin de nous, suivant l'usage ,
Ils se diront : c'est bien dommage.

Qu'ils sont charmans, etc.

SCÈNE V.

FABIO, JACINTHE.

JACINTHE.

IL est parti ; malheur aux pauvres perdrix
qui tomberont sous la griffe de l'oiseau !

FABIO.

Tantôt je finirai ma volière . songeons au
plus pressé. (*A Jacinthe.*) Je vais au jardin
vous n'avez qu'à rester ici.

JACINTHE.

Vous restez ici ? Tant mieux , nous cau-
serons.

FABIO.

A l'autre !... Eh ! vous n'entendez jamais
rien.

JACINTHE.

Oui , à présent j'entends bien ; mieux que
l'année passée.

SCÈNE VI.

213

FABIO.

Je croyais suivre mon maître à la chasse ,
et j'avais chargé mon fusil d'avance... Sera-
ce donc inutilement, et ne pourrais-je pas
trouver là bas. (*Il regarde du côté du jardin.*)
Eh ! justement... J'aperçois dans le jardin
un gros coquin de corbeau... Un corbeau !
pourquoi pas?... Nous avons besoin de plumes
pour dessiner... Il approche... tâchons de
l'ajuster.

(Il couche en joue et tire.)

JACINTHE.

Dieu vous bénisse , Fabio.

FABIO, courant au jardin.

Je crois qu'il n'est que blessé.

(Il va au jardin.)

SCÈNE VI.

JACINTHE, seule et filant.

En bien, Fabio, vous dites?... où est-il
donc? à travailler... Oh ! oui, sans doute ; il
est très-laborieux ce garçon-là, et attaché à
son maître ! ah ! ah !... c'est dommage qu'il
n'aime pas à causer... près de moi, il ne dit
amaï rien ;... il est vrai que j'ai l'ouïe un peu

C | dure. . et puis, on ne prononce plus,... non
 on ne prononce plus du tout, du tout, du
 tout...

(AIR : Du vaudeville de l'Île des Femmes.)

A présent si je n'entends rien,
 Comme chacun le dit sans cesse;
 C'est qu'on ne parle plus si bien,
 Que l'on parlait dans ma jeunesse.
 Ah ! je me souviens qu'autrefois,
 J'avais beau me boucher l'oreille :
 Colin, sans élever la voix, }
 Se faisait entendre à merveille. } *(bis.)*

*(Clitie et Silvia paraissent sur la montagne au-delà du mur
 du fond.)*

SCÈNE VII.

JACINTHE, CLITIE, SILVIA.

SILVIA.

Si nous nous adressions à cette maison,
 Madame ?

CLITIE.

A la bonne heure.

(Elles descendent la montagne.)

JACINTHE.

Même air.

Ce n'est pas en criant bien fort,
 Que l'on se fait le mieux comprendre ;
 Celui qui parle a toujours tort,
 Quand nous ne pouvons pas l'entendre.
 Si le causeur a des appas,
 Et si le discours nous réveille ;
 Quoiqu'avec nous on parle bas, } (bis.)
 La plus sourde entend à merveille. }

CLITIE, derrière le mur.

Voilà la porte, frappe.

(Silvia frappe.)

JACINTHE, sans entendre.

Ah ! les jeunes gens !...

CLITIE, toujours en dehors.

Il n'y a peut-être personne.

SILVIA. †

Pardonnez-moi, ... j'entrevois quelqu'un à
 travers les fentes de la porte.

(Elle frappe plus fort.)

JACINTHE.

J'étais comme cela.

SILVIA ,

On ne répond pas... mais il me semble que
la porte n'est pas fermée.

CLITIE.

Tu crois ?

SILVIA , ouvrant.

Il y a du monde... venez. (*Elle entre suivie
de Clitie et aborde Jacinthe.*) Madame !

JACINTHE , sans l'apercevoir.

C'est bien naturel.

SILVIA.

Madame !

JACINTHE , de même.

Chaque chose à son tems.

SILVIA.

Elle n'entend pas.

CLITIE.

Parle plus haut.

SILVIA , se mettant devant Jacinthe.

Madame !

JACINTHE , jettant un cri.

Ah ! vous m'avez fait peur ! est-ce qu'on
entre comme ça sans frapper ?

SILVIA.

Sans frapper !

JACINTHE.

Et sans rien dire ?

CLITIE.

Elle est sourde.

SILVIA.

C'est ce qui me semble. (*Très-haut.*) Enseignez-nous s'il vous plaît, la maison de Frédéric.

JACINTHE.

Plait-il ?

CLITIE, criant.

La maison de Frédéric.

JACINTHE.

Hein ?

SILVIA.

Peine inutile.

JACINTHE.

Air : *Mes pasteurs, mes jouvencelles.* ?

Parlez plus haut, point de mystère.

Allons, allons, expliquez-vous. (*Bis.*)

Ça, dites-nous,

Que voulez-vous ?

Que cherchez-vous ?

Est-ce chez nous ?

Vaudevilles. 4.

19

SILVIA.

Madame, c'est que...

JACINTHE.

Mais, parlez donc, pourquoi vous taire?

(Elles rient.)

Voyez le beau sujet de rire!
 Vraiment elles sont en délire; (bis.)
 Vient-on ici pour se moquer?
 Pour me rauger, me critiquer?
 C'est m'insulter, c'est me manquer.
 Ah! finissez, je vous supplie;
 Comme vous je n'ai pas vingt ans,
 Mais apprenez qu'en mon printemps,
 A dix-huit ans,
 Autant que vous, j'étais jolie.
 J'avais la taille faite au tour,
 Les garçons me fesaient la cour;
 Et l'on m'appelait chaque jour,
 Mon petit cœur, mon tendre amour.

SILVIA.

Ah! ce cher amour!

CLITIE.

Nous n'en doutons pas, Madame; mais
 ayez la bonté de nous dire si ce n'est pas dans
 les environs de cette mesure...

JACINTHE.

Oui, j'ai l'ouïe un peu dure, malgré cela,

je vous entends bien ; oh ! je vous entends bien ; mais je vais chercher Fabio qui vous entendra encore mieux.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

CLITIE, SILVIA.

CLITIE.

EST-ELLE assez sourde ?

SILVIA.

Je ne vois guère que le canon ou le tonnerre qui puisse s'en faire entendre.

CLITIE.

Il faut que l'habitation de Frédéric soit encore loin d'ici , car je ne vois pas de maisons près de cette chaumière.

SILVIA.

C'est vrai... Eh ! vous croyez donc , Madame, que vous obtiendrez de lui l'oiseau merveilleux dont il n'a pas voulu se défaire , quelque argent que vous ayez pu lui en faire offrir ?

CLITIE.

Certainement ; puisqu'il refuse de le ven-

dre , il faut bien qu'il me le donne , car je ne puis pas m'en passer.

SILVIA.

Et vous y comptez pour demain ?

CLITIE.

Sans cela , aurais-je arrangé cette charmante partie de chasse à l'oiseau , pour laquelle j'ai prié vingt personnes ?

SILVIA.

Depuis un mois que vous habitez la campagne , votre goût pour la chasse est devenu bien vif.

CLITIE.

C'est qu'il n'y a rien de joli , de charmant comme la chasse , et surtout la chasse au vol. Il me semble déjà me voir dans la plaine , l'oiseau sur le poing.

Air : *De chasse.*

L'oiseau s'élançe , il fend la nue ,
Et fièrement plane dans l'air ,

(Orchestre.)

Une perdrix paraît-elle à sa vue ,
Il fond sur elle , aussi prompt que l'éclair.

Plein de joie ,

Il saisit sa proie ,
Qu'avec plaisir
Il vient m'offrir.

(Orchestre.)

SCÈNE VIII.

221

SILVIA.

Je conviens que cela est fort agréable ;
mais si Frédéric allait vous refuser...

CLITIE.

Me refuser !... Impossible.

SILVIA.

Impossible ?

CLITIE.

Assurément. Si Frédéric m'a sincèrement
aimée, il m'aime encore ; et s'il m'aime en-
core, il sera enchanté de m'en donner une
nouvelle preuve.

SILVIA.

J'en doute.

CLITIE.

Air : Morgué que ta mère est sauvage.

Mou attente sera remplie ,
Cui, j'en conçois l'espoir flatteur.

SILVIA.

Mais songez donc que de Clitie
Il n'éprouva que la rigueur.

CLITIE.

Va, je puis compter sur son zèle ;
Ma chère enfant, tu sais bien
Que l'on accorde tout à celle
Qui jamais n'accorda rien.

SILVIA.

Ah ! c'est une vérité bien triste ! Cependant, je ne crois pas Frédéric un amant comme un autre ; et tout ce qu'il a fait pour vous....

CLITIE.

Eh ! qu'a-t-il donc tant fait ? Il s'est épuisé en bals , en spectacles , en concerts , en fêtes de toutes les espèces ; mais , était-ce moi qui lui demandais tout cela ? En étais-je bien directement l'objet ? Et la vanité n'y entraînait-elle pas pour beaucoup ?

SILVIA.

Oh ! l'attachement de Frédéric paraissait si pur ; et sa constance...

CLITIE.

Eh ! ma chère Silvia !

Air : Oui , mon cher Favart à ses yeux.

L'orgueil peut-être était l'appui
De cette constance apparente ,
Peut-être était-ce assez pour lui
Que l'on me crût reconnaissante.
Pour les amans présomptueux ,
Comme moi , tu dois les connaître ;
Faire croire qu'ils sont heureux ,
Vaut mieux que le plaisir de l'être.

SILVIA.

Mais , enfin , Frédéric , jeune , charmant ,

riche , libéral... libéral , surtout.... J'avoue qu'à votre place je n'aurais pas répondu de moi.

CLITIE.

Quelle folie !

SILVIA.

Air : Guillot a des yeux complaisans.

Je crains un amant généreux ,
Je le dis sans mystère ;
Contre un mortel si dangereux ,
Comment rester sévère ?
Si l'on vient à s'humaniser ,
Faut-il qu'on s'en étonne ?
Eh ! comment toujours refuser
Celui qui toujours donne ?

CLITIE.

Je ne veux point aimer ; l'amour est à mes yeux le plus grand de tous les maux.

SILVIA.

L'amour , est , selon moi , le plus grand de tous les biens.

CLITIE.

Mais songe donc , ma chère Silvia , que , pour une femme de vingt ans , maîtresse de ses volontés et d'une fortune immense , la liberté est la source de tous les plaisirs.

SILVIA.

Est-il un plaisir plus doux que d'aimer qui nous aime ? Qu'y a-t-il de plus agréable que de se voir aborder, d'un air content, par un être qu'on rend heureux ?

CLITIE.

Air : Toute fille en Provence.

Je suis jeune et jolie ;
Tout doit subir mes lois,
Et ce seroit folie,
Que de fixer mon choix.

O liberté, liberté chérie !
Doux trésor de mon cœur ,
Seul charme de ma vie,

O liberté, liberté chérie !
Je te dois le bonheur.
Viens m'inspirer sans cesse,
La gaieté, l'allégresse ;
Viens embellir mes jours ,
Toujours.

Je suis jeune et jolie , etc.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FABIO, amené par Jacinthe
qui rentre dans la maison.

FABIO.

PARDON, Mesdames, je vous ai fait un peu
attendre ; mais c'est que...

SILVIA.

Pourriez-vous nous indiquer la maison de
Fédéric ?

FABIO.

C'est ici, Mesdames.

CLITIE.

Ici !

FABIO.

Il est à la chasse ; mais, sans doute, il ne
tardera pas à rentrer. (*A part.*) Elles sont
jolies.

SILVIA.

Quoi ! c'est ici sa demeure ?

FABIO.

Certainement.

CLITIE.

Cela ne se peut pas.

FABIO.

Vous en êtes étonnées, je le crois ; nous n'avons pas toujours habité une chaumière...

SILVIA.

C'est-à-dire que Frédéric est ruiné ?

FABIO.

Quelle idée ! (*A part.*) Il ne faut pas l'humilier aux yeux de ses connaissances. (*Haut.*) Non, Madame, nous ne sommes point ruinés ; si nous habitons une chaumière, c'est par goût, par amour pour la retraite, pour vivre en philosophes, et surtout, pour nous éloigner d'une femme que nous abhorrons et que nous maudissons de tout notre cœur.

CLITIE.

De qui parlez-vous, s'il vous plaît ?

FABIO.

D'une franche coquette, une étourdie, une folle, pour qui mon maître a fait l'impossible et qui s'est moquée de lui ; en un mot, de Clitie.

SILVIA.

De Clitie !

FABIO.

La nommer, c'est tout dire.

Je ne l'ai jamais vue ; mais je la déteste.

CLITIE.

Et votre maître ?

FABIO.

Ah ! pardi, je vous laisse à penser.

SILVIA.

On la dit belle.

FABIO.

Belle ! non, du tout.

Clitie est laide à faire peur,
Je n'ai jamais vu sa figure ;
Mais je lui sais un mauvais cœur,
D'après cela je puis conclure :
Si la laideur peut s'embellir,
Par les dons précieux de l'ame,
Un mauvais cœur doit enlaidir
La plus superbe femme. } (*Lis.*)

CLITIE, à part.

Le sot !

SILVIA.

Nous vous retenons là, et peut-être avez-vous des occupations ?

FABIO.

Ah ! je n'en manque pas ; mais j'aime à causer... et puis je n'ai pas toujours l'occasion d'épancher ma bile à propos de cette Clitie ; mon maître qui ne veut plus entendre parler d'elle, ne souffre pas même que j'en prononce le nom devant lui.

CLITIE.

En vérité ?

FABIO.

Comment donc ; mais il se fâche et je ne sais pourquoi ; car je n'ouvre jamais la bouche sur le compte de cette femme-là, que pour en dire du mal.

SILVIA.

C'est bien aimable à vous.

FABIO.

La vieille est sourde, et je suis réduit à me taire. Or, je vous avoue que c'est un grand plaisir pour moi de pouvoir aujourd'hui m'en dédommager avec vous.

SILVIA.

Bien obligée de la préférence.

FABIO.

C'est que vous n'imaginez pas combien
cette Clitie...

CLITIE.

Laissons cette conversation.

FABIO.

Soit. (*Clitie et Silvia remontent au fond. A
part.*) Ça lui déplaît peut-être?... Oh! non.

(A voix basse.)

Femme toujours est satisfaite,
Lorsque d'une femme on médit;
Tout bas elle se croit parfaite,
Et tout bas elle s'applaudit.
Oui, l'amour propre qui se loge
Dans son cœur et dans son esprit,
Fait qu'elle prend, pour son éloge,
Le mal que d'une autre on lui dit.

SILVIA, montrant la chaumière.

C'est là toute votre habitation ?

FABIO.

Comme vous dites ; mon maître, la vieille
Jacinthe, le cheval, le faucon et moi, nous
logeons tous là : nous sommes un peu à l'étroit.
(*Montrant la volière.*) Voici pour mettre l'oi-
seau ; il sera mieux que nous, mais, en raison

CLITIE.

On dit cet oiseau fort extraordinaire.

SILVIA.

Oui, s'il faut en croire tout ce qu'on raconte de son adresse...

FABIO.

Air : Réveillez-vous , belle endormie.

Oh ! l'on n'en dit rien d'apocryfe ;
 Vraiment, dans son vol destructif ,
 Il peut défier , pour la griffe,
 Le procureur le plus actif.

SILVIA.

L'éloge est fort.

FABIO.

Pas une perdrix ne lui échappe ; quand il ne prend rien c'est qu'il ne trouve rien , et cela arrive quelquefois.

CLITIE.

Ainsi, Frédéric tient beaucoup à cet oiseau.

FABIO.

S'il y tient ? C'est ce qu'il a de plus cher au monde ; il l'aime, il l'aime... et moi aussi, et la vieille aussi ; nous l'aimons tous à qui mieux mieux.

SILVIA, bas à Clitie.

Entendez-vous, Madame ?

SCÈNE IX.

231

CLITIE, à elle-même.

Nous verrons.

SILVIA, à part.

Adieu, la partie de chasse.

CLITIE, à Fabio, montrant le pavillon.

Et cela ?

FABIO.

Oh ! cela, c'est une pièce de luxe, un cabinet que mon maître s'est réservé et que nous avons arrangé ensemble ; c'est là qu'il s'enferme pour faire de la musique, dessiner, rêver, soupirer...

CLITIE.

Soupirer !

FABIO.

Il est amoureux.

CLITIE.

Amoureux... eh ! quel est l'aimable objet ?

FABIO.

Ah ! dame, voilà ce que je ne sais pas ; c'est son secret.

CLITIE.

Sans doute, il est aimé ?

FABIO.

Ça doit être; on ne rencontre pas toujours des Clitie.

CLITIE.

Vous en voulez donc beaucoup à cette pauvre Clitie ?

FABIO.

Oh ! je vous en réponds.

CLITIE.

Fédéric tarde bien à rentrer.

FABIO.

Je sais de quel côté il est ; si ces dames veulent bien attendre quelques instans , j'irai le chercher.

CLITIE.

Vous m'obligerez.

SILVIA.

Vous nous ferez plaisir.

FABIO

Je ne demande pas mieux, belle enfant.
(*A part en s'en allant.*) Cette petite brune-là, est ma foi , toute gentille.

(Il sort.)

SCÈNE X.

CLITIE, SILVIA.

SILVIA.

SAVEZ-VOUS, Madame, que ce garçon - là s'explique fort lestement sur votre compte ? Vous auriez dû vous faire connaître et lui imposer silence.

CLITIE.

Que me font ses discours !

SILVIA.

Ah ! sans doute, et puis, c'est par amitié pour son maître, auquel on voit qu'il est fort attaché ; il a l'air d'un bon enfant.

CLITIE.

C'est un bavard.

SILVIA.

Mais, Madame, d'après ce que nous voyons ici, ne croyez-vous pas la fortune de Frédéric en bien mauvais état ?

CLITIE.

Non, et puisqu'il renonce au monde, rien de tout cela ne m'étonne.

SILVIA.

Cependant, Frédéric aime une autre femme

CLITIE.

Tu crois cela ?

SILVIA.

Eh ! mais...

CLITIE.

Il le croit peut-être aussi.

SILVIA.

Et vous n'en croyez rien ?

CLITIE.

Air : Résister c'est une ruse.

Un amant près d'une belle
 Perd-il ses soins et ses pas ;
 Pour punir la rebelle, (bis.)
 Il court à d'autres appas ;
 Mais sa maîtresse nouvelle
 A ses yeux ne vaut pas celle
 Qu'il chérit encor tout bas. (bis.)

Fédéric, dit-on, m'oublie
 Et d'une autre suit le char ;
 Eh bien ! moi, je parie,
 Que, malgré sa folie,
 Pour le rendre à Clitie,
 Il suffit d'un doux regard.

SILVIA.

Ainsi vous ne renoncez pas à la demande
que vous venez lui faire ?

CLITIE.

J'y tiens plus que jamais.

SILVIA.

Cela doit être.

Air : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

Dans nos goûts , tous , tant que nous sommes ,
Nous voulons être tourmentés ;
Le ciel a bien connu les hommes ,
En créant les difficultés ;
Aussi , sa bonté souveraine ,
Malgré nous , voulant nous servir ,
Mit le bonheur après la peine ,
Et l'obstacle avant le plaisir.

CLITIE , allant au cabinet et l'ouvrant. On y voit une
harpe et une table sur laquelle sont des livres et de la
musique.

C'est donc là qu'il se renferme pour s'oc-
cuper de sa nouvelle conquête !

SILVIA.

Je suis curieuse de voir l'intérieur de cette
maison de plaisance.

(Elle entre dans la chaumière.)

SCÈNE XI.

CLITIE , seule, furetant dans le cabinet.

De la musique ! une romance ! de sa composition , sans doute ! justement. (*Elle lit.*) Frédéric à la belle... trois étoiles. Voyons ce qu'il peut bien adresser à madame de trois étoiles. (*Elle lit tout bas.*) Il paraît qu'il est vivement inspiré.... et par qui ? Point de nom... Frédéric à la belle... Belle ! l'exagération ne coûte rien aux feseurs de vers , et ces Messieurs ne chantent jamais que des beautés.. bien belles.

SCÈNE XII.

CLITIE , SILVIA.

SILVIA , sortant de la maison.

Tout cela est bien simple ; mais d'une propreté qui enchante.... Voyons le jardin.

(*Elle traverse le théâtre.*)

SCÈNE XIII.

CLITIE , parcourant la romance.

IL ne m'en a jamais tant dit ; il ne m'a jamais peint sa tendresse dans des termes si séduisants... c'est que jamais il ne m'a si bien aimée. Non, il n'avait pas pour moi ce véritable amour auquel rien ne résiste ; car enfin , si sévère que l'on soit, il est une espèce d'attachement si tendre , si touchant qu'il soumet tôt ou tard la plus insensible... Non, Frédéric ne m'a jamais aimée.

(Elle entre dans le pavillon.)

SCÈNE XIV.

CLITIE, FÉDÉRIC, FABIO, rentrant par la chaumière, par le derrière de laquelle Fédéric est supposé être sorti.

FABIO.

Quoi, Monsieur, votre chasse?...

FÉDÉRIC.

Rien.

FABIO.

Pas une perdrix ?

FÉDÉRIC.

Pas une.

FABIO.

Eh bien, nous ne sommes pas mal ! Je m'en suis douté en vous abondant ; ce pauvre oiseau avait l'air triste ; je suis sûr qu'il est aussi fâché que nous... ah ! ah ! il n'y a plus personne !

CLITIE, dans le cabinet.

Je ne devrais pas rester plus long-tems en ces lieux ; je devrais, prévenant son retour... mais non, je tiens à mon projet, (*Elle sort du pavillon.*) et il ne sera pas dit que j'aurai fait une démarche inutile. (*Apercevant Frédéric.*) C'est lui.

FABIO.

Ah ! voilà l'une de ces dames.

FÉDÉRIC, abordant Clitie sans la reconnaître.

Puis-je savoir, Madame ! (*Clitie se retourne, il la reconnatt.*) Ciel ! O ciel ! Est-il possible... ah ! non, non, c'est un songe, une illusion.

FABIO.

Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc ?

CLITIE.

Remettez vos esprits, Frédéric.

FÉDÉRIC.

Quoi, Madame, c'est vous !

CLITIE.

C'est moi.

FÉDÉRIC.

Vous !.. vous, Clitie !

FABIO, très-embarrassé.

Clitie !

CLITIE.

Moi-même, moi, Clitie.

FÉDÉRIC.

C'est bien vous !

FABIO, bas à Frédéric.

Sauvons-nous, Monsieur.

TRIO.

Air : Heureux moment, bonheur suprême.

CLITIE, à part.

Son cœur, pour moi, n'est plus le même ;
 Je ne suis plus celle qu'il aime.
 A ses regards loin de n'offrir,
 Je devrais le fuir,
 Le haïr.
 Faiblesse extrême !

Quoi ! désirer encor qu'il m'aime ;
 A ses regards loin de m'offrir,
 Je devrais le fuir,
 Le haïr.

Comment jamais oser lui dire
 Le sujet qui vers lui m'attire ?
 Quel souvenir
 Vient m'attendrir !
 Je sens en ce moment
 Que j'ai causé tout son tourment.

FÉDÉRIC, à part.

Ah ! quel plaisir !
 Bonheur suprême !

Quoi ! je revois celle que j'aime !
 Je la revois, ah ! quel plaisir !
 Ah ! quel plaisir
 Vient me saisir !
 Bonheur suprême !

Quoi ! je revois celle que j'aime !
 Je la revois, ah ! quel plaisir !
 Ah ! quel plaisir
 Vient me saisir !

Dans tous mes sens c'est un délire ;
 Hélas ! à peine je respire.
 Ah ! quel plaisir
 Vient me saisir !

La voir un seul moment.
 C'est oublier tout mon tourment.

FABIO, à Frédéric, à part.

Que dites-vous ! quel plaisir,
 Bonheur suprême !

Monsieur, Monsieur il faut la fuir.

Quel plaisir!

Délire extrême!

Il faut la fuir

Et la haïr.

Oui, oui, la fuir

Et la haïr.

Délire extrême!

Il faut la fuir

Et la haïr.

Songez en ce moment

Qu'elle causa votre tourment.

FÉDÉRIC, à part.

Ah! cachons-lui bien mon fol amour! si dans l'opulence je n'ai pu parvenir à toucher son cœur, que pourrais-je espérer dans le triste état où le sort m'a réduit?

CLITIE.

Fédéric ne s'attendait pas à voir Clitie?

FÉDÉRIC.

Madame. (*A part avec ivresse.*) Ah! c'est la voix d'un ange!

FABIO.

D'un diable.

FÉDÉRIC

Vous, en ces lieux!.. comment? Par quelle aventure? Assurément; vous alliez autre part.

CLITIE.

Non, je viens exprès vous faire une visite.

FÉDÉRIC.

Une visite ! à moi !

FABIO, *las à Frédéric.*

Pour vous narguer.

FÉDÉRIC.

C'est trop d'honneur, trop de bonté.

FABIO, *à part.*

Eh bien ! il est fou !

CLITIE.

Je viens vous demander à dîner.

FÉDÉRIC.

A dîner !

FABIO, *à part, gaiement.*

Bon ! elle fera bonne chère.

CLITIE.

En êtes-vous fâché ?

FÉDÉRIC.

Mais, dans cette chaumière, comment vous recevoir ! Que vous offrir ?

CLITIE.

Sans façons, je vous prie.

FABIO.

Soyez tranquille , nous n'en ferons pas.

FÉDÉRIC , à part.

Quel embarras !

CLITIE.

Je n'ai que quelques instans... Qu'on nous serve ici , sous ce feuillage.

(Pendant le dialogue entre Frédéric et Fabio , elle va et vient au fond du théâtre , examinant le local.)

FÉDÉRIC , bas à Fabio.

Mon cher Fabio , que faire ?

FABIO.

Eh ! parbleu ! l'envoyer diner ailleurs. (*A part.*) Que je suis content que l'oiseau n'ait rien pris !

FÉDÉRIC , de même.

Si tu allais au village ?

FABIO.

A quatre lieues d'ici ?

FÉDÉRIC , de même.

Il est vrai... Est-ce que nous n'avons pas ?..

FABIO.

Rien du tout.

FÉDÉRIC.

Quelques œufs ?

FABIO.

Vous savez bien que notre dernière poule est morte il y a quinze jours.

FÉDÉRIC.

Que lui donner !... Il me vient une idée... Ah ! Dieu ! Oui, oui, sans doute, et je vais... Ah ! je n'en aurai pas le courage... Mais, il le faut... Fabio.

FABIO.

Monsieur ! (*Fédéric lui parle bas.*) O ciel ! y pensez-vous ?

FÉDÉRIC.

Oui.

FABIO.

Quoi ! vous voulez ?...

FÉDÉRIC.

Obéis promptement.

FABIO.

Notre unique ressource !... Eh ! comment vivrons-nous demain, après demain, tous les jours !

FÉDÉRIC.

Fais ce que je te dis, et ne réplique pas.

FABIO.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Pauvre bête !

FÉDÉRIC.

Madame , pardonnez si...

CLITIE.

Je serai fâchée, Frédéric... vous ne me traitez pas en amie.

FABIO.

C'est étonnant ! (*A part , en s'en allant , sur un geste que lui fait Frédéric.*) Hom ! qu'elle est laide.

CLITIE.

La moindre chose... du pain, quelques fruits.

FÉDÉRIC.

Des fruits ! Ah ! oui , oui , Madame , dans l'instant.

(Il va au jardin.)

SCÈNE XV.

CLITIE.

Ma présence le contrarie , l'embarrasse ; il est tout occupé de son nouvel amour... Eh bien ! que m'importe !... Il m'importe beaucoup ; ma gloire est compromise , et j'en aurai raison.

Air : Reconnaisses donc l'origine.

Quoi donc, lorsqu'il est infidèle,
Fédéric saurait me charmer!
Et je voudrais m'en faire aimer!
Eh! mais, la chose est naturelle.
Oui, j'ai bien pu me garantir
D'une ardeur pure et sans égale :
Mais comment tenir
Au plaisir
De supplanter une rivale?

SCÈNE XVI.

CLITIE, SILVIA.

SILVIA.

VEZ donc, Madame, si vous voulez qu'il
reste une fleur et un fruit dans le jardin de
notre philosophe.

CLITIE, en s'en allant.

Ne souffrons pas qu'il dévaste son jardin.

(Elle va au jardin.)

SCÈNE XVII.

SILVIA.

Ce pauvre Frédéric ! il met tout au pillage
pour nous recevoir de son mieux... Je gage
qu'il aime encore Clitie ; oh ! oui , elle avait
bien raison.

Air : Vous m'ordonnes de la brûler.

Que nos amans soient maltraités,
Avec un peu d'adresse,
Nous sommes des divinités
Qu'ils adorent sans cesse.
Fierté, dédain, tout réussit,
Ces Messieurs nous encensent ;
Et souvent leur amour finit
Où nos bontés commencent.

(Elle va au cabinet.)

SCÈNE XVIII.

SILVIA, FABIO.

FABIO , à part, en entrant et apportant tout ce qu'il faut
pour mettre le couvert.

En vérité, mon maître a perdu la tête !

M'ordonner de tuer ce pauvre oiseau !... Et pour qui ? Pour une Clitie ! (*Apercevant Silvia.*) Ah ! ah ! voilà sa belle suivante !

SILVIA, à part.

Le valet de Frédéric ! Je gagerais qu'il a beaucoup des bonnes qualités de son maître.

FABIO, à part.

Je suis sûr qu'elle ne vaut pas mieux que sa maîtresse.

SILVIA, à part.

Tâchons de faire connaissance.

FABIO, à part.

Point de familiarité.

(Il va à la table de pierre mettre le convert, et affecte de tourner le dos à Silvia.)

SILVIA, à part.

J'aime sa figure.

FABIO, à part.

Son visage me déplaît.

SILVIA, à part.

Je ne le croyais pas si bien.

FABIO, à part.

Elle m'avait d'abord paru plus jolie.

SILVIA, à part.

Il a l'air franc.

FABIO, à part.

Elle a l'œil faux.

SILVIA, à part.

Abordons-le.

FABIO, à part.

Ne la regardons pas.

SILVIA, abordant Fabio qui lui tourne toujours le dos.

Il fait bien beau tems aujourd'hui.

FABIO, sans l'écouter, en chantant comme le valet dans le souterrain, tandis que son maître dort.

Tra, la, lira, la lira, la lira,

La lira, la lira,

La lira, la lira, la lira, la, la,

La lira, la lira, la,

Tra, tra, la, la, la, ra, la, ta, ta.

SILVIA.

Le paysage me paraît fort agréable.

FABIO, même jeu.

Tra, la, etc.

SILVIA

Le terrain doit être fertile.

FABIO.

Tra, la, etc.

SILVIA.

Il n'étouffe pas de politesse.

FABIO.

Pour ceux que j'aime, en tous les tems,
Je suis galant, affable;
Mais avec de certaines gens,
J'ai l'humeur intraitable.

SILVIA.

C'est ce qui me paraît.

FABIO, achevant l'air.

Tra, la, la, ra, la, la, ra, la.

SILVIA, à part,

Il faut pourtant qu'il me réponde. (*Haut.*)
Monsieur, vous plaisez-vous bien ici?

FABIO, quittant brusquement la table et descendant
l'avant-scène où il tourne toujours le dos.

Beaucoup, quand il ne nous vient pas de
visite importune.

SILVIA, à part.

Attrape... (*Haut.*) Vous prenez bien de la
peine.

FABIO.

Plus que je ne voudrais.

Nous vous causons de l'embarras ?

FABIO.

C'est vrai.

SILVIA, à part.

Il n'y met pas de façons... quoi ! ma maîtresse a fait tourner la tête au maître, et je n'obtiens pas un mot de douceur du valet? . . ah ! nous verrons.

FABIO, à part.

Elle a trouvé à qui parler.

SILVIA.

Votre maître me paraît un bien honnête homme.

FABIO.

Votre maîtresse m'a bien l'air... de ce qu'elle est.

SILVIA.

Je me souviens d'un proverbe... tel maître, tel valet.

FABIO.

Je m'en rappelle un autre... qui se ressemble s'assemble.

SILVIA, à part.

Ceci est un peu fort ; mais je ne ferai point

d'application. (*Haut.*) Mon proverbe me donne une bien bonne idée de vous.

FABIO.

Le mien ne me prévient point du tout en votre faveur.

SILVIA.

Il ne faut pas toujours en croire les proverbes.

FABIO.

Oh ! j'en conviens.

SILVIA.

Vous en convenez?... ainsi donc, je ne puis pas juger de vous par votre maître ?

FABIO.

Je ne dis pas cela. (*A part.*) Elle a de l'esprit.

SILVIA, à part.

Je le tiens.

Air : Au lever du jour.

Je ne sais pourquoi,
Mais, c'est excusable,
Je disais en moi,
Il paraît aimable,
Prévenant, affable

Et de bonne foi ;
 Je juge, à l'entendre,
 Que, par un cœur tendre,
 Il est dirigé ;
 Ce cœur, s'il s'engage,
 Ne sera, je gage,
 Léger, ni volage...
 Ah! c'est grand dommage, }
 Si j'ai mal jugé! } (bis.)

FABIO, se radoucissant petit à petit.

Même air.

Je ne sais pourquoi,
 Mais, c'est excusable,
 Je disais en moi,
 Ce ton agréable,
 Ce minois aimable
 Cachent l'air sournois ;
 Elle est jeune et belle ;
 Mais craignons près d'elle
 Le plaisir que j'ai :
 Son cœur, s'il s'engage,
 Deviendra, je gage,
 Léger et volage,
 Ah! c'est grand dommage, }
 Si j'ai bien jugé ! } (bis.)

SILVIA, hésitant.

Il est si pénible de changer d'opinion envers
 ceux que l'on a d'abord distingués !

FABIO.

Il est si doux de rendre justice aux personnes que l'on a mal appréciées !

SILVIA , minaudant.

Si vous me connaissiez mieux, vous verriez que je ne ressemble guère à ma maîtresse.

FABIO.

Effectivement, je vous crois une bonne pâte de fille.

SILVIA.

J'ai pourtant un grand défaut... c'est d'être trop sensible.

FABIO.

Trop sensible!... ce défaut-là, Mademoiselle, est une perfection de plus.

SILVIA , tendrement.

Ah ! mon cher Fabio !

FABIO , à part.

Mon cher Fabio?... elle est charmante. (Haut.) Vous n'approuvez donc pas l'indifférence de Clitie pour mon maître !

SILVIA.

Je l'ai cent fois, et hautement blâmée.

FABIO.

Ah ! que vous me faites plaisir !... En effet ,
cette mine-là n'annonce rien de sauvage , et
promet au contraire un cœur reconnaissant...
Tient-elle parole ?

SILVIA.

Quand elle promet...

FABIO.

Eh bien ?

SILVIA.

Ah !

FABIO.

Dites.

SILVIA.

Air : De Barbe-Bleue.

Si j'avais un amant,
Franc,
J'engagerais ma foi,
Moi ;
Il aurait ma tendresse ;
De lui plaire sans cesse,
Je me ferais la loi.

FABIO.

Même air.

Je serais un amant
Franc,

Si j'engageais ma foi,
 Moi ;
 De prouver ma tendresse,
 Sans réserve et sans cesse,
 Je me ferais la loi.

SILVIA, à part.

Que j'aime sa candeur !
 Que ce ton de douceur
 Plait à mon cœur !

FABIO, à part.

Que ces tendres accens,
 Ces regards caressans
 Sont séduisans !

ENS.	}	SILVIA.
		Si j'avais un amant, etc.
		FABIO.
		Je serais un amant, etc.

SCÈNE XIX

FABIO, SILVIA, JACINTHE.

JACINTHE.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! ce que c'est que de nous ! quelle récompense, après tant de services ! eh bien ! que faites-vous donc là à babiller ?.. (*Elle arrange le couvert.*) Il manque la moitié de ce qu'il faut sur la table.

FABIO , à Silvia.

Il faudra donc bientôt nous séparer.

JACINTHE , arrangeant le couvert.

Cela fend le cœur.

SILVIA.

Nous pourrons nous revoir.

FABIO.

Je l'espère bien.

JACINTHE.

Pauvre animal !

SILVIA.

Qu'est donc devenu votre maître ?

JACINTHE , à part.

Je n'ai pas voulu le mettre à la broche.

FABIO , regardant au jardin.

Il est au jardin avec votre maîtresse. Il pourrait bien revenir à son premier amour.

SILVIA.

Mais s'il aime une autre femme ?

JACINTHE , à part.

On n'en pourra pas manger.

FABIO.

C'est vrai ; mais aussi , Clitie l'a si fort maltraité par ses froideurs !...

SILVIA.

N'importe, Frédéric à tort.

Air : Pour un maudit péché.

Loin de se rebuter
 D'un peu d'indifférence,
 Avec persévérance,
 Il devait insister.
 Tenez, sans répartie,
 Auprès de nous, mon cher,
 Qui quitte la partie,
 La perd.

JACINTHE, venant à l'avant-scène.

Voyez ! le voilà déjà tout consolé !.. ah ! les
 hommes ! les hommes !... (*A Fabio.*) finirez-
 vous de chuchoter !

FABIO.

Oui, oui, arrangez tout cela.

JACINTHE.

Air : Toute fille honnête.

En vain je l'appelle,
 Pour Mademoiselle,
 Zeste, le voilà
 Qui me plante là.
 Je vaux bien pourtant
 Cette perronelle ;
 Pour faire la belle,

Qu'a-t-elle donc tant
Pour faire la belle?
Elle n'a, ma foi,
Que cinquante ans de moins que moi.

SILVIA.

La vieille est fâchée...

FABIO.

D'être vieille.

JACINTHE.

Voyez comme il est éveillé! et près de
moi, il s'endort.

FABIO.

Je suis trop heureux quand cela m'arrive.

JACINTHE.

Ah! les jeunes gens sont bien changés!

FABIO.

Oui, les jeunes gens d'autrefois.

JACINTHE.

Le beau dîné est prêt... aussi bien, voilà
votre maître et sa belle dame.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, FÉDÉRIC, CLITIE;
Fédéric est chargé d'un paquet de fleurs et d'une corbeille de fruits.

FÉDÉRIC, à Clitie, arrangeant les fleurs et les fruits
sur la table.

Vous allez faire un bien mauvais dîné.

FABIO.

Oh ! ça , je m'en vante.

CLITIE, à part, sur l'avant-scène.

Cette romance m'occupe sans cesse... comment pourrai-je savoir à qui elle s'adresse ?

SILVIA, bas à Clitie.

Eh bien ! Madame, avez-vous demandé...

CLITIE.

Pas encore. (*A part.*) Si je pouvais la lui faire chanter.

FABIO.

Madame est servicé.

(Fédéric donne la main à Clitie, et tous deux se mettent à table.)

CLITIE, à Fédéric.

Vous vous occupez encore de musique, à ce que j'ai vu.

FÉDÉRIC.

C'est mon plus doux amusement.

CLITIE.

Vous faites toujours des vers ?

FÉDÉRIC.

Rarement.

SILVIA, à part.

Ah ! que ce regret a mauvaise mine !

FABIO.

Et vous, charmante Silvia, que pourrait-on vous offrir ?

SILVIA.

Bien obligée, je n'ai point d'appétit.

FABIO, à part.

C'est bien heureux pour elle.

CLITIE, à Fédéric qu'à ses.

Fort peu, je vous prie... Est-ce à la chasse ?

FÉDÉRIC.

De ma chasse ?

FABIO.

Non, Madame, c'est de la mienne.

CLITIE, remuant sur son assiette ce qu'elle portait
à sa bouche.

Ah ! que c'est mauvais !

FABIO.

Madame voulait boire ?

CLITIE.

Volontiers.... En vérité, Frédéric, vous
n'êtes pas raisonnable d'avoir ainsi dégarni
votre jardin.

FÉDÉRIC.

Air : Que ne suis-je la fougère ?

Lorsque je reçois Clitie,
Ai-je rien à ménager ?

CLITIE.

Fleurs et fruits, quelle folie,
En un jour tout ravager !

FÉDÉRIC.

Ah ! du reste de l'année
Je m'occuperais en vain ;
Une si belle journée
N'aura point de lendemain.

(Voyant que Clitie ne mange pas.)

Vous ne trouvez pas ce mets...

CLITIE.

Je n'en mangerai pas davantage.

FÉDÉRIC.

Je n'ai pas de cuisinier.

FABIO.

C'est la vieille qui accommode tout cela à sa façon. (*A Jacinthe.*) Il n'est pas bon, votre ragoût.

JACINTHE, d'un ton bien dolent.

Pauvre oiseau ! hélas ! mon Dieu !

CLITIE.

Cette bonne femme est bien triste !

FABIO.

Oh ! elle n'est pas gaie.

JACINTHE, sanglottant.

Je ne m'en consolerais jamais.

(Elle rentre dans la maison.)

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, excepté JACINTHE.

SILVIA.

Qu'est-ce qu'elle a donc ?

FABIO.

Elle a perdu quelqu'un qu'elle regrette.

CLITIE.

Un parent ?

FABIO.

Non, Madame, un ami, qui se portait bien ce matin, et qui, tout d'un coup...

SILVIA.

Quoi ! subitement ?...

FABIO.

Subitement... c'est malheureux ; mais un peu plus tôt, un peu plus tard...

FÉDÉRIC.

Ah ! Fabio, je ne te croyais pas aussi peu sensible.

FABIO.

Quand je me désolerai, il n'en sera ni plus, ni moins. (*Bas à Clitie.*) Je vous conterai ça.

FÉDÉRIC, à Clitie.

Je suis bien honteux de vous traiter aussi mal.

CLITIE.

A la campagne, tout est bon, et cet endroit est si agréable...

FÉDÉRIC.

Depuis que vous l'habitez.

TRIO de Renaud d'Ast.

FABIO, SILVIA, à voix basse.

Voyez-vous, voyez-vous ?

Comme ils sont satisfaits, quel regard vif et doux !

Voyez-vous, voyez-vous ?

FABIO.

Ma chère Silvia, quel exemple pour nous !

SILVIA.

Fédéric est constant, lui ressemblerez-vous ?

Il aime encor Clitie,
 Et malgré sa froideur,
 Ses dédains, sa rigueur,
 Elle règne en son cœur.
 Oui, malgré sa rigueur,
 Elle règne en son cœur.

FÉDÉRIC.

On respire sous cet ombrage
 Un air plus calme et plus doux.
 Ah ! pour en jouir davantage,
 Il y faut être avec vous !

(A part.)

Ah ! que mon ame est attendrie !
 Un doux transport charme mon cœur.

Vaudevilles. 4.

23

LE FAUCON.

Oui, je renais près de Clitje,
Plus de chagrin, plus de douleur.

CLITIE.

Comme on est bien dans ce bocage!

Comme l'air est calme et doux.

Oui, je me plais sous cet ombrage,

En m'y trouvant avec vous.

(A part.)

Ah! que mon ame est attendrie!

Eh quoi! malgré tant de rigueur,

Il aime encor un peu Clitje,

Est-ce un bonheur, est-ce un malheur?

(On se lève de table.)

CLITIE.

Ces fruits sont vraiment excellens !...

FÉDÉRIC.

Vous les aimez! que je suis heureux!
Fabio....

FABIO.

Monsieur, (*Fédéric lui parle bas.*) Oui,
le reste... Silvia vient-elle au jardin?

SILVIA.

Je le veux bien.

(Fabio et Silvia vont au jardin.)

SCÈNE XXII.

FÉDÉRIC, CLITIE.

CLITIE, à part.

VOICI l'instant de lui faire ma demande ;
mais auparavant, tâchons d'entendre la ro-
mance. (*Allant au pavillon.*) Votre harpe
est elle bonne ?

FÉDÉRIC, la sortant du pavillon.

Si vous vouliez l'essayer !

CLITIE.

A condition que je vous accompagnerai,
et que vous chanterez cette romance.

(La montrant sur le pupitre.)

FÉDÉRIC.

Cette romance !...

CLITIE.

Elle est de vous ?

FÉDÉRIC.

Oui, Madame ; mais je n'oserai jamais....

CLITIE.

J'ai un extrême désir de l'entendre.

FÉDÉRIC.

Daignez me dispenser....

CLITIE.

Un seul couplet.

FÉDÉRIC.

Je chanterai mal.

CLITIE, lui montrant sur le papier.

Tenez, celui-là. (*A part.*) Il sera forcé de prononcer le nom qui n'est pas écrit.

(Elle se place à la harpe et accompagne Frédéric tandis qu'il chante l'air suivant.)

FÉDÉRIC.

Air : Chantons l'amour et ses plaisirs.

Dans ce séjour délicieux,
Et loin du monde, que j'oublie,
Ton image s'offre à mes yeux,
Mon ame en est toute remplie ;
Les prés, les bois et les côteaux,
Le doux murmure des ruisseaux,
Le chant des amoureux oiseaux,
Tout me parle, ici, (*bis.*) de Clitie.

(Au dernier mot, il tombe aux pieds de Clitie.)

CLITIE, se levant avec un étonnement mêlé de joie.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, FABIO ET SILVIA,
au fond.

QUATUOR.

Même air.

CLITIE, à part.

Quoi! c'est moi qu'il aime en ce jour!
Grand Dieu! que mon ame est ravie!
Je sens, oui, je sens, à mon tour,
Qu'il doit triompher de Clitie.

FABIO, à Silvia.

Approuvez le plus tendre amour,
Vous seriez toujours si chérie!
Je n'aime que depuis un jour,
Mais j'aimerai, toute ma vie.

FÉDÉRIC.

Malgré vous, le plus tendre amour
Fait tout le charme de ma vie.
Sans le moindre espoir de retour,
Je n'existe que pour Clitie.

SILVIA.

Ah! je crains trop l'amour;
Oui, de lui mon cœur se défie;
Je sens que, si j'aimais un jour,
Ce serait pour toute la vie.

ENSEMBLE.

CLITIE, tendrement à Frédéric.

Vous m'aimez encore ?

FÉDÉRIC.

Ah ! Je voudrais en vain m'en défendre ; votre image est là, (*Montrant son cœur.*) là, profondément gravée, et ni le tems, ni vos rigueurs, n'ont pu l'en effacer.

FABIO.

Monsieur, voilà le panier de fruits ; n'en demandez plus, car il ne nous en reste pas un seul.

CLITIE, à part.

Que je suis émue !

FÉDÉRIC, à Clitie, lui montrant les fruits.

Daignerez-vous accepter ?...

CLITIE.

Ah ! Frédéric, je suis on ne peut pas plus touchée de cet accueil obligeant, et surtout de votre constance, sur laquelle je ne devais pas compter ; cela dérange toutes mes idées ; je veux que nous soyons amis ; je suis votre voisine, venez me voir.

FÉDÉRIC.

Madame...

CLITIE.

Demain je donne une fête et je prétends que vous en soyiez.

FÉDÉRIC.

Moi, Madame!

CLITIE.

Oui, mon cher Frédéric; nous avons le matin une partie de chasse à l'oiseau; vous en possédez un dont on vante beaucoup le courage et l'adresse; je vous l'emprunte.

FÉDÉRIC, à part.

Ciel!

FABIO, bas à Silvia.

Ah! vous ne savez pas. (*Il lui parle à l'oreille.*)

CLITIE.

Air : Triste raison j'abjure ton empire.

Mais il faudra me l'apporter vous-même.

FÉDÉRIC.

Suis-je, grands dieux! assez infortuné?

CLITIE.

Que dites-vous? quelle douleur extrême.

FÉDÉRIC.

« L'oiseau n'est plus, vous en avez diné. »

CLITIE.

L'oiseau n'est plus !

FÉDÉRIC.

Tantôt, enchanté de vous posséder ici quelques instans ; mais, ne sachant comment vous recevoir, n'ayant que du pain à vous offrir, j'ai fait tuer l'oiseau.

CLITIE.

Quoi ! vous avez sacrifié...

FABIO, avec une douleur comique.

C'est moi qu'il a chargé de porter le coup fatal.

FÉDÉRIC.

Il fallait me désobéir. Malheureux ! Il est dit que je ne ferai jamais rien qui puisse vous plaire.

CLITIE.

C'en est assez, Frédéric : ce dernier trait m'apprend enfin tout ce que vous valez. Vous ne m'avez jamais donné une plus grande marque de votre amour : je n'y serai point insensible, et mon cœur et ma main doivent en être la récompense.

FABIO.

Est-il possible ?

FÉDÉRIC.

Non, Madame, dans l'état d'indigence...

CLITIE.

En parler, c'est me rappeler des torts...

FÉDÉRIC.

Pardonnez, mais je dois...

CLITIE.

Vous devez accepter ma main et partager ma fortune ; c'est le dernier sacrifice que Clitie exige de Frédéric, et vous l'avez accoutumée à ne pas connaître les refus.

FÉDÉRIC, tombant aux genoux de Clitie.

O bonheur inespéré !

FABIO.

Ah ! Madame, ce trait-là me raccommode avec vous. Apprenez donc que l'oiseau n'est point mort.

FÉDÉRIC.

Que dis-tu !

CLITIE.

Il existe !

FABIO.

Il se porte aussi bien que nous tous.

FÉDÉRIC.

Mais comment se fait-il ?

FABIO, d'un ton tragi-comique.

J'allais le frapper du coup mortel, lorsque l'infortuné m'a jeté un regard si touchant, a poussé un cri si lamentable, que le couteau m'est tombé des mains, et la pitié s'emparant de mon cœur : tu vivras, me suis-je écrié, tu vivras, en dépit de toutes les Clitie du monde... Pardon, Madame; ensuite je l'ai caché là-dedans, et, me souvenant d'avoir tué ce matin un vieux corbeau... Oui, Madame, un corbeau, je l'ai donné tout plumé à la vieille qui a cru accommoder l'oiseau précieux que mon maître a cru servir à Madame.

FÉDÉRIC.

Ah ! mon cher Fabio !... (*A Clitie.*) Il m'a conservé le seul bien que je puisse vous offrir !

CLITIE.

Cette bonne action ne sera pas sans récompense.

FABIO.

Charmante Silvia, tandis que Frédéric reçoit le prix de sa constance, vous pourriez d'avance payer la mienne.

SILVIA.

Si vous ressemblez à votre maître...

FABIO.

Je lui ressemble ; touchez-là.

SILVIA.

C'est dit.

FABIO.

C'est fait.

JACINTHE.

C'est singulier , ils ne se parlent que par
signes. C

VAUDEVILLE.

CLITIE.

Air : La Lyonnaise.

Amans, amans,
Tendres et constans,
Ne soyez jamais sans espérance ;
Car, tôt ou tard, un cœur bien épris,
De tous ses soins reçoit le prix.

FABIO.

On ne doit pas, je pense ;
Sur un tel espoir
Consumer son avoir ;

Non, la reconnaissance
Produit rarement
Un tendre sentiment.

FÉDÉRIC.

Tout s'embellit dans ce séjour ;
Oui, ma Clitie est à moi sans retour ;
Ah ! que de biens nous fait l'amour,
Et que de maux il efface en un jour !

CLITIE, FÉDÉRIC, FABIO, SILVIA.

Ah ! jouissons, sans cesse,
Du plaisir d'aimer,
De plaire et de charmer.

JACINTHE, écoutant sans entendre.

Mais qu'est-ce qu'ils disent ?

CLITIE, FÉDÉRIC, FABIO, SILVIA.

Douce et charmante ivresse,
Non, le vrai bonheur
N'est que dans notre cœur.

JACINTHE, au public.

Je n'entends rien
A leur entretien ;
Je suis sourde, ma peine
Est certaine ;
Oui, mais voulez-vous changer mon sort,
Pour me guérir, applaudissez fort.

SCÈNE XXIII.

277

TOUS, avec Jacinthe.

Elle n'entend rien

A l'entretien,

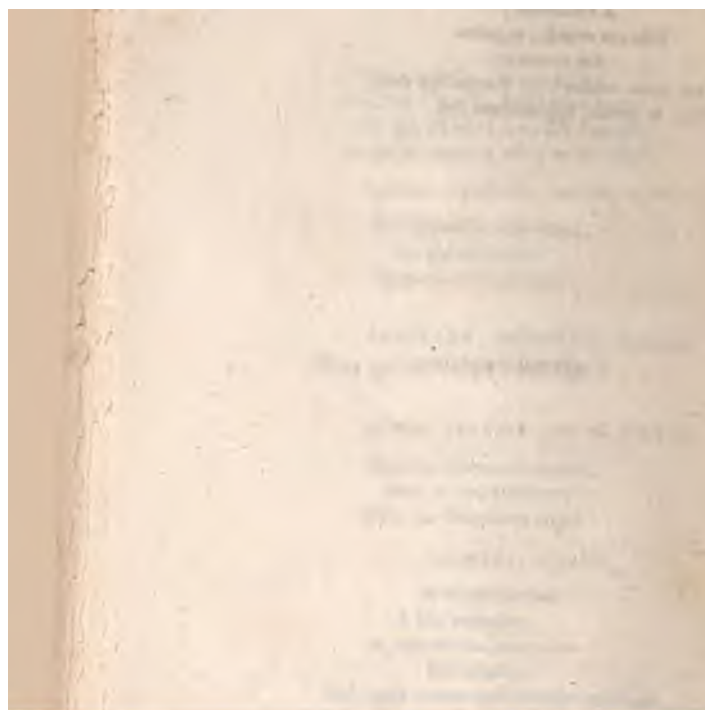
Elle est sourde, sa peine

Est certaine ;

Oui, mais voulez-vous changer son sort,

Pour la guérir, applaudissez fort.

FIN DU FAUCON.



HONORINE,
OU
LA FEMME DIFFICILE A VIVRE,
COMÉDIE EN TROIS ACTES,
MÉLÉE DE VAUDEVILLES;
PAR M. RADET;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du
Vandeville, le 13 février 1795.

PERSONNAGES.

DERVILLE.

HONORINE, sa femme.

DUCHEMIN, oncle d'Honorine.

ZAGO, jardinier nègre.

LOUISE, jeune fille élevée près d'Honorine.

MATHURIN, ancien jardinier, et à présent
concierge du château.

BLAISE, jeune marié.

CLAUDINE, son épouse.

PAYSANS, **PAYSANNES.**

La scène est à la campagne.

HONORINE,

ou

LA FEMME DIFFICILE A VIVRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin, sur la droite l'entrée
d'une maison.

SCÈNE I.

ZAGO seul, occupé à relever des vases renversés, à
replanter quelques arbustes, et enfin à réparer le dés-
ordre du parterre.

Air : Par-là dans la campagne.

AVEC zèle et courage,
Chaque jour dans ce jardin,
Moi, bon cœur à l'ouvrage,
Et travailler grand matin;
Ici vivre à gogo,

Chacun aimer Zago,
 Maîtresse un peu méchante ;
 Mais bon maître si doux !

Li faisait bien à tous :

Moi, point souci, jamais chagrin,
 Chanter toujours joyeux refrain ;
 Et cœur tranquille, sans contenté,

Donner gaieté,
 Santé. } (bis.)

Personne encore levé dans la maison...
 Oh ! non... Louise repose, tant mieux... Elle
 si bonne ! si aimable !... Oui, mais Louise
 trop blanche ou moi trop noir... C'est dom-
 mage.

SCÈNE II.

ZAGO, MATHURIN.

MATHURIN.

Ah ! ah ! Zago, déjà à l'ouvrage !

ZAGO.

Oui, Mathurin, depuis commencement
 du jour.

MATHURIN.

Mon ami, chacun son tems ; j'ai travaillé

comme toi , du matin au soir , pendant quarante ans que j'ai été jardinier dans c'te maison , à présent qu' j'en suis le concierge et que j' suis veuf , j' me repose.

ZAGO.

Toi enfin consolé de plus avoir femme ?

MATHURIN.

C' n'est pas sans peine ; après sa mort , j'ai eu affaire à des vivans qui ont ben fait tout c' qu'ils ont pu pour prolonger mon chagrin.

ZAGO.

Comment donc ça ?

MATHURIN.

Imagine-toi que des héritiers qu'ils appelliont , j'crois ,... des cola...

ZAGO.

Des colas ?

MATHURIN.

Non , des colatoraux... Ces colatoraux ont eu souvenance que j'avions touché d' ma défunte une dot de six cents livres ; v'là-t-il pas qu' ces enragés-là sont v'nus me menacer d' faire vendre mon p'tit ménage , si je n'leur rendions pas la somme tout de suite ?

ZAGO.

Diantre ! ces gens-là pressés beaucoup.

MATHURIN.

Oh ! je t'en réponds : ma femme ne les connaissait pas ; mais ça n' fait rien.

Air : Papa , monter sur ce tréteau.

Si j' nous pas toujours des parens
 Dont la main nous soulage ,
 J'en trouvons au déclin d' nos ans
 Pour prendr' not' héritage :
 Au lit où j' sommes à souffrir ,
 On les voit nous poursivre ;
 Ils ont l' air d' nous prier d' mourir
 Pour leur bailer d' quoi vivre.

ZAGO.

Faut pas écouter.

MATHURIN.

Je n' savais comment me délivrer de ceux-ci , j' n' avais pas le sou , je v' nais de payer ce coin de terre que j' acheti l' an passé , même-ment que n' ot' bon maitre , M. Derville , m' avait avancé une partie de c' qui me manquait.

ZAGO.

Li généreux !

MATHURIN.

Ah ! quoiqu' ça, n' faut pas abuser, je n'aurions jamais osé li parler de c' maudit embarras ; et sans Louise à qui j' l'avais conté, j' crois qu' j'en s'rais dev'nu fou ; mais c'te bonne fille a si ben su tourner ça, qu'hier all' m'a apporté les six cents livres.

ZAGO.

Tiens ! elle pas dit à moi.

MATHURIN.

Je l' crois : all' veut que j' n'en sonne mot à personne ; jusqu'à c' que j'aie remercié M. Derville ; et pour que j' le remercie, all' dit qui faut qu' j'attende qui m' parle l' premier.

ZAGO.

Li pas vouloir rémercimens, jamais... li si bon !

MATHURIN.

Et c' n'est pas de c'te bonté qui n'est qu'en paroles ; il sait encore mieux faire une belle action, qu'un biau discours, et aujourd'hui ça n'est pas commun.

ZAGO.

Toi, bien raison.

MATHURIN.

C'est dommage que sa femme ne lui res-

semble pas ; elle est si fière , si hautaine !...
Est-ce qu'elle a toujours été comme ça ?

ZAGO.

Toujours. Père à elle , Américain beaucoup riche ; li avait là-bas camarades à moi grand nombre ; Honorine bien petite , déjà maîtresse tout - à - fait : commander , gronder tous , battre nègres souvent , et père à elle trouver bien.

MATHURIN.

Pardine , je n' m'étonne plus s'il en a fait un si bon sujet. Queu démon avec sa jolie petite mine et ses yeux doux !... A propos , all' t'avait taillé d' la besogne hier... Mais il n'y paraît plus.

ZAGO.

Non , moi tout raccommoé.

MATHURIN.

Morgué , ça allait ben... Les fleurs arrachées , les pots cassés , les caisses renversées... et ça parce qu'on n' les plaçait pas assez vite sous ses fenêtres... Mais queu fantaisie à M. Derville d'aller épouser une femme d'Amérique !

ZAGO.

Oh ! femmes américaines , belles beaucoup.

MATHURIN.

Air : Faudeville d'Arlequin afficheur.

Faut-il donc d'si loin de Paris
Faire venir de belles dames ?
J'n'ai pas couru tous les pays ;
Je n'connais pas toutes les femmes ;
C'tapendant , j'crois ben , voyez-vous ,
Qu'entre elles l'y a d'la différence ,
Mais j'dis qu'cell' que j'voyons chez nous
Mérit' la préférence.

ZAGO.

Honorine pas aimée de Mathurin.

MATHURIN.

Oh ! j'l'i tiens tête , je n'suis pas si endurant
que toi : de tems en tems tu attrapes qu'ieuq'
bonnes taloches.

ZAGO, riant.

C'est vrai.

MATHURIN.

Ça t' fait rire !

ZAGO.

Air : Fatigué de si long voyage.

Souvent pour rien , d'un ton sévère ,
Contre moi crier tout-à-coup ;

HONORINE.

Et puis, entrer en grand' colère,
 Et battre moi beaucoup, beaucoup : (bis.)
 Mais moi rire de sa folie,
 La laisser frapper à loisir :
 Soufflets donnés par main jolie
 Fout moins de mal que de plaisir. (bis.)

MATHURIN.

Grand bien te fasse.

Même air.

Moi, j'n'aurais pas l'ame assez bonne
 Pour m'amuser de tout cela,
 J'aime assez que fillette m'donne
 Quequ' p'tits soufflets, par-ci, par-là; (bis.)
 Mnis quand ça vient d'une furie
 Qui vous tape au gré d'son désir,
 J' trouv' que quoiqu' la main soit jolie,
 Ça fait plus d'mal que de plaisir. (bis.)

ZAGO.

Oh ! c'est que toi pas accoutumé.

MATHURIN.

Non, ce régime-là n' prendrait pas avec
 moi. Mais c'est c'te pauvre Louise qui est son
 vrai souffre-douleur.

ZAGO.

Oh ! oui.... elle souvent tourmentée des
 caprices d'Honorine.

MATHURIN.

Derville ne devrait pas souffrir ça.

ZAGO.

Li pas savoir : Louise jamais oser porter plaintes ; elle, orpheline bien jeune, élevée avec sa maîtresse , jamais pouvait la quitter ; monsieur Duchemin , oncle d'Honorine , voulait que Louise rester toujours comme enfant dans la maison.

MATHURIN.

Oui , c'est un bel enjoleux que ton monsieur Duchemin ; depuis six mois qu'il s'est débarrassé d' sa nièce pour la faire épouser à son ami Derville , il est retourné à Paris , et je n' l'avons pas r'vu ici.

ZAGO.

Il arrive ce matin.

MATHURIN.

Il arrive ?

ZAGO.

Derville écrire à li lettre pressée beaucoup.

MATHURIN.

Tant mieux , j'aurons l' plaisir d' li dire ce que j'avons sur l'cœur.

ZAGO.

On vient... Justement c'est monsieur Duchemin.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DUCHEMIN.

DUCHEMIN.

BONJOUR, Zago ; bonjour, Mathurin.

ZAGO.

Toi arrivé déjà ? toi matinal.

DUCHEMIN.

Faire six lieues avant huit heures , ce n'est pas être paresseux.

MATHURIN.

N' faut pas vous demander comment vous en va , car , morgué ! vous avez bonne mine.

DUCHEMIN.

Grâce au ciel , je me porte bien. Zago , va voir si ton maître est réveillé.

ZAGO , s'en allant.

Moi , courir.

SCÈNE IV.

MATHURIN, DUCHEMIN.

MATHURIN.

S'IL est réveillé ! faudrait ben plutôt demander s'il s'est endormi.

DUCHEMIN.

Que veux-tu dire ?

MATHURIN.

Air : Romance de Claudine.

Je sais que, souvent en ces lieux,
Le sommeil est loin d'sa paupière,
Et queuq'fois, sans fermer les yeux,
L'cher homm' pass' la nuit tout entière :
J'crois qu'pour trouver l'oubli d'ses maux,
Tout c'qui f'rait s'rait ben impossible :
Méchante femme et bon repos
Chacun sait qu'c'est incompatible. } (bis.)

DUCHEMIN, à part.

Ce qu'il dit là m'afflige ; cette nièce qui devait faire le bonheur de son époux, que je croyais destinée à rendre ma vieillesse heureuse, fera-t-elle donc le tourment de tous ceux qui la chérissent ?

HONORINE.**MATHURIN.**

C'est que, voyez-vous, c'bon M. Derville.. C'est un ben honnête homme, un ben digne homme ; mais, (*Portant la main à son front.*) il n'a pas d'ça... Non, il est trop doux ; avec une femme comme la sienne, faudrait, morgané !...

DUCHEMIN, apercevant Derville.

Le voici... Laisse-nous.

*(Mathurin sort.)***SCÈNE V.****DERVILLE, DUCHEMIN.****DERVILLE.**

Ah ! mon ami, que j'ai de joie de vous revoir !

DUCHEMIN.

Embrassons-nous, mon cher neveu.... Tu m'as mandé d'arriver, et me voilà. Eh bien ! ma nièce est donc toujours la même ?

DERVILLE.

Il est trop vrai, et je vous avoue franchement que ma patience est à bout.

DUCHEMIN.

Ne te décourage pas.

DERVILLE.

Ma douceur, ma complaisance, ma tendresse, loin de la rendre plus raisonnable, n'ont fait, jusqu'à ce jour, qu'encourager sa mauvaise humeur.

DUCHEMIN.

Eh bien ! mon ami, il faut changer de ton et de langage ; trop de bonté, trop d'indulgence ont rendu ta femme insociable, il faut user de moyens contraires.

DERVILLE.

Mais c'est que vous n'imaginez pas...

DUCHEMIN.

Si fait, je connais tous les défauts de ma nièce ; inconstante dans son humeur, bizarre dans ses goûts...

DERVILLE.

Capricieuse, jalouse....

DUCHEMIN.

Exigeante...

DERVILLE.

Impérieuse....

HONORINE.

DUCHEMIN.

En un mot , un grand enfant gâté.

DERVILLE.

Elle ne s'aperçoit ni des soins qu'on lui rend , ni des égards qu'on a pour elle.

DUCHEMIN.

Il faut convenir que les femmes savent bien dissimuler ! Dolban qui est venu l'autre jour m'apporter de tes nouvelles , te trouve fort heureux ; il est persuadé que tu fais un excellent ménage.

DERVILLE.

Je ne puis pas confier mes peines à tout le monde.

Air 1 Faudeville du mariage d'Antoine.

L'époux qui gémit tous les jours
Doit encor savoir se contraindre ,
Car il ne trouve pas toujours
Des gens disposés à le plaindre :
Mais , au contraire , on dit tout bas :
Sa femme est bien mieux qu'il ne pense ,
Pour les défauts dont on ne souffre pas ,
On montre beaucoup d'indulgence. (bis.)

DUCHEMIN.

Je conçois cela.

DERVILLE.

Mais, cruel ami, puisque vous connaissiez le caractère de votre nièce, pourquoi m'avoir fait contracter ce fatal mariage ?

DUCHEMIN.

Il deviendra heureux si tu veux suivre mes avis : ta femme a de l'esprit, et son cœur n'est pas mauvais, avec cela il y a de la ressource.

DERVILLE.

Comment espérer de changer un pareil caractère ?

DUCHEMIN.

En prenant sur elle l'empire qu'elle sait avoir sur toi, en opposant la force à la force, en criant aussi haut, et plus haut qu'elle.

DERVILLE.

Quoi ! mon oncle...

DUCHEMIN.

Oui... use hardiment des droits que la raison te donne, et je te réponds que nous la corrigerons.

DERVILLE.

Tourmenter de sang-froid une femme chérie, adorée...

HONORINE.

DUCHEMIN.

Pour mieux assurer son bonheur.

DERVILLE.

Ce moyen n'est pas sans inconvénient : Honorine m'aime ; je voudrais changer son caractère, sans lui rien ôter de sa tendresse pour moi.

DUCHEMIN.

Va, va, crois - en mon expérience, et laisse-toi conduire.

Air : Chantons les matines de Cythère.

D'un père imprudent, plein de faiblesse,
Honorine fut l'enfant gâté :
Pour la corriger, tu dois sans cesse
Contredire en tout sa volonté.

DERVILLE.

Du matin au soir elle se livre
A l'excès de sa mauvaise humeur :
Personne avec elle ne peut vivre,
Et je l'épousai pour mon malheur.

DUCHEMIN.

Un peu trop, crois-moi, ton cœur s'afflige ;
Cet esprit altier s'adoucirra :
L'amour doit opérer ce prodige,
Et Derville aimé réussira.

DUCHEMIN.

ESPERANCE. { Oui, trop tôt, crois-moi, ton cœur s'afflige ;
Cet esprit altier s'adoucir :
L'amour doit opérer ce prodige ;
Oui, Derville aimé réussira.

DERVILLE.

ESPERANCE. { C'est avec raison que je m'afflige ;
Jamais elle ne s'adoucir :
Cessez d'espérer un tel prodige ;
Ma femme jamais ne changera.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LOUISE, ZAGO.

LOUISE, sortant de la maison en pleurant.

Ah ! ah !

ZAGO, qui travaillait au jardin et qui voit Louise en pleurs.

Eh ! bon Dieu !... pauvre Louise, pauvre bonne... pourquoi donc toi si grand peine ?

LOUISE, pleurant.

C'est être bien injuste !

DERVILLE.

Qu'avez-vous, Louise ?¹

DUCHEMIN.

Ta femme l'aura brusquée.

HONORINE.

DERVILLE.

Il y a toute apparence.

ZAGO.

Elle grand chagrin.

DERVILLE, à Louise.

Vous avez pleuré ?

DUCHEMIN.

Elle pleure encore.

DERVILLE.

Vous sortez de chez Honorine ; je suis sûr
que c'est elle qui cause des larmes que vous
vous efforcez de retenir.

LOUISE.

Eh ! mais...

DERVILLE.

Je veux savoir la vérité.

DUCHEMIN.

Allons, parle...

ZAGO.

Oui, oui, parle...

LOUISE.

Air : J'avais égaré mon fuseau.

Chez elle j'entrais ce matin,
Selon ses ordres de la veille ;
Elle reposait, et soudain,

Avec humeur elle s'éveille.
J'approche d'elle doucement ;
Elle me parle brusquement ,
Et puis me frappe , mais bien fort.

ZAGO.

Bien fort!

LOUISE.

Bien fort....

Et pourtant , je n'avais pas tort.

ZAGO.

Ah! moi sais bien , toi jamais tort.

LOUISE.

Non , vraiment je n'avais pas tort.

DERVILLE.

Se livrer à de pareils excès ! et contre qui ?
contre une enfant élevée près d'elle , qui la sert
plus par amitié que par devoir.

DUCHEMIN.

Tu vois la nécessité de suivre mes avis.

LOUISE , à Derville.

Ah ! Monsieur , ne lui parlez pas de cela ;
que je ne sois pas la cause?...

DERVILLE.

Quoi ! Louise , après la manière dont elle
vous a traitée...

HONORINE.

LOUISE.

Oh ! je ne lui en veux pas ; c'est un petit mouvement de vivacité.

DUCHEMIN.

C'est toi qui l'excuse !

ZAGO.

Bonne Louise !

LOUISE.

Air : On le savait dans le village.

Faut-il, hélas ! lui faire un crime
Des traits de sa mauvaise humeur ?
Elle est la première victime
De ses mouvemens de fureur :
L'instant d'après, plus réfléchie,
Sans doute, elle en gémit tout bas.
Ah ! mon cher maître, ah ! je vous prie,
Plaignez-la, ne la grondez pas. (bis.)

DUCHEMIN.

Louise est toujours bonne fille !

ZAGO.

Air : Vaudeville de la Clochette.

Frapper tant douce créature !...
Ah ! c'est avoir ame bien dure,
Et moi pouvait pas concevoir.

LOUISE.

En rentrant près d'elle, j'espère

ACTE I, SCÈNE VII.

301

Qu'elle n'aura plus de colère,
Allons remplir notre devoir.
(On entend le bruit d'une sonnette.)
Justement, je l'entends qui sonne...

ZAGO.

Oui , vraiment... derlin, derlin, derlin.

DERVILLE, arrêtant Louise.

Restez, Louise, je l'ordonne.

DUCHEMIN, à Louise.

Reste, le danger est certain;
Car j'entends sonner le tocsin. (bis.)

(Le bruit de la sonnette redouble.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MATHURIN.

MATHURIN, appelant avant de paraître.

LOUISE, Louise?... mais vous êtes donc
sourde.... v'là un quart-d'heure que Madame
carillonne à faire tomber toutes les sonnettes.

DERVILLE.

C'est moi qui lui défends de répondre.

MATHURIN.

Ah! c'est différent... Mais, Louise, quoi que
vous avez donc ?

ZAGO.

Honorine a battu elle.

Vaudevilles. 4.

26

MATHURIN.

Encore !

DEVILLE, DUCHEMIN.

Comment encore !

MATHURIN.

Pardine ! c'est tous les jours la même chose.

LOUISE, voulant l'empêcher de parler.

Mathurin...

MATHURIN.

Non, Mam'selle... Si vous êtes assez bonne pour souffrir ça sans vous plaindre, moi, j'suis trop franc pour ne pas dire à c'brave homme tout c'qui en est.

DUCHEMIN.

Oui, oui, parle, Mathurin.

MATHURIN.

Air : Mon père était pat.

Cinq ou six fois par jour, au moins,

All' se fache, alle crie ;

Malheur à ceux qui sont témoins

De ces momens d' furie.

(Montrant Zago.)

All' bat c' garçon-là.

ZAGO, bas à Mathurin.

Tais-toi.

MATHURIN.

'All' bat Louise que v'là...

LOUISE, bas à Mathurin.

Paix donc.

MATHURIN.

Qu'est d'une douceur extrême

(A Derville.)

Si vous souffrez ça,

J' dis qu'all' finira

Par vous battre vous-même.

DUCHEMIN.

Je sais un bon remède à cela.

DERVILLE.

Et quel est-il ?

DUCHEMIN.

Tout simple... Écoute.

(Il parle bas à Derville.)

LOUISE, à Mathurin.

Qu'il est babillard !

MATHURIN.

J'dis la vérité. C'n'est pas ma faute si elle n'est pas flatteuse.

ZAGO.

Toi bien méchant, aujourd'hui.

MATHURIN.

Je suis bon avec les bons, méchant avec les méchants.... Certainement, je n'suis qu'une bête en comparaison d'un homme d'esprit, comme M. Derville; mais si j'avais une femme pareille à la sienne, faudrait, morgué! qu'all' obéissit ou qu'all' disit pourquoi.

DERVILLE, répondant à ce que Duchemin lui a dit tout bas.

Vous avez toute raison; mais je suis tourmenté du chagrin que je vais lui donner.

DUCHEMIN.

N'y prends pas garde; et sois sûr que pour rompre certains caractères, toutes les leçons de morale ne valent pas un jour de contrariétés.

ZAGO, à Louise.

La voilà... Gare, gare. (*A Derville.*) Ah! bon maître, t'oi pas laisser battre Louise?

DERVILLE.

Non, non, ne crains rien.

MATHURIN.

Faudra tâcher d' nous | défendre, j' s'rons
cinq contre une... (*A percevant Honorine.*)
| Alle a mis son bonnet de travers, ça ira mal.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, HONORINE ; paraissant
sortir du lit, habillée à la hâte et avec beaucoup de
désordre.

HONORINE.

Y a-t-il assez long-tems que je vous sonne,
Mademoiselle ?

DUCHEMIN.

Eh ! bonjour, ma chère Honorine.

HONORINE.

Quoi ! mon oncle, c'est vous ! (*Elle l'em-*
brasse.) L'impertinente !...

DUCHEMIN.

J'arrive un peu matin.

HONORINE.

On n'arrive jamais trop tôt quand on est
sûr de faire plaisir.

DUCHEMIN.

C'est bien obligeant ce que tu me dis là.

MATHURIN, à part.

Ça n'est pas naturel...

HONORINE.

HONORINE.

J'ai pourtant beaucoup d'humeur, telle que vous me voyez.

DUCHEMIN.

Déjà ?

MATHURIN, à part.

La journée sera bonne...

HONORINE.

Air : Contre-danse du diable à quatre.

Du matin au soir, et contre tous,
 Sans relâche,
 Il faut que je me fâche,
 Tour-à-tour mes gens et mon époux,
 A plaisir excitent mon courroux :

MATHURIN.

La v'là partie.

HONORINE, montrant Louise.

Elle, par son indolence,
 Et son faux air de douceur ;

(Montrant Mathurin.)

Lui, par son ton d'arrogance...

(Montrant Zago.)

Lui, par son souris moqueur...

(Montrant son mari.)

Lui, par sa froideur hors de saison,

En silence,
Souffre qu'on m'offense :
Enfin, voyez-vous, dans la maison,
Personne que moi n'a de raison.

DUCHEMIN.

Triste prérogative.

MATHURIN, à part.

C' qui m' fait plaisir, c'est qu' j'avons cha-
cun not' paquet.

ZAGO, à part, à Louise.

Reste auprès de moi.

HONORINE.

Et vous, petite sotté, vous disparaisséz,
et ne répondez pas quand je vous appelle !

LOUISE.

Mais, Madame...

DERVILLE.

Elle a grand tort ; vous l'aviez si bien re-
çue !

HONORINE.

Ah ! Mademoiselle a porté ses plaintes.

DERVILLE.

Doit-on endurer, sans murmures, vos ca-
prices et vos mauvais traitemens ? Il faut ai-
mer ceux qui nous entourent, et tâcher de
s'en faire estimer, parce qu'ils nous jugent.

HONORINE.

HONORINE.

Avec ces beaux sentimens-là , vous serez bien servi par vos gens.

DERVILLE.

Je n'exige pas qu'ils soient parfaits ; je suis reconnaissant de leurs efforts , et indulgent pour leurs fautes.

HONORINE.

Air : Daignes m'épargner le reste.

Oh! vous pouvez, et j'y consens,
 Vous contenter d'un tel service :
 Mais moi; Monsieur, moi, je prétends
 Qu'à mes ordres l'on obéisse,
 Qu'on ne me réplique jamais,
 Telle est ma volonté suprême.

DERVILLE.

Pour que vous soyez désormais
 Servie au gré de vos souhaits,
 Vous vous servirez vous-même.

HONORINE.

Plait-il ?

DERVILLE.

Vous vous servirez vous-même.

DUCHERMIN, à part.

Bon ! voilà le premier pas.

HONORINE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

DERVILLE.

Que je défends expressément à toutes les personnes de la maison de rien faire pour vous.

DUCHEMIN, bas à Derville.

A merveille.

HONORINE.

Ah ! ah ! mais cette défense est tout-à-fait aimable, et ce nouveau langage vous sied à ravir.

MATHURIN.

Quant à c' qui est de moi, je vous promets, M. Derville, que je n' vous désobéirai pas.

ZAGO, bas à Louise.

Oh ! nous toujours rendre à elle petits services par-ci, par-là.

LOUISE.

Oui, sans doute.

HONORINE.

Mais j'espère que vos ordres ridicules ne regardent pas Louise.

DERVILLE.

C'est particulièrement pour elle que je parle.

HONORINE.

HONORINE.

Pour elle ?... A la bonne heure : aussi bien, depuis long-tems son service me déplaît ; qu'elle s'en aille.

ZAGO.

Bah !

DERVILLE.

Non pas, s'il vous plaît.

HONORINE.

Mais je la chasse.

DERVILLE.

Et moi ! je la garde.

HONORINE.

Malgré moi !

DERVILLE.

Je n'ai pas oublié que votre père, en mourant, vous fit promettre de lui tenir lieu de mère.

HONORINE.

J'aurai soin d'elle ; mais ce ne sera pas ici.

DERVILLE.

Ce sera ici.

DUCHEMIN, bas à Derville.

Bravo!

HONORINE.

On me contrarie! on me résiste!... Quel est donc ce ton-là, s'il vous plaît?

DERVILLE.

Celui que j'aurais dû prendre il y a longtemps.

HONORINE.

Mon oncle...

DUCHEMIN, à Honorine.

Il est ton mari.

HONORINE.

Air : Petite Couturière.

Me braver de la sorte!
Je prétends qu'elle sorte;
Je la mets à la porte.

DERVILLE.

Non, elle restera.

HONORINE, à Duchemin.

Vous voyez qu'il m'exécède.

DUCHEMIN, bas à Honorine.

Cède.

HONORINE.

DERVILLE.

La douceur a son terme.

DUCHEMIN, bas à Derville.

Ferme.

DERVILLE.

On s'en corrigera.

DUCHEMIN.

Bon! du courage, et l'on réussira.

ZAGO, sautant de joie.

Moi bien content; Louise restera.

MATHURIN, à part.

C'est ça : et v'là enfin un homme de tête.

LOUISE, à Derville.

Monsieur, permettez...

DUCHEMIN, bas à Louise.

Ne te mêle pas de cela...

HONORINE, à part.

Je ne reviens pas de ma surprise...

MATHURIN, bas à Zago.

Alle est un peu étourdie du coup; mais ça ne s'ra rien.

HONORINE, à Derville.

Quoi! Monsieur, vous défendez que Louise me serve, et vous la retenez!

DERVILLE.

Oui, Madame.

HONORINE.

Fort bien ! Je vois ce qui en est.

DERVILLE.

Et que voyez-vous ?

HONORINE.

Ce que vous dissimulez fort mal ; oui, perfide ; l'obstination que vous mettez à me contrarier, la chaleur indécente avec laquelle vous prenez la défense de cette créature, le tendre intérêt qu'elle vous inspire, tout cela prouve assez vos coupables intentions.

LOUISE.

Quoi ! Madame...

HONORINE.

Taisez-vous, impertinente...

DERVILLE.

Vous pourriez penser...

HONORINE.

Allez, Monsieur, n'ajoutez pas la fausseté à l'inconstance.

DERVILLE.

O ciel !

Vaudevilles. 4.

27.

DUCHEMIN, bas à Derville.

Laisse-la dire. (*Haut*) Ah! ça, me
amis, finissons cette dispute; j'ai besoin d
me mettre à mon aise et de me reposer...

DERVILLE.

Pardon, mon ami, venez...

HONORINE, à part.

J'étouffe de colère.

DUCHEMIN, bas à Derville.

Elle souffre, tant mieux.

DERVILLE.

Air : *Cher Ali, je t'ouvre mon ame.*

Ah! je souffre cent fois plus qu'elle
De la douleur que je lui vois;

ENSEMBLE. { Je sens mon courroux qui chancelle,
Ce ton-là n'est pas fait pour moi. (bis.)

ZAGO, à part.

ENSEMBLE. { Pauvre époux! li souffrir plus qu'elle ;
Chagrin à li fait peine à moi. (bis.)

DUCHEMIN.

ENSEMBLE. { Sois sévère; fais-lui la loi.

MATHURIN, à part.

ENSEMBLE. { Faut que l'homme fasse la loi.

HONORINE.

A son cœur une hôte est plus chère!
L'eût-on jamais pu concevoir!

ENSEMBLE. { Et l'ingrate qu'il me préfère,
Ici même il faudra la voir. (bis.)
 LOUISE, à part.
Hélas! elle se désespère;
Ah! sa douleur fait peine à voir. (bis.)

DUCHEMIN, bas à Honorine.

ENSEMBLE. { Soumets-toi, c'est là ton devoir.
 MATHURIN, à part.
Sa douleur fait plaisir à voir.

HONORINE, à Louise.

Vous osez à votre maîtresse
Ravir le cœur de son époux!

LOUISE.

Moi!

HONORINE.

Vous.

} (bis.)

DERVILLE, à Honorine.

Que vous importe ma tendresse!
Vous feignez un soupçon jaloux
Pour excuser votre courroux.

HONORINE.

Moi!

DERVILLE.

Vous.

} (bis.)

DUCHEMIN, bas à Derville.

Allons, point de faiblesse,

Et l'affaire ira bien.

(Bas à Honorine.)

La résistance blesse,
Et ne conduit à rien.

HONORINE.

Mais enfin, la traîtresse
M'enlève devant vous
Le cœur de mon époux.

DUCHEMIÉ.

Que la dispute cesse ;
Sans humeur, sans courroux,
Tous deux entendez-vous.

DERVILLE.

Vouloir avec adresse
Par un soupçon jaloux,
Excuser son courroux !

DUCHEMIÉ.

Point de faiblesse ; allons, courage,
Va, tu peux sans danger
La tourmenter et l'affliger
Pour mieux la corriger.

DERVILLE.

J'ai grand besoin (*bis.*) qu'on m'encourage ;
Ah ! c'est trop l'affliger ; (*bis.*)
Elle croit que mon cœur l'outrage,
Que je suis léger et volage :
Ah ! c'est trop l'affliger.

LOUISE.

Juste ciel ! quel langage !

Moi rendre son époux volage !
 Troubler la paix de son ménage !
 Ah ! c'est trop l'affliger.
 Moi, rendre son époux volage ! (bis.)
 Ah ! c'est trop l'affliger.

HONORINE.

Sachant souffrir (bis.) avec courage ;
 Mais pour mieux me venger :
 Bientôt de celle qui m'outrage,
 D'un mari léger et volage,
 Je saurai me venger.

ZAGO, à Louise.

Va, moi sais bien toi bonne et sage ;
 Va, faut pas t'affliger...
 Laisse passer moment d'orage,
 De la fureur c'est l'outrage ;
 Va, faut pas t'affliger.

MATHURIN. à part.

Morguenne ! on voit sur son visage
 Qu'ça la fait enrager ;
 J'en suis ben aise, go'y a pas d' danger ;
 Il faut la corriger.

ENSEMBLE.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

LOUISE, seule.

HONORINE est enfermée chez elle , et il n'y a pas moyen de lui parler... Avec quelle rigueur elle m'a traitée !... Je souffrais patiemment ses vivacités ; mais ses soupçons... Heureusement , je ne les mérite pas.

Air : *De M. Jadin.*

O vous qui me persécutez ,
Et que toujours j'aime et j'honore ,
Par des soupçons peu mérités ,
Faut-il donc m'outrager encore !
Femme injuste , je saurai bien ,
Sans murmurer , braver les vôtres .
Pour qui ne se reproche rien
Que sont les reproches des autres !

SCÈNE II.

LOUISE, ZAGO.

ZAGO.

Air : *Grande, grande réjouissance.*

MA Louise, allons, plus tristesse;

Noce chez nous venir :

Aujourd'hui c'est grande allégresse,

Et nous bien divertir.

Ah ! quel plaisir ! quel plaisir ! quel plaisir !

Chacun danser au gré de son désir.

Zago danser calenda.

(Il danse autour de Louise à la manière des Nègres.)

Tra, la, la, la, la, la, la.

LOUISE.

Il extravague.

ZAGO.

Non, moi pas extravaguer. C'est Blaise qui ce matin marié li avec Claudine, et moi tantôt faire danser tous avec tambourin et galoubet... mais toi triste encore.

LOUISE, soupirant.

Ah ! cela se passera.

ZAGO.

Air : De Michel Cervantes.

Pauvre Louise ! bien chagrine ,
Toi bien pleurer, beaucoup gémir.

LOUISE.

Des emportemens d'Honorine ,
Il est vrai, j'ai fort à souffrir ;
Mais Derville doux et paisible,
Me venge par ses soins touchans,
Ah ! quand on trouve un cœur sensible,
On peut pardonner aux méchans.

ZAGO.

Li toujours bon , elle toujours mauvaise ,
et malgré tout, toi encore aimer Honorine.

LOUISE.

J'en conviens : mon cœur , sensible à l'in-
jure , l'est encore plus aux bienfaits ; et puis,
elle a de bons momens.

ZAGO.

Oui, si elle pas crier sans sujet, pas gronder
sans cesse, pas s'emporter toujours, pas
battre toi souvent...

LOUISE.

Les qualités de son cœur font supporter
/ les défauts de son esprit ; elle est sensible ,
généreuse, obligeante, même pour ceux

dont elle ne se soucie pas ; car tu sais qu'elle n'aime pas Mathurin.

ZAGO.

Et li savait bien aussi.

LOUISE.

Croirais-tu que c'est elle qui a donné les six cents livres qu'il pense tenir de la générosité de Derville?

ZAGO.

Pas possible !

LOUISE.

Rien n'est plus vrai ; mais elle veut qu'il ignore ce service , parce que , dit-elle , on doit des égards à ceux qu'on a obligés.

ZAGO.

Oh ! oui , elle toujours voulait gronder Mathurin ; c'est bien : mais avec toi , c'est mal.

LOUISE.

Depuis mon enfance , elle s'est montrée ma bienfaitrice ; si elle cesse de l'être , si elle m'abandonne , je serai bien malheureuse : mais rien n'y pourra effacer de mon cœur la reconnaissance que je lui dois.

ZAGO.

Toi bien penser... Sentimens à toi tou-

chans, aimables beaucoup. Ah! quand
prendre mari, li heureux.

LOUISE.

Tu crois.

ZAGO.

Ah! oui... Mais toi difficile; toi vo
mari riche?

LOUISE.

Non.

ZAGO.

Joli?

LOUISE.

Non.

ZAGO.

Gentil, charmant.

LOUISE.

Air : *De M. Aubert, de Nancy.*

Qu'il se présente un agréable,
Beau comme un ange, fait au tour;
Qu'il vienne ici parler d'amour,
Papillonner, faire l'aimable;
Qu'il me dise d'un air vainqueur :
« Je meurs d'amour, sur mon honneur :
» Accorde-moi ton petit cœur. »
J'en fais serment dès aujourd'hui;
Mon petit cœur n'est pas pour lui. } (*bis.*)

ZAGO.

Tant mieux.

LOUISE.

Même air.

Que je trouve un amant sincère,
Timide et simple en ses discours,
Qui de bonne foi soit toujours
Animé du désir de plaire;
Qu'il me répète avec candeur :
» Tout mon espoir, tout mon bonheur,
» C'est de toucher ton jeune cœur.»
J'en fais serment dès aujourd'hui; } (bis.)
Mon jeune cœur sera pour lui.

ZAGO.

Ah ! joli parlé, jolie voix, jolie bouche...
Ainsi toi voulais mari tendre, sensible, bon
cœur...

LOUISE.

Oh ! oui, bon cœur avant tout.

ZAGO.

Toujours joyeux ?

LOUISE.

Sans doute : la gaîté annonce un bon
naturel.

ZAGO.

Ah! moi bien content... mais, non, moi
bien fâché.

LOUISE.

Pourquoi donc ?

ZAGO.

Moi trop noir.

LOUISE.

Je ne m'en aperçois plus guère.

DUO de la Bohémienne.

En toi, douceur, franchise,
Aux yeux de ta Louise,
Efface ta couleur :
Oui, mon cher, ton bon cœur
Adoucit ta couleur. (*bis.*)

ZAGO.

O Dieu ! quelle allégresse !
Douce et charmante ivresse !
Plus voir à moi couleur !
Eh ! quoi ! toi si bon cœur,
A toi, moi fais pas peur ! (*bis.*)

LOUISE.

Oui, oui, de bonne foi,
Zago, je te vois sans effroi.

ZAGO.

Ah ! quel plaisir pour moi !

ACTE II, SCÈNE II.

325

Tu vois moi
Sans effroi.
Chouchou, fixe-moi.
Fixe-moi.

LOUISE.

Ah! comme il est heureux!

ZAGO.

ENS. { Toi lire dans mes yeux,
Moi bien heureux?
LOUISE.
Je le vois dans ses yeux,
Il est heureux.

ZAGO.

Ah! ma chère...

LOUISE.

Sois sincère.

ZAGO.

Heim?

LOUISE.

Quoi?

ENSEMBLE.

Sans que l'on dise rien,
Comme l'on s'entend bien!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DERVILLE.

DERVILLE.

Ah ! ah ! tous deux ici.

ZAGO.

Oui , maître , nous causer tous deux.

LOUISE , un peu honteuse.

C'est que je lui disais...

DERVILLE.

Pourquoi cet air d'embarras ? la nature , en vous créant l'un et l'autre de couleur différente , vous a donné un caractère également doux , un cœur également bon ; vous devez vous plaire ensemble.

ZAGO.

Oui , moi grand plaisir avec bonne petite Louise... Elle toujours un peu triste à cause de tantôt.

DERVILLE , à Louise.

Tranquillisez-vous , ma chère enfant , les soupçons de ma femme ne peuvent durer long-tems ; d'ailleurs , l'estime et l'amitié de tous ceux qui vous connaissent , doivent vous consoler.

LOUISE.

Il est vrai ; mais je ne voudrais pas être la cause du chagrin d'Honorine : je désirais lui offrir mes services, et je n'ai pu lui parler.

DERVILLE.

Ne cherchez point à la voir ; vous me désobligeriez, et cela nuirait à mes projets ; croyez que j'ai de fortes raisons pour en agir ainsi.

ZAGO.

Dame ! li maître.

DERVILLE.

Laissez-moi, mes amis, j'ai besoin d'être seul.

ZAGO.

Oui, oui, toi rester tranquille. Viens Louise.

LOUISE, à part, en s'en allant.

J'aurai bien de la peine à lui obéir.

SCÈNE IV.

DERVILLE.

IL faut donc me déterminer à user de sévérité ; mais ce moyen si pénible, si peu fait pour moi, réussira-t-il ?

HONORINE.

Air : Ciel ! l'univers, etc.

Qu'il est affreux d'avoir avec sa femme,
 Soir et matin des démêlés nouveaux !
 Jamais de calme dans l'âme,
 Pas un instant de repos,
 Et ne prévoir aucun terme à ses maux !
 Faut-il donc qu'un époux
 Sans cesse crie
 Et contrarie
 Avec un cœur, un cœur sensible et doux.

Air : A douce et gentille fillette.

Épouse tendrement chérie,
 Ah ! que ne peux-tu voir
 Quel est tout ton pouvoir !
 Esprit, talens à qui s'allie
 Figure aimable et jolie...
 Pour être accomplie,
 Tu n'as qu'à vouloir. } *(bis.)*

SCÈNE V.

DERVILLE, HONORINE.

DERVILLE, à part.

La voici... Tâchons de soutenir mon nouveau caractère.

HONORINE.

Eh bien ! Monsieur, vous êtes enchanté ; vous vous applaudissez de la scène de ce matin.

DERVILLE.

Je m'applaudis de ce que je trouve juste et raisonnable.

HONORINE.

Raisonnable, de me tourmenter, de m'humilier !

DERVILLE.

Puisque vous m'y contraignez.

HONORINE.

Quoi ! lorsque vous autorisez mes gens....

DERVILLE.

Mes gens... (*Il lève les épaules.*) Mais ils ne sont pas les seuls qui aient à se plaindre de vous, et partout où vous êtes, il faut qu'on fasse tout pour vous, qui ne faites rien pour personne.

HONORINE.

J'ai grand tort, en vérité.

Air : de M. Aubert de Nancy

Je ne vois que des gens grossiers,
D'insupportables personnages ;
Les uns lestes et familliers,

HONORINE.

Les autres bourrus et sauvages ;
 Pour leurs beaux yeux, en bonne foi,
 Je ne crois pas devoir rien faire :
 Mais ce n'est pas ma faute à moi
 Si personne ne sait me plaire.

DERVILLE.

Pardonnez-moi, c'est votre faute.

Même air.

Il faut dans la société
 Apporter de la complaisance ;
 Jamais trop de sévérité,
 Et toujours beaucoup d'indulgence.
 Malheur à cet esprit mal fait
 Qui sans cesse critique et gronde :
 Quand tout le monde nous déplaît,
 Nous déplaçons à tout le monde. (bis.)

HONORINE.

Oui, je sais qu'à vos yeux je suis une
 femme déplaisante, insupportable, odieuse...

DERVILLE.

Odieuse ! non ; mais...

HONORINE.

J'ai donc bien des défauts ?

DERVILLE, avec douceur.

Oui, cruelle femme, et il ne tiendra qu'à
 toi de n'en point avoir.

ACTE II, SCÈNE V.

338

Air : de Chapelle.

En naissant tu reçus des cieux
Tout ce qu'il faut pour être aimable.
Veux-tu plaire aux cœurs comme aux yeux,
Deviens plus douce, plus affable :
Ton caractère, je le crois,
Fut altéré par la culture :
Ce n'est pas la première fois
Que l'art a gâté la nature. } (*bis.*)

HONORINE.

Ce n'est pas ainsi que je parus à tes yeux,
quand, unissant ta destinée à la mienne, tu
te crus au comble du bonheur.

DERVILLE.

Je jugeai de la bonté de ton ame par la
douceur de ta figure.

HONORINE.

Air : d'Haydn.

En formant des nœuds p leins d'attraits,
J'étais bien loin de prévoir des regrets.

DERVILLE.

En formant des nœuds pleins d'attraits,
Je crus trouver et le calme et la paix.

HONORINE.

De me plaire
Alors tu t'occupais.

DERVILLE.

Croyant plaire

HÉLÈNE { Hélas! je me trompais,
 Et le tems a prouvé le contraire.
 HONORINE.
 Aujourd'hui c'est bien tout le contraire.
 Sur ton cœur je ne puis plus compter.

DERVILLE.

Ah! je t'adore,
 Et tu n'en peux douter.
 Tous les deux
 Si tu veux,
 Nous pouvons encore
 Être heureux.

HONORINE..

Quoi! tous deux...

DERVILLE.

Si tu veux,
 Nous pouvons encore
 Être heureux!

(A part.)

La raison semble lui revenir.

HONORINE, à part.

En ce moment, je puis tout obtenir.

DERVILLE.

Tous les deux,
Si tu veux,
Nous pouvons encore
Être heureux.

ENS.

HONORINE.

Quoi! tous deux,
Si je veux,
Nous pouvons encore
Être heureux.

HONORINE.

Eh bien! s'il est vrai que tu m'aimes, tu ne dois pas vouloir m'affliger.

DERVILLE.

Moi, t'affliger!... Si tu savais tout ce qu'il m'en coûte aujourd'hui... Mais, parle, que désires-tu?

HONORINE.

Une chose dont dépend la tranquillité de ma vie.

DERVILLE.

Et tu doutes de mon empressement à te satisfaire!

HONORINE, d'un air patelin.

Tu ne me refuseras pas?

HONORINE.

DERVILLE.

Honorine ne doit rien exiger qui ne soit raisonnable.

HONORINE.

Tu ne me refuseras pas ?

DERVILLE.

Expliquez-vous...

HONORINE.

Si mon repos t'est cher, tu ne peux pas hésiter.

DERVILLE.

Mais encore faut-il savoir ?...

HONORINE.

Mon ami, mon cher Derville, que Louise sorte d'ici.

DERVILLE.

Encore ! Y pensez-vous ? la compagne de votre enfance ?

HONORINE.

Je ne l'abandonne pas, j'aurai soin d'elle ; mais, je ne veux pas qu'elle reste chez moi davantage.

DERVILLE.

Mais songez donc que cette fantaisie....

HONORINE.

Fantaisie, si vous voulez ; mais enfin j'exige qu'elle s'éloigne... Vous balancez ?...

DERVILLE.

Non, je ne balance pas ; votre demande est ridicule, absurde, extravagante, et tout me dit de vous refuser.

HONORINE.

Me refuser !

DERVILLE.

Une fille intéressante, douce, attentive...

HONORINE.

Allons, courage, continuez...

DERVILLE.

Honorine...

HONORINE.

Il est donc vrai que je suis sacrifiée ; mais vous n'êtes pas où vous croyez en être, et bientôt on verra...

qu'on veut faire entendre raison à une femme qui n'ena point et qui n'en aura jamais.

HONORINE, stupéfaite.

O ciel!...

DUCHEMIN, bas à Derville qui s'en va.

Bien, laissez-nous à présent.

(Derville sort.)

SCÈNE VII.

DUCHEMIN, HONORINE.

HONORINE, avec mystère.

Est-ce bien lui qui parle? est-ce à moi qu'il s'adresse?... Je suis une femme sans raison! je n'en aurai jamais!...

DUCHEMIN.

Il serait bien fâcheux qu'il dit vrai.

HONORINE.

Je ne le reconnais plus... Il faut que cette petite fille lui ait tourné la tête.

DUCHEMIN.

Bon! comment peux-tu croire...

HONORINE.

L'infidèle!... il ne se doute pas du chagrin qu'il me cause, ou plutôt il s'en applaudit.

DUCHEMIN.

Allons, allons, ma nièce, calme-toi, et
causons de bonne amitié.

HONORINE.

Ah ! vous allez le défendre !

DUCHEMIN.

Mais si tu aimes ton mari, comme je le
crois, pourquoi veux-tu, par ton humeur, et
tes caprices, lui rendre sa maison insupportable ?

HONORINE.

Insupportable !... En vérité, mon oncle,
vos expressions sont d'une dureté...

DUCHEMIN.

Enfin, il n'est pas heureux et l'on t'accuse
d'en être la cause.

HONORINE.

On m'accuse...

DUCHEMIN.

Oui ; et entre nous, si la femme dont le
mari se plaint beaucoup, n'a pas toujours tous
les torts qu'on lui croit, au moins est-il rare
qu'elle soit tout-à-fait exempte de reproches.

HONORINE.

Derville aujourd'hui se plaint de moi, cela
doit être.

Ma foi, s'il en faut croire ceux qui se connaissent bien...

HONORINE.

On voit que vous êtes prévenu contre moi par mon époux ; mais d'autres me rendent plus de justice : dans la société j'ai quelquefois eu des succès, et l'on m'a trouvée aussi aimable que beaucoup d'autres, quand j'ai voulu me donner la peine de l'être.

DUCHEMIN.

Il n'y a pas là de quoi se vanter : qu'elle est la femme qui ne trouve pas, de tems | en tems, le moyen de plaire pendant quelques heures ?

HONORINE, d'un air piqué.

Pendant quelques heures !

DUCHEMIN.

Air : *Vaudeville des Visitandines.*

Dans le monde faire l'aimable,
 Par ses regards, par ses discours,
 Être en tout point femme agréable,
 C'est-là ce qu'on voit tous les jours. (bis.)
 Mais avoir le désir de plaire,
 Dans sa maison, à son époux;
 Être toujours bonne, et pour tous,
 C'est là ce que l'on ne voit guère... (bis.)

(Pendant ce couplet, Honorine impatientée s'est mise à son Piano.)

HONORINE, à part.

Que les sermonneurs sont ennuyeux.

(Elle prélude avec force et comme une femme qui étouffe d'humeur.)

DUCHEMIN, à part.

Sa leçon lui déplaît ; mais elle ne sera pas perdue. (*Il va se placer derrière elle et l'écoute quelques instans.*) Bravo ! Comment ! mais tu as fait des progrès depuis que je ne t'ai entendue. (*Elle joue très-fort.*) Tu as de la main, de l'aplomb... Tu touches un peu fort ; mais il y a du goût, et ce serait dommage de ne pas cultiver ce talent-là.

HONORINE.

Oui ! et vous arrivez de Paris sans m'apporter un seul air nouveau, mon cher oncle ?

DUCHEMIN.

Au contraire, ma chère nièce, je vous apporte des livres et de la musique.

HONORINE.

Il est heureux que vous ayez songé à moi.

DUCHEMIN, tirant de sa poche un rouleau de musique.

Tiens, j'ai précisément là un petit air que je me suis amusé à fredonner en route, et qui m'a semblé assez drôle... Veux-tu l'essayer?...

344

HONORINE.

HONORINE, prenant le papier.

Voyons... (*Fredonnant.*) La, la, la, la...
Il paraît chantant, et le motif en est agréable.

DUCHEMIN.

Oh! le motif est excellent.

HONORINE, chante en s'accompagnant.

Air nouveau de Solier.

Nice avait grâces, gentillesse,
Esprit, talens, beauté, richesse;
Cent rivaux briguerent sa main;
Dorval obtint la préférence;
Il crut son bonheur bien certain,
Et vit tromper son espérance:
Nice, par sa mauvaise humeur,
De son époux... fit le malheur.

(A la fin de ce couplet, sa voix s'affaibit, et Duchemin reprend avec force.)

DUCHEMIN.

De son époux fit le malheur.

HONORINE, avec beaucoup de dépit.

Cet air-là n'a pas le sens commun.

DUCHEMIN.

Je t'assure qu'il n'est pas mal, et si tu l'entendais plusieurs fois...

HONORINE, se levant.

Ah! j'en ai bien assez.

*couplet de
consolation.*

DUCHEMIN, la faisant rasseoir.

Non, non ; écoute le second couplet...
Accompagne-moi.

(Honorine accompagne. Il doit y avoir une différence dans son jeu, qui doit marquer progressivement toute l'impatience qu'elle éprouve.)

Même air.

Aglé, blonde assez commune,
Était sans attraits, sans fortune ;
Les amans ne l'obsédaient pas ;
Un seul jeta les yeux sur elle ;
Un seul lui trouva des appas :
Il l'épousa, lui fut fidèle :
Aglé, par sa douce humeur,
De son époux... fit le bonheur.

HONORINE, se levant avec colère.

Que cela est plat.

DUCHEMIN.

Tu es bien difficile aujourd'hui ! Quant à moi, je trouve cette musique...

HONORINE.

Elle est détestable, et les paroles ne valent pas mieux.

DUCHEMIN.

Allons, allons, tu as de l'humeur...

HONORINE.

HONORINE.

De l'humeur?

DUCHEMIN.

Je te laisse, et vais t'envoyer tes livres,
cela te dissipera.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

HONORINE.

De l'humeur ! de l'humeur !... parce qu'on
a plus de jugement, plus de pénétration,
plus de bons sens qu'eux, on a de l'humeur,
Ils n'ont que ce mot : c'est insupportable.

Air : Pauvre petit, il est transi.

Mes gens, mon oncle et mon époux
Contre moi se sont ligüés tous.

O destinée affreuse !

Je suis bien malheureuse,

C'est à qui me contrarira ;

C'est à qui me tourmentera :

Oh ! oui, je suis bien malheureuse.

Derville me montre aujourd'hui

Beaucoup d'humeur, beaucoup d'ennui ;

Un autre objet sait le distraire,

A cet objet il cherche à plaire,

Et pour détruire le soupçon
Que j'en conçois avec raison,
Il dit que son épouse
Est injuste et jalouse.

Mes gens, mon oncle, etc.

SCÈNE IX.

HONORINE, ZAGO.

ZAGO, chargé d'une caisse qu'il porte sur ses épaules.

MAITRESSE, voici livres et musique pour
toi, oncle a dit d'apporter.

HONORINE.

C'est bon.

ZAGO.

Où faut-il placer ?

HONORINE.

Où tu voudras.

ZAGO.

Dans bibliothèque à toi ?

HONORINE.

Oui.

ZAGO, voyant que la porte en est fermée.

Moi pas pouvoir entrer sans clef; veux-tu donner?... veux-tu donner?...

HONORINE, cherchant la clef.

Ah! qu'il m'impatiente... Tiens.

ZAGO, prenant la clef.

Moi défaire caisse, mettre tout sur table là-dedans, et toi ranger après : pas vrai?... pas vrai?...

HONORINE.

Eh! laisse-moi en repos.

ZAGO.

Toi encore un peu d'humeur... Tant pis.

(Il entre dans la bibliothèque.)

HONORINE.

Allons, celui-là dira aussi que j'ai de l'humeur.

l. c
viii.

SCÈNE X.

HONORINE , MATHURIN , LOUISE ,
BLAISE, CLAUDINE, Mariés, GARÇONS
ET FILLES DE LA NOCE.

MATHURIN, conduisant les mariés.

Eh ! v'nez hardiment ; quand j'yous dis que
M. Derville ne d'mandera pas mieux.

HONORINE , à Mathurin.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce monde ?

MATHURIN , cherchant des yeux.

Ah ! ah ! on disait qu'il était ici.

HONORINE.

Que veulent ces gens-là ?

MATHURIN , avec humeur.

Ces gens-là ! ils ne veulent rien. (*À ceux
qu'il amène.*) Allons-nous en, c' n'est pas
là qu'il faut s'adresser.

HONORINE , aux mariés.

Que demandez-vous ?

BLAISE.

Madame...

Vaudevilles. 4.

30

HONORINE.

MATHURIN, à Blaise.

J' te dis qu' c'est tems perdu.

HONORINE, aux mariés.

Parlerez-vous ?

CLAUDINE.

C'est pour...

MATHURIN, à Claudine.

Alle est de mauvaise humeur... gn'y a rien à gagner.

HONORINE, lui donnant un soufflet.

Insolent.

LOUISE, bas à Mathurin.

Tu as pourtant gagné ça.

MATHURIN, en colère.

Un soufflet! morgué! jarnigué! tatigué!
c'est une...

HONORINE.

Paix. (*A Claudine.*) Je veux savoir enfin le sujet qui vous amène ?

CLAUDINE, bas à Blaise.

Parle donc, toi qui es le marié.

BLAISE.

Pardine, n'es-tu pas la mariée?]

CLAUDINE, hésitant avec crainte.

Air: *Vaudeville de l'Épreuve villageoise.*

C'est que... n'vous déplaie.

BLAISE, à Claudine.

N'fait donc pas la niaise.

CLAUDINE.

J'somme Claudeine....

BLAISE.

Et Blaise.

ENSEMBLE.

Mariés de c' matin.

CLAUDINE.

J'voudrions ben, un p'tit brin...

BLAISE.

Danser tantôt dans vot' jardin.

CLAUDINE.

Si ça s'peut, j'en s'rons ben aise.

ENSEMBLE.

Si ça s'peut, j'en s'rons ben aise....

HONORINE.

Ah! c'est pour danser...

CLAUDINE.

Oui, Madame, et v'la Louise qui nous a dit...

HONORINE.

HONORINE.

C'est Mademoiselle qui a tout arrangé !

LOUISE.

Je n'ai rien arrangé ; je leur ai dit de s'adresser à vous.

MATHURIN.

Et moi, j' leur ai conseillé d' parler au maître d' la maison.

HONORINE.

Oui ! Eh bien, moi, qui suis la maîtresse de la maison, je ne veux point de bal.

MATHURIN, aux gens de la noce.

Là, qu'est-ce que j' vous ai dit ? Faut pas qu' ça vous rebute, M. Derville s'ra plus traitable, il est bon et obligeant, M. Derville, mais tout le monde ne lui ressemble pas.

HONORINE.

Garde tes impertinentes réflexions.

MATHURIN.

C'est dit.

BLAISE.

*Même air.*Eh bien, jarniguenne !
Viens-nous en, Claudeine.

(A Honorine.)

D'abord qu' ça vous gêne,
D'ici j' veux sortir,
J'aimons à nous divertir ;
Mais je n' voulons pas d'un plaisir,
Dès qu'aux autres il fait d'la peine.

TOUTE LA NOCE.

J'aimons à nous divertir, etc.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, DERVILLE, DUCHEMIN.

DERVILLE.

Ah ! ah ! il y a grand monde ici.

DUCHEMIN.

Et de la gaiété, à ce qu'il me semble.

MATHURIN.

Oui, de la gaiété... (*Entre les dents.*) Et des soufflets.

DERVILLE.

Eh ! c'est la noce.

MATHURIN.

V'la Blaise l'marié, Claudeine son épousée,
et toute la jeunesse du pays.

HONORINE.**DUCHEMIN.**

La mariée est fort bien.

BLAISE.

Excusez si j'avons pris la liberté...

HONORINE.

C'est bon, c'est bon, retirez-vous.

DERVILLE.

Pourquoi donc ?

Air : Des bonnes gens.

Leur gaité vive et pure,
 Charme les yeux et le cœur ;
 Sans art, sans imposture,
 C'est l'aspect du vrai bonheur.

HONORINE, haussant les épaules.

La jolie société.

DERVILLE, bas à Honorine.

Malgré cet air d'ironie
 Et ces dédains outrageans,
 Votre bonne compagnie
 Ne vaut pas ces bonnes gens.

HONORINE.

Voilà les belles maximes du jour.

DERVILLE, aux deux époux.

Vous êtes bien contens l'un et l'autre.

BLAISE.

Oh ! ça oui, M. Derville, j' sommes dans un ravissement, ... qu' j' avons là comme une joie qu' est un plaisir qui... Mais vous savez c' qui en est, et j' suis sûr qu' au vis-à-vis de madame vot' épouse...

DERVILLE, à part.

Hélas !

(Il reste pensif.)

LOUISE, bas à Blaise.

Tais-toi, Blaise, tu l' affliges.

BLAISE.

Bah !

HONORINE, bas à Duchemin.

Mais, mon oncle, faites-donc renvoyer ces gens-là.

DUCHEMIN.

En vérité, on n' est pas plus jolie que Claudine.

CLAUDINE.

Vous êtes ben honnête, Monsieur.

BLAISE.

Pas vrai qu' alle est drolette ?

DUCHEMIN.

Elle est charmante.

BLAISE.

Eh ben! voyez-vous, elle est encore plus
bonne et plus douce qu'all' n'est belle.

DERVILLE, sortant de sa rêverie.

Ah! Blaise, que tu es heureux. (*Avec ex-
pression, les prenant par la main.*) Mes amis.

Air : *De Roland.*

En formant ce mariage,
Tous les deux aimez-vous bien,
Et songez qu'un bon ménage
Est le plus précieux bien.

BLAISE.

Ah! le nô't sera prospère:
De Claudein' Blaise est chéri.

CLAUDINE.

Et mon p'tit Blaise, j'espère,
Pour Claudein' sera bon mari.

DERVILLE, à Blaise.

Toujours fidèle à ton épouse,
En tous les tems qu'elle lise en ton cœur;

(*A Claudine.*)

Jamais grondense ni jalouse,
Sois avec lui toujours de bonne humeur,
Toujours de bonne humeur.

BLAISE ET CLAUDINE.

En formant ce mariage,
Tous les deux j' nous aim'rons ben ;
Je savons qu'un bon ménage
Est le plus précieux bien.

DERVILLE, DUCHEMIN, LOUISE, MATHURIN.

ENSEMBLE.

En formant ce mariage,
Tous les deux aimez-vous bien ;
Et songez qu'un bon ménage
Est le plus précieux bien.

HONORINE, à part.

Trop souvent en mariage
Le bonheur ne tient à rien ;
On trouve un dur esclavage
Au lieu d'un tendre lien.

HONORINE, à part, et s'asseyant.

Ils ne s'en iront pas.

DUCHEMIN.

Ah ! ça, mais quand on se marie, on danse ;
est-ce que nous n'aurons pas le petit bal
champêtre ?

HONORINE, sautant sur sa chaise.

Allons, il faut aussi que mon oncle s'en
mêle !

BLAISE.

Oh ! pour la danse, je ne demanderions
pas mieux.

MATHURIN.

C' qui fait qu'ils étiont v'nus pour avoir la permission de danser ici , dans l' jardin.

DERVILLE.

Très-volontiers.

MATHURIN , avec affectation.

Oui : mais ça n' convient pas à Madame.

DERVILLE , regardant Honorine.

Je suis persuadé qu'elle ne s'y opposera pas , et qu'elle sera fort aise d'obliger ses voisins. (*Bas à Honorine.*) On ne peut pas refuser cela.

HONORINE.

Moi , très-positivement , je le refuse.

DUCHEMIN , bas à Derville.

Ne va pas lui céder.

DERVILLE , bas à Honorine.

Honorine , vous n'y songez pas.

HONORINE.

Je ne veux point de bal chez moi.

MATHURIN.

C'est c' que Madame m'a fait l'honneur de m' dire en m' gratifiant d'un soufflet.... que j'ai encore.

DERVILLE, bas à Honorine.

Vous voulez donc vous faire détester de tout le monde ?

HONORINE, avec humeur.

Eh ! que m'importe !

DERVILLE, impatienté.

Ah ! c'en est trop à la fin. (*Aux paysans :*)
Mes amis, je vous prie d'établir votre danse dans mon jardin, et vous me ferez le plus grand plaisir.

HONORINE, à part.

Le traître !

BLAISE.

Oh ! grand merci ; ça déplaît à Madame.

DERVILLE.

Madame n'est pas obligée de s'y trouver ; quant à moi, je m'y invite, et je me charge des rafraichissemens.

BLAISE.

Monsieur... C'est trop juste.

DERVILLE.

Et après le bal, nous souperons tous ensemble chez moi.

BLAISE.

Ah ! j' dis... C'est trop fort.

HONORINE, à Derville.

Souper avec ces gens-là !

DUCHEMIN, bas à Derville.

Bon. (*A Honorine.*) Mais tu aimais la danse autrefois.

HONORINE.

Vous voyez comme il contredit mes volontés.

DUCHEMIN, bas à Honorine.

Que veux-tu ? quand on a des volontés qui s'opposent toujours aux plaisirs des autres, on doit s'attendre à de fréquentes contrariétés. (*Haut.*) Ah ! ca, moi, je me prie aussi à la fête, et je veux y danser avec la mariée.

BLAISE.

C'est ben d'l'honneur pour nous; seul'ment j'vous prions de n' pas trop fatiguer Claudeine.

DUCHEMIN.

Sois tranquille, je sais les ménagemens qu'on doit à une mariée.

BLAISE.

J' n'avons pas d' violons et j' sommes trop loin d' Paris pour en fair' venir; mais not' ami Zago a son tambourin et son p'tit... turlu tu tu .. C'est tout c' qu'i nous faut.

LOUISE.

Vous pouvez compter sur lui.

HONORINE, à part.

Oui ! notre ami Zago... il est encore là....
C'est bon.

(Elle va, sans faire semblant de rien, fermer la porte de
la bibliothèque.)

MATHURIN, aux gens de la noce.

D'après c' que Monsieur vous a dit, c'est
une affaire arrangée.

HONORINE, à part, ayant ôté la clef.

Parfaitement arrangée.

MATHURIN.

A tantôt.

DERVILLE.

Oui, mes amis, à tantôt.

Air : Dans cet asile il restera.

Sous le feuillage

On se rendra :

La gaité franche y régnera,

Puis à la fraîcheur de l'ombrage,

Jusqu'au soir on dansera.

HONORINE, à part et à demi-voix.

Dans cette chambre il restera,

Personne là ne le verra,

Je tiens le tambourin en cage;

On dansera

Comme on pourra.

ENSEMBLE. {
 DERVILLE, DUCHEMIN, LOUISE,
 Dans le jardin,
 Au doux son du tambourin,
 Jusqu'à demain,
 Vous pourrez vous mettre en train.
 BLAISE, MATHURIN, CLAUDINE, TOUTE LA FOI
 Ah! dans l'jardin.
 Au doux son du tambourin,
 Jusqu'à demain,
 Comm' j'allons nous mettre en train.
 HONORINE, à part.

ENSEMBLE. {
 Vous n'aurez pour vous mettre en train
 Ni galoubet, ni tambourin.
 TOUS.
 Nous danserons jusqu'à demain.

BLAISE, MATHURIN, CLAUDINE, ET TOUS L
 GENS DE LA NOCE.

ENSEMBLE. {
 Ah! dans l'jardin
 Quand un' fois je s'rions en train,
 Jusqu'à demain,
 J' f'rions rouler le tambourin.
 DERVILLE, DUCHEMIN, LOUISE.
 Dans le jardin,
 Zago va vous mettre en train,
 Jusqu'à demain
 Il jouera du tambourin.
 HONORINE, à part.
 Dans le jardin
 Vous irez, mais c'est en vain;
 Moi j'ai la clé (à 4.) du tambourin.

{ A la fin du morceau , tout le monde se retire par la porte du fond , excepté Honorine qui sort par le côté opposé à celui où est enfermé Zago.)

ZAGO, qui a frappé en dedans.

Ouvrez-moi donc. *(bis.)*

(Il continue à frapper.)

Ouvrez-moi donc. }
Pourquoi moi mettre en prison? } *(bis.)*

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le jardin dont l'entrée est fermée par une grille qui traverse la scène, et qui s'ouvre au milieu. Sur la gauche du spectateur, et en-deçà de la grille, est un pavillon saillant qui est censé être l'extrémité de la maison ; ce pavillon s'ouvre de plain-pied à la scène.

SCÈNE I.

DERVILLE, seul, se promenant à grands pas, et comme un homme agité.

/ **IL** n'y a plus moyen d'y résister... Quelle femme!... Quelle impétuosité!... Quelle violence!... Sans égards, sans respect pour un oncle qu'elle n'a pas vu depuis six mois, le contredire en tout, s'emporter contre lui de la manière la plus outrageante sur un mot indifférent, se lever de table avec fureur, au milieu du dîné, renverser sa chaise, briser des porcelaines ; un fracas épouvantable!... Et l'on croit que je parviendrai à changer un pareil caractère!... Impossible. D'ailleurs elle ne m'aime point, elle ne m'a jamais aimé... Cet état est insupportable.

Air : Ce n'est que pour Madelon.

Ah! quel funeste destin!
Je n'y tiens plus, non, sur mon ame.
Être sans fin
Esclave ou tyran de sa femme!
C'est un tourment, c'est un enfer;
Je n'ai déjà que trop souffert. (bis.)
Que je sois approuvé, blâmé, (bis.)
Qu'à son gré chacun en raisonne,
Je ne veux opprimer personne,
Et ne veux point être opprimé. (bis.)

Allons trouver Duchemin, et voyons à
prendre un parti.

SCÈNE II.

DERVILLE, LOUISE.

LOUISE.

MONSIEUR, est-ce que vous avez donné
quelques commissions à Zago ?

DERVILLE.

Non. Pourquoi ?

LOUISE.

Il n'est pas venu dîner, je le cherche par-
tout, je ne le trouve nulle part.

HONORINE.

DERVILLE.

Il viendra.

LOUISE.

Mais voilà bientôt l'heure du bal.

DERVILLE.

Savez-vous où est l'oncle d'Honorine.

LOUISE.

Il se promène seul auprès de la pièce d'eau.

DERVILLE.

Bon. (*Il s'en va.*)

LOUISE.

Si vous rencontrez Zago, vous l'enverrez?

DERVILLE.

Oui, oui.

(*Il sort par la grille du jardin.*)

SCÈNE III.

LOUISE, ensuite ZAGO.

LOUISE.

Je crois que monsieur Duchemin n'est pas fort satisfait de son voyage. Quel triste dîné sa nièce lui a fait faire !... Si cela continue, on n'y pourra plus tenir... Mais Zago... Je ne conçois rien à cela.

Air : *De l'Ouverture du Déserteur. (Andante.)*

Où peut-il être caché ?
En vain je l'ai cherché.

(Elle appelle.)

Zago.

(Elle écoute.)

ZAGO, qu'on ne voit pas.

Ah! oh!

LOUISE, appelant.

Zago.

(Elle écoute.)

ZAGO, toujours sans être vu.

Ah! oh!

LOUISE.

Je crois l'entendre, ou c'est l'écho.

ZAGO, sans paraître.

Moi suis ici depuis tantôt.

LOUISE.

Où donc! Où donc?

ZAGO. Paraissant à la fenêtre au-dessus du pavillon, après avoir ouvert la persienne.

En haut.

LOUISE.

Eh! bon Dieu! qu'est-ce que tu fais là?

ZAGO.

(Suite de l'air.)

Honorine bien cruelle,
 A rendu moi prisonnier :
 Voudrais sortir de chez elle...
 Va prendre petite échelle,
 Là-bas, vers grand maronnier.

(Louise disparaît pour aller chercher l'échelle.)

Zago, bon enfant, bon diable,
 Pourquoi punir li pour rien ?
 C'est pas chose raisonnable
 D'emprisonner citoyen.
 A présent, moi l'ame fière ;
 Si moi libre comme eux tous,
 Veux liberté tout entière,
 Et point grilles, point verroux.

*(Louise apporte l'échelle qu'elle pose contre la fenêtre, e
 Zago se hâte de sortir.)*

Décampons de ma clôture.

LOUISE.

Doucement, prends garde à toi.

ZAGO.

Ne crains rien, l'échelle est sûre.

(Il saute du milieu de l'échelle en bas.)

J'en suis dehors, et je jure
 Plus laisser renfermer moi.

LOUISE.

Mais par quel hasard te trouvais-tu là-
 haut ?

ZAGO.

Moi dire à toi, quand moi dîner... Aussi bien, j'entends madame Honorine, allons-nous en

(Il prend l'échelle et se sauve avec Louise, tandis qu'Honorine sort du pavillon; et les voit s'enfuir. La porte ouverte laisse voir le cabinet de toilette d'Honorine.)

SCÈNE IV.

HONORINE, seule.

Fort bien... Le prisonnier est échappé, et l'on dansera malgré moi... Derville et Louise vont triompher : ils auront à cette fête liberté tout entière, rien ne les gênera... Eh bien ! puisque je n'ai pu empêcher ce maudit bal, je veux en être aussi : oui, je m'y rendrai, j'y danserai, je m'y amuserai... ou je ne m'y amuserai pas... Je veux suivre cette intrigue, m'assurer de leur perfidie... Ils ne s'attendent guère à me trouver-là... Mais un bal !... Faites comme je suis... Et personne pour m'habiller. N'importe. (*Elle entre dans le pavillon, et se place à sa toilette en face du spectateur.*) Commençons par me coiffer. (*Elle prend le peigne et s'arrête.*) Je ne sais comment m'y prendre...

Air : *Rien n'est si plaisant.*

Pour m'enseigner des arts inutiles,
On me fit jadis périr d'ennui.

7r | Au lieu de tous ces talents futiles,
Il fallait m'apprendre à me passer d'autrui.

(*Se crépant les cheveux avec impatience.*)

Se coiffer soi-même est difficile.

(*Se piquant les doigts.*)

Que de maladresse !... Oh ! l'imbécile !

Quelle peine !

Quelle gêne !

Je doute que j'y parvienne.

Pour m'enseigner, etc.

(*Essayant un chapeau.*)

Voyons pourtant

En persistant,

Si je pourrai,

Si je saurai,

M'ajuster pour ce bal ,

Ou bien ou mal...

Ce chapeau me déplaît :

Comme il est fait !

Tous ces rubans divers

Sont à l'envers

Et de travers :

En vérité c'est une horreur,

Je suis coiffée à faire peur.

Pour m'enseigner, etc.

(*Pendant la dernière reprise, elle se lève en colère, jette le chapeau qu'elle avait sur la tête, et sort du pavillon.*)

SCÈNE V.

HONORINE, LOUISE.

HONORINE, à Louise qui paraît avancer avec crainte,
QUE voulez-vous ? que demandez-vous ?
que cherchez-vous ?

LOUISE.

Madame...

HONORINE.

Quoi ! cette insolente créature aura l'audace de me tourmenter encore ! Je ne jouirai pas d'un moment de tranquillité dans ma maison... Eh bien !

LOUISE.

Je venais vous proposer de vous habiller.

HONORINE.

M'habiller ! me proposer de m'habiller !... à l'heure qu'il est !... dans l'état où je suis !... La sotte, l'impertinente !.. Vous êtes bien hardie de vouloir encore m'approcher.

LOUISE.

Ne me refusez pas.

HONORINE.

Retirez-vous, n'abusez pas de ma patience, de ma douceur.

LOUISE.

Je vous en prie.

HONORINE.

Air : Duo de Tom Jones.

Non, non, va-t'en et laisse-moi ;
 Je ne veux point de ton service :
 Ta présence fait mon supplice,
 Retire-toi
 Et laisse-moi.
 L'hypocrisie et la malice
 Ont en ces lieux guidé tes pas :
 Pour m'obliger tu n'y viens pas.

LOUISE.

Ah! rendez-moi plus de justice ;
 Vous qui m'aimiez, ma bienfaitrice.

HONORINE, tourne autour de Louise d'un air colére et très-animé.

Voyez un peu quelle élégance!
 Quelle arrogance!

LOUISE.

De vos bienfaits je suis parée,
 Et mon ame en est pénétrée.
 Vos bontés font mon seul espoir,
 Et vous servir est mon devoir.
 De vos bienfaits je suis parée,
 Vos bontés font mon seul espoir.

HONORINE.

Ah! d'orgueil elle est éivrée ;
 Comme avec soin elle est parée !
 Son projet est facile à voir :
 Tu crois donc m'être préférée !
 Va, crains tout de mon désespoir.

ENSEMBLE.

HONORINE.

Tiens, tiens,... tu ne profiteras pas de ta belle toilette.

(En disant ces mots, Honorine en fureur tapone les cheveux de Louise, lui arrache son chapeau, et se retire en la menaçant.)

LOUISE.

La cruelle femme !

SCÈNE VI.

LOUISE, ZAGO.

ZAGO, qui a vu l'emportement d'Honorine, accourant du jardin.

EH ! bon Dieu ! bon Dieu ! pauvre Louise !
pauvre bonne ! Honorine encore battre toi !

LOUISE.

Oh ! non, cette fois elle n'en voulait qu'à ma coiffure ; c'est une suite de sa ridicule jalousie.

ZAGO.

Comment ! elle encore toujours jalouse ?

LOUISE.

Elle est bien à plaindre, puisque ce triste sentiment lui fait voir une odieuse rivale

dans celle qui lui est le plus tendrement attachée.

ZAGO.

Air : Lorsque toi sortir de case (de Paul et Virginie.)

Honorine toujours aise
Quand faire aux autres chagrin ;
Elle aussi par trop mauvaise ,
Et moi plus l'aimer enfin.

LOUISE.

Ah ! Zago.

Malgré ses torts , ses caprices .
Nous ne la hairons jamais ;
Nous oublierons ses injustices
Pour songer à ses bienfaits.

ENSEMBLE.

ZAGO.

Nous songer à ses bienfaits.

LOUISE.

Pour songer à ses bienfaits.

ZAGO.

Honorine à présent retirée chez elle.....
Attends , attends , moi bientôt raccommoder
coiffure à toi.

(Il ramasse le chapeau de Louise et va cueillir une rose.)

LOUISE.

C'est pourtant être née bien malheureusement que de mettre tout son plaisir à faire de la peine aux autres.

ZAGO.

Tiens , toi placer là.

(Il la fait asseoir sur son tambourin , et lui remet son chapeau.)

Même air.

Sur sa tête que moi pose
Petit chapeau bien joli...

(Plaçant la rose dans les cheveux.)

Puis encor bouton de rose
Que moi tout exprès cueilli...
Pour parer dame de ville...
Faut beaucoup d'art et grands apprêts;
Mais toilette à toi plus facile;
Nature a fait tous les frais.

ENSEMBLE.

LOUISE.

L'amitié fait tous les frais,

ZAGO.

Nature a fait tous les frais.

LOUISE.

Mais , Zago , ce que tu me dis-là , c'est un compliment.

ZAGO.

Oh ! non , moi pas savoir compliment ,
parler toujours avec cœur à moi.

LOUISE , imitant le ton de Zago.

Et moi répondre à toi de même.

ZAGO.

Ah ! coiffure à toi bien raccommodée , et
toi jolie , jolie... Encore mieux comme au-
paravant.

LOUISE.

Bien obligé , mon petit Zago.

ZAGO.

A présent nous allons chercher noce....
Tiens , moi apporter tambourin , et galoubet
cublié.

LOUISE.

L'étourdi ! à quoi penses-tu donc ?

ZAGO.

A bonne amie à moi , toujours , toujours ,
toujours... Mais moi bientôt revenir.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MATHURIN,
ensuite HONORINE.

MATHURIN.

En ben, mon pauvre Zago, t'as donc été en cage ?

ZAGO.

Oh ! pas long-tems.

LOUISE, le regardant aller.

Ce pauvre garçon !

MATHURIN.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, queu femme que c'te madame Honorine !...

HONORINE, entr'ouvrant la porte du pavillon.

Ils parlent de moi !

(Elle écoute.)

MATHURIN.

Mais c'est un lutin, un vrai diable.

LOUISE.

Tu as un grand plaisir à en dire du mal.

MATHURIN.

Autant qu'elle en trouve à nous faire enrager tous.

LOUISE.

En tout cas, ce n'est pas à toi qu'il convient de déclamer si fort contre elle.

HONORINE.

MATHURIN.

Faudrait-i' pas faire son éloge ?

LOUISE.

Tu le devrais peut-être.

MATHURIN.

Oui !... Ah ! morgué ! si gn'y a qu' moi qui chante ses louanges...

LOUISE.

Tu ne vois que ses défauts , tu ne connais pas ses qualités.

HONORINE, à part.

Comment ! Louise prend ma défense !

MATHURIN.

Je ne connais pas ses qualités ! ah ! que si que j' les connais.

AIR : Voici les éirettes de Cythère.

C'est un mauvais cœur, une ame dure ;
 V'là com' tout chacun doit la juger.
 D'puis qu'all' est au monde, oh ! oui, j'en jure,
 All' n'a jamais eu l'désir d'obliger.

HONORINE, à part.

Comme il me traite

LOUISE.

Elle fait du bien plus qu'on ne pense,

ACTE III, SCÈNE VII.

379

Et toi-même un jour en conviendras ;
Oui, plus d'une fois, sa bienfaisance
Dans l'obscurité, dans le silence,
A rendu service à des ingrats.

MATHUBIN.

Rendu service ? elle ?... allons donc!...

ENSEMBLE.

C'est un mauvais cœur, etc.

HONORINE, à part.

Louise. pour qui je fus si dure,
Et que ma fureur vient d'outrager,
Loin de se venger
De cette injure,
Est la première à me protéger!

LOUISE.

Quelle calomnie !

MATHUBIN.

Calomnie ! ah ! c'est tout au plus d' la médisance, et ben douce encore.

LOUISE.

Moi, je connais Honorine mieux que toi,
et je te soutiens qu'elle est humaine, libérale...

HONORINE.

MATHURIN.

Libérale, oui! (*Portant la main à sa joue.*)
Ah! je me souviens de tantôt.

LOUISE.

Et si je te disais, méchant, que les six cents francs que je t'ai remis hier sont un don de sa générosité?

MATHURIN.

Badinez-vous?

LOUISE.

Elle n'a cependant pas à se louer de toi.

MATHURIN.

Quoi! ce n'est pas M. Derville...

LOUISE.

Non, c'est Honorine qui t'a tiré d'embarras... et voilà comme tu l'en récompenses?

MATHURIN.

Comment! c'est c'te méchante femme qui est si bonne!

LOUISE.

Diras-tu encore qu'elle a un mauvais cœur?

MATHURIN.

Oh! non, non, je ne peux plus voir que ses bienfaits.

LOUISE.

Sois sûr qu'il ne manque à Honorine qu'un peu de douceur et d'aménité pour être chérie de tous ceux qui l'entourent.

HONORINE, à part.

Serait-il vrai ?

MATHURIN.

Ça s' pourrait ben... Ma foi, j' crois que j' l' i pardonne le soufflet de tantôt... et pourtant il était sec... Mais c' te pauvre chère femme... Que j' suis donc fâché de c' qui va l' i arriver !

LOUISE.

Qu'est-ce que c'est ?

HONORINE, à part.

Que veut-il dire ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ZAGO.

ZAGO, revenant avec son galoubet.

ALLONS, allons, partons.

LOUISE.

Un moment. (*A Mathurin.*) Explique-toi.

MATHURIN, d'un air mystérieux.

I' s' trame queuqu' chose contre Honorine.

LOUISE, ZAGO.

Comment ?

MATHURIN.

J' passais tout-à-l'heure auprès du p'tit bosquet, au bout du parterre, où c' que M. Derville causait avec l'oncle de sa femme ; j' n'ai pas voulu écouter, parce que ça n'est pas poli : mais je m'suis tapi derrière la charmille, et j'ai tout entendu.

ZAGO.

Sans écouter ?

LOUISE.

Après ?

MATHURIN.

Monsieur Duchemin parlait comme ça.
(Il imite quelqu'un qui veut persuader.)
 Mais, Derville, calme-toi ; et l'autre lui répondait comme ça. *(Il contrefait celui qui ne veut rien entendre.)* Non, mon oncle, c' n'est pas une femme, c'est un diable. — J'en conviens ; mais l'y a d' la ressource : — Gn'y en a point. — Faut voir. — Tout est vu. — Un peu de patience. — J' n'en ai plus, je ne saurais vivre avec Honorine, c'est un tourment continuel : all' me frait mourir de

chagrin · faut en finir ; et pour ça, gn'y a que
l' divorce. 2

HONORINE, avec effroi, et ouvrant la porte du pavillon.

Le divorce !

MATHURIN.

Elle écoutait... (*En s'enfuyant.*) Sauve ,
sauve...

ZAGO.

Sauve, sauve...

(Il emmène Louise.)

LOUISE, en s'en allant.

Malheureuse Honorine.

SCÈNE IX.

HONORINE, seule, restée immobile à la porte
du pavillon.

Je suis anéantie, confondue de ce que je
viens d'entendre... (*Elle avance sur la scène.*)
Le divorce ! Derville pourrait songer?.. L'in-
grat!... Mais que dis-je! avant de le condamner,
examinons ma conduite. Chacun ici se plaint
de moi... Tous ils m'accusent... Serais-je
donc en effet une femme insupportable?
Aurais-je mérité la haine de tous ceux qui 12

m'entourent!... Mais Derville que j'aime, que j'adore... Ah! l'idée d'une séparation me tue...

(On entend le son du tambourin et du galoubet.)

On vient, c'est la noce... Retirons-nous, et cachons ma douleur.

(Elle rentre dans le pavillon à l'arrivée de la noce.)

SCÈNE X.

DERVILLE, DUCHEMIN, LOUISE, ZAGO,
MATHURIN, BLAISE, CLAUDINE,
TOUTE LA NOCE.

(Derville donne le bras à Claudine, Blaise à Louise, Duchemin est en avant, et Zago précède la marche en jouant du tambourin. Derville et Louise paraissent tristes.)

DUCHEMIN.

Air : D'un tambourin de Rameau.

VIVE un tambourin qui nous réveille :
Oui, c'est l'instrument
Le plus charmant.

TOUS.

Vive un tambourin, etc.

DUCHEMIN.

Rien ne chatouille l'oreille

ACTE III, SCÈNE X.

385

Comme le son guilleret
Du galoubet.

TOUS.

Rien ne chatouille, etc.

(Pendant cet air, la marche a traversé le théâtre, et dépassé
la grille pour établir la danse dans le jardin.)

BLAISE.

Allons, mes amis, une contre-danse.
M. Duchemin, v'là Claudeine qui vous tend
les bras.

DUCHEMIN.

Grand merci, je ne suis pas pour la contre-
danse.

BLAISE.

C'est l'allemande ?

DUCHEMIN.

Encore moins; je danserai modestement le
petit menuet : mais commencez toujours.

BLAISE.

Eh ben ! vous nous montrerez les figures.

DUCHEMIN.

Soit ; le conseil c'est mon fort : quant à
l'exécution...

BLAISE.

C'est vot' faible... gn'y a pas d' mal à ça,
chacun son genre.

Vaudevilles. 4.

33

DUCHEMIN.

Derville va faire danser Claudine, et il s'en acquittera mieux que moi.

BLAISE.

Ça s' pourrait ben, au moins. (*Il présente sa femme à Derville.*) A vous, Monsieur; moi, j' prends Louise. (*Il présente la main à Louise qui l'accepte tristement.*) Mais quoi qu' vous rêvez donc, vous êtes ben triste?

LOUISE.

Je ne suis pas gaie.

BLAISE.

Consolez-vous, vot' tour viendra. — En place. (*La contre-danse se forme.*) Allons, Zago, fais nous ronfler ça joliment.

ZAGO.

Laquelle ?

BLAISE.

Laquelle?... Ma foi... une qui aille toute seule; car, dans c' pays-ci, je n' sommes pas forts sur la partie d' la danse.

ZAGO, il prélude l'air.

Voulez-vous celle-là ?

DUCHEMIN.

Oui, oui.

ZAGO, serrant les cordes du tambourin.

Ça y est.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, HONORINE, paraissant à la fenêtre du pavillon, au-dessus du cabinet de toilette, en face du public, et n'étant aperçue d'aucun des autres personnages.

HONORINE.

QUE je suis malheureuse ! Abandonnée à ma douleur, personne ne s'intéresse à moi.

DUCHEMIN.

Le grand rond.

HONORINE.

Air : De la Contre-danse.

On se livre au plaisir,
Honorine
Seule est chagrine ;
On se livre au plaisir,
Et moi seule, je dois souffrir.

DUCHEMIN, indiquant les figures.

Croisez, balottez.

HONORINE.

Si mon époux

HONORINE..

Sais son courroux,
Que ferai-je,
Hélas ! et que deviendrai-je ?

DUCHEMIN.

Chassez...

HONORINE.

Aujourd'hui,
Sans appui,
Comment me trouver avec lui ?

DUCHEMIN.

Dos à dos.

HONORINE.

Ah ! ce moment est effrayant !
Que dira-t-il en me voyant ?
(Elle reste rêveuse.)

DUCHEMIN.

Faites tourner la dame... C'est ça. (*Chantant sur l'air de la contre-danse.*) Balottez, rigaudon, en avant... Allez... À merveille, balancez, rigaudon... En mesure, restez-là... Bon... Trala, la, la, la.

(Honorine disparaît.)

BLAISE, interrompant.

Arrêtez, arrêtez... Écoutez donc, vous autres, j' nous grillons là à l'ardeur du so-

leil... M'est avis que j' serions mieux sous les
grands maronniers.

DERVILLE.

Il a raison.

TOUS.

Allons-y.

(Ils s'enfoncent dans le jardin et disparaissent.)

CLAUDINE, à Louise qui reste.

Viens donc, Louise.

LOUISE.

Tout-à-l'heure.... Fais-moi le plaisir de
prendre ma place pour un instant.

CLAUDINE.

Oui, oui.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

HONORINE, LOUISE.

LOUISE, à part.

Le bonheur d'Honorine, la tranquillité
d'une famille qui serait peut-être heureuse
et paisible sans moi, tout me fait un devoir de
ne pas différer plus long tems.

HONORINE.

HONORINE, à part.

Louise semble vouloir me parler.

LOUISE, avec un peu de crainte.

Ma chère maîtresse, daignez m'écouter sans colère.

HONORINE, avec bonté.

Approchez, Louise, ne craignez rien.

LOUISE.

O ma bienfaitrice ! je comptais passer mes jours auprès de vous et vous consacrer toute mon existence; mais, puisque je suis devenue dans cette maison un objet de discorde, je n'y dois pas rester davantage, et je suis prête à me rendre dans l'asile qu'il vous plaira de m'indiquer.

HONORINE.

Est-il possible ?

LOUISE.

Air : L'Amour donne de la mémoire.

Ordonnez du sort de Louise;

Vous la voyez à vos genoux.

(Elle se jette à genoux, et Honorine la relève avec douceur.)

Résignée à tout et soumise,

Vous obéir lui sera doux :

Elle est digne encore

Des bontés dont on l'honore ;

Et quels que soient sa douleur

Et son malheur,
Louise, tant qu'elle vivra,
De vos bontés se souviendra.

HONORINE, à part.

Que son dévouement, que sa candeur me touchent! (*Haut.*) Quoi! Louise, tu ne me hais pas?

LOUISE.

Moi, vous haïr!

HONORINE.

J'ai été pour toi si injuste!

LOUISE.

Si généreuse!

HONORINE.

J'ai fait le tourment de ta vie.

LOUISE.

Vous avez pris soin de mon enfance.

HONORINE.

Je t'ai accablée de mauvais traitemens.

LOUISE.

Vous m'avez comblée de bienfaits, et rien au monde ne pourra me les faire oublier; je me trouverais sans appui, sans asile, au sein de la misère, que mon cœur vous serait toujours également attaché.

HONORINE.

HONORINE.

C'en est trop... Je ne puis retenir mes larmes... Ma chère, ma bonne Louise, j'ai bien des torts à réparer envers toi... Promets-moi de ne jamais me quitter, et sois toujours mon amie.

LOUISE, se jetant dans les bras d'Honorine.

Vous ne croyez plus à vos soupçons, vous m'aimez encore. (*Honorine la presse contre son sein.*) Ce moment efface toutes mes peines; il ne me reste plus qu'à faire des vœux pour vous voir heureuse.

HONORINE.

Heureuse ! moi !... Jamais, jamais... J'ai perdu le cœur de Derville.

LOUISE.

Il vous aime toujours.

HONORINE.

Eh ! comment l'espérer !

Air : *Duo de Blaise et Babet.*

LOUISE.

ess. { Du plus tendre époux,
Ah ! vous êtes chérie :
Revenir à vous,
C'est sa plus douce envie.

HONORINE.

ENS.

Ah! de mon époux,
Dois-je être encor chérie,
Lorsque mon courroux
Fit les maux de sa vie.

LOUISE.

Il doit avoir bien du chagrin,
Mais il va changer de dessein...

HONORINE.

Puis-je blâmer son dessein?

LOUISE.

ENS.

Il verra son épouse
Douce, bonne et plus jalouse.

HONORINE.

Trop long-tems son épouse
Fut et grondeuse et jalouse.

LOUISE.

Tout changera demain,
Et vous n'aurez plus de chagrin.

HONORINE.

ENS.

Ah! de mon époux, etc.

LOUISE.

Du plus tendre époux, etc.

HONORINE.

J'aperçois Derville et mon oncle ; ils
semblent venir de ce côté... Je vais essayer de

parer le coup dont je suis menacée; mais je crains bien de ne pas réussir.

LOUISE.

Vous réussirez. (*A part.*) Et nous empêchons qu'on ne vienne interrompre cette explication.

(Louise laisse passer Derville et Duchemin dont elle n'est pas vue, et se retire ensuite derrière la grille, d'où elle observe ce qui se passe sur le devant du théâtre.)

SCÈNE XIII.

HONORINE, DERVILLE, DUCHEMIN.

DERVILLE, en entrant avec Duchemin sans voir Honorine.

Air : Non ma chère Lise.

Nos, c'est impossible,
 Non, jamais
 Nul espoir de paix
 Avec cet esprit inflexible :
 Non c'est impossible,
 Et je veux
 Rompre enfin des nœuds
 Qui me rendent trop malheureux.

DUCHEMIN.

Mais pourtant ton cœur l'adore.

DERVILLE.

Ah! quand on aime sans retour,
 On parvient à vaincre l'amour.

DUCHEMIN.

Attends, mon cher, attends encore.

HONORINE, à part.

Ciel ! est-il possible !

Désormais

A tous mes regrets,

Il sera donc inaccessible !

Ciel ! est-il possible !

Sort affreux !

Quoi ! pour être heureux.

Il croit devoir rompre nos nœuds !

DUCHEMIN.

Crois qu'il est possible

Qu'à jamais

Tu trouves la paix,

Avec cet esprit peu flexible,

Oui, oui, c'est possible ;

Et tu veux

Dissoudre des nœuds

Qui pourraient devenir heureux !

DERVILLE.

Non, c'est impossible, etc.

ENSEMBLE.

DUCHEMIN.

Enfin, mon cher Derville. (*Apercevant Honorine.*) c'est elle !... Tant mieux... (*Appuyant sur ce qu'il dit.*) Ma foi, puisque tu es irrévocablement déterminé à consommer le divorce...

HONORINE.**DERVILLE.**

Oui, c'est un parti pris.

HONORINE, paraissant aux yeux de Derville.

Il est donc vrai que tu m'abandonnes ! Il m'a fallu l'entendre de ta bouche pour le croire.

DERVILLE, s'efforçant de prendre le ton très-sévère.

Oui, Madame, je romps tous les liens qui m'attachaient à vous, je les romps à jamais.

HONORINE.

Avec quelle assurance il prononce ces mots !

DERVILLE.

Vous l'avez voulu cette funeste séparation, vous avez tout fait pour la provoquer.

HONORINE, douloureusement.

Ah ! mon oncle...

DUCHEMIN.

C'est là ce que je prévoyais.

DERVILLE.

Pourquoi vous plaindre quand vous avez cherché votre sort ?

HONORINE.

Ah ! Derville, tu serais bien vengé, si tu pouvais connaître tous les reproches que je me fais.

DERVILLE, à part.

O cel !

DUCHEMIN, à part.

Nous y voilà.

DERVILLE, bas à Duchemin.

Quel langage !

DUCHEMIN, bas à Derville.

Elle est vivement affectée.

HONORINE.

Je conviens que j'ai mérité ma destinée.

DERVILLE.

Vous avez fait le malheur de mes jours.

HONORINE.

Oui ; mais malgré tous mes torts, tu n'as jamais pu douter de ma tendresse pour toi ; et dans ce moment encore, ton inflexible sévérité changé mon caractère, sans rien changer à mon cœur.

DERVILLE, bas à Duchemin.

Ah ! s'il était vrai...

DUCHEMIN, bas à Derville.

Doucement, il faut la voir venir.

DERVILLE, à Honorine, d'un ton moins sévère.

Puis-je croire que vous m'avez jamais aimé, lorsque toute votre conduite ?...

HONORINE, accablée de douleur.

Vous avez raison; mon amour ressemblait à la haine, en avait tous les effets (*Avec l'accent de la plus vive douleur.*); j'ai dû perdre votre cœur, je l'ai perdu...

(On voit paraître, au fond du théâtre, quelques personnages de la noce qui semblent venir chercher M. Derville et Louise: celle-ci les empêche d'approcher; ils se tiennent derrière la grille, ainsi que le marié et la mariée qui arrivent ensuite, et observent avec beaucoup d'intérêt ce qui se passe sur le devant de la scène.)

DUCHEMIN.

Voilà où t'a réduite ta mauvaise tête.

HONORINE.

Oui, mon oncle; joignez-vous à lui, et tous les deux, accablez-moi de reproches, je les ai mérités; je reconnais mes fautes, mes erreurs, j'ai honte de ma conduite et de moi-même, mon mari devrait me haïr, me détester... Rien ne peut me consoler de l'avoir tourmenté; et c'est à ses pieds que je veux implorer mon pardon.

DERVILLE, voulant l'empêcher de se mettre à genoux.

A mes pieds...

DUCHEMIN, à part, retenant Derville.

Laisse-la faire.

HONORINE, aux genoux de Derville.

On ne s'avilit point aux genoux de ce qu'on aime.

DEVILLE, s'arrachant aux efforts de Duchemin pour le retenir.

Je n'y tiens plus. (*Relevant Honorine.*)
Chère épouse, viens dans mes bras.

HONORINE, se jettant au cou de Derville.

Ah ! mon ami.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LOUISE, ZAGO,
MATHURIN, BLAISE, CLAUDINE,
TOUTE LA NOCE arrivant gaiement.

CHŒUR.

DUCHEMIN, LOUISE, MATHURIN, ZAGO,
TOUTE LA NOCE.

Air : *O jour heureux.*

ENSEMBLE.

Ah ! quel plaisir ! ah ! quelle douce ivresse !
A la douleur succède l'allégresse :
Nous bénissons le jour heureux
Qui vous réconcilie :
Jouissez-en , et de tous deux
Que le passé s'oublie :
Ah ! quel plaisir ! ah ! quelle douce ivresse !

A la douleur succède l'allégresse.

Tendres époux !
Comme pour vous
En ce moment tout change :
Plus de chagrin ,
Goûtez enfin
Un bonheur sans mélange ;
Et désormais
Vivez toujours en paix.

DERVILLE , HONORINE.

Ah ! quel plaisir ! ah ! quelle douce ivresse !
A la douleur succède l'allégresse :
Ah ! bénissons l'instant heureux
Qui nous réconcilie ;
Jouissons-en , et de tous deux
Que le passé s'oublie :
Ah ! quel plaisir ! ah ! quelle douce ivresse !
A la douleur succède l'allégresse.

Quel sort plus doux !
Comme pour nous
En ce moment tout change !
Plus de chagrin ,
Goûtons enfin
Un bonheur sans mélange ;
Et désormais
Vivons toujours en paix.

DERVILLE.

O ma chère Honorine, sois aussi raison-

nable que tendre, et nous serons toujours heureux.

HONORINE.

En me conduisant d'après ma tête, j'ai fait mon malheur et le tien; en prenant mon cœur pour guide, je crois notre bonheur assuré... Mes amis, vous avez tous à vous plaindre de moi... 11
f

LOUISE.

Vous êtes heureuse, et tout est oublié.

TOUS.

Oh! oui, tout est oublié!

MATHURIN, à Honorine.

Excepté vos bienfaits qui sont gravés là.

(Montrant son cœur.)

DUCHEMIN.

Ah! ça, puisque tout est racommodé, j'espère que nous souperons plus gaiement que nous n'avons dîné.

HONORINE.

Daignerez-vous pardonner?...

DUCHEMIN.

Ma chère amie, c'est à toi de me pardonner; oui, tu vois un coupable, c'est moi qui suis cause que Derville aujourd'hui...

HONORINE , embrassant Duchemin.

Ah ! mon oncle , vous m'avez rendue à la raison , c'est un titre de plus à ma reconnaissance.

DUCHEMIN , à Derville.

Eh bien ! mon ami , avais-je tort ? Il y a toujours de la ressource quand le cœur est bon.

VAUDEVILLE de M. Jadin.

DERVILLE.

Sexe charmant , par qui nous sommes
 Bons ou méchants , heureux ou malheureux ,
 Vous devez captiver les hommes
 Par tous les droits que vous avez sur eux : (bis.)
 Mais de ces droits incontestables ,
 Quel que soit le pouvoir vainqueur ,
 Les plus certains , les plus durables ,
 C'est la bonté , c'est la douceur. (bis.)

LOUISE.

Dans un pays tel que le nôtre ,
 Où tour-à-tour on se doit assister ,
 Le droit de commander à l'autre
 N'est pas celui de le persécuter : (bis.)
 Vous qui prêchez l'obéissance ,
 Au lieu d'inspirer la terreur ,
 Adoucissez la dépendance
 Par la bonté , par la douceur. (bis.)

DU CHEMIN.

Si la terreur voulait surprendre
Et diviser tous les honnêtes gens,
Français, tâchons de nous entendre,
Nous déjoûrons encor les intrigans. (bis.)

Ah! parmi nous, que la justice
Fixe la paix et le bonheur;
Et que leur règne s'affermisse
Par la bonté, par la douceur. (bis.)

HONORINE, au public.

J'étais pleine d'extravagance;
Mais me voilà raisonnable à présent.
En ces lieux avec indulgence,
Vous avez vu cet heureux changement: (bis.)

Sur d'autres défauts d'Honorine,
N'usez pas de plus de rigueur,
Et que ce soir tout se termine
Par la honté, par la douceur. (bis.)

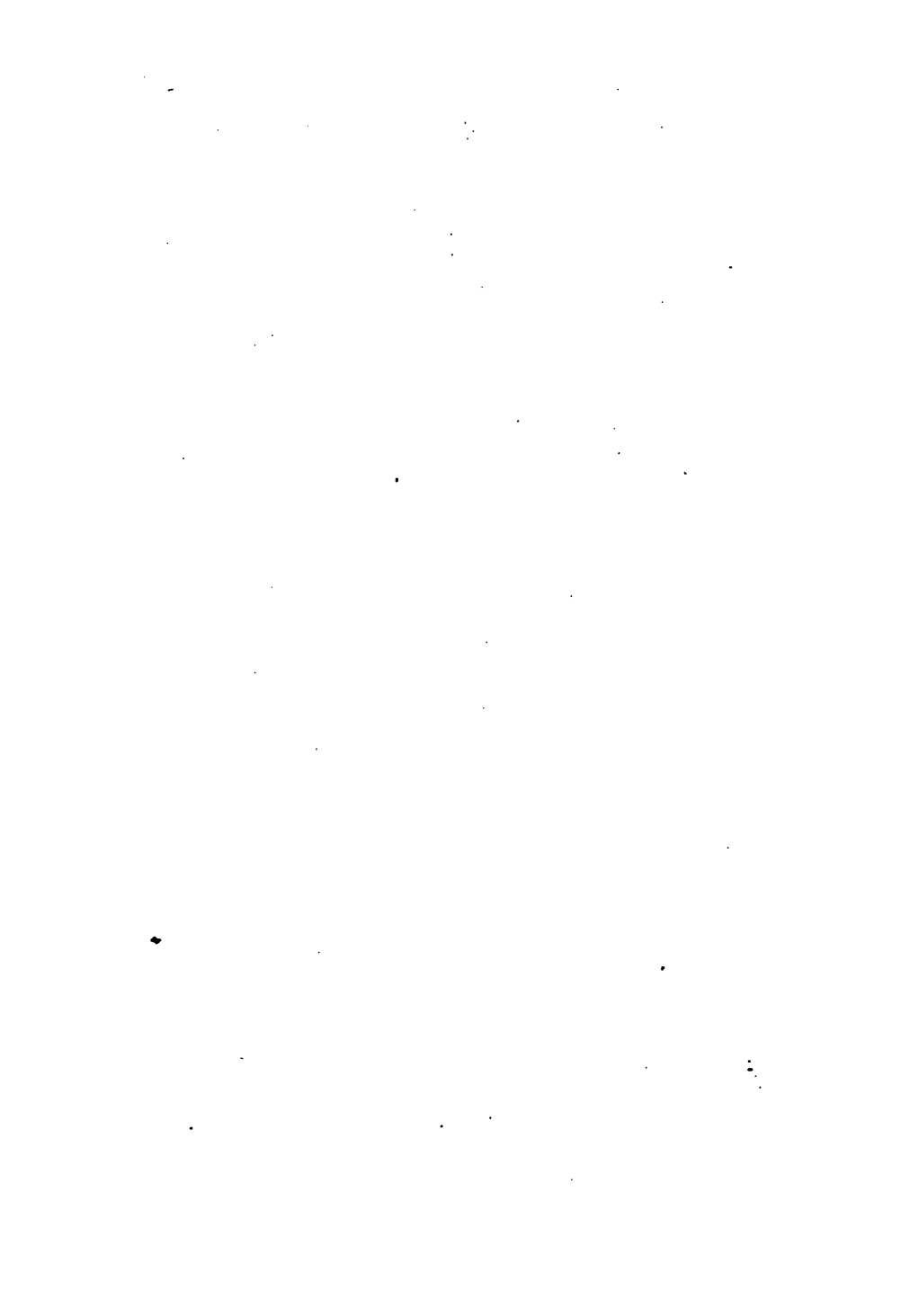
FIN D'HONORINE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE sur M. Ourry.	2
LA DANSE INTERROMPUE, comédie en un acte, par MM. Barré et Ourry. . . .	5
NOTICE sur M. Radet.	62
LA MATRONE D'ÉPHÈSE, comédie en un acte par M. Radet.	67
LA BONNE AUBAINE, comédie en un acte, par le même	132
LE FAUCON, comédie en un acte, par le même.	197
HONORINE, comédie en trois actes par le même	379

FIN DE LA TABLE.



STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below.

--	--	--

Stanford University Libraries



3 6105 020 096 454

842.08
R425a
v. 71

302002
Suite du Répertoire du Théâtre

NAME

DATE

NAME

302002

